

1/1989

*Cahiers
d'études
hongroises*

*Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises
Université de PARIS III*

*Institut Hongrois
de Paris*

CAHIERS D'ETUDES HONGROISES

1/1989

**CAHIERS D'ETUDES
HONGROISES**

**Centre Interuniversitaire
d'Études Hongroises**

**Institut Hongrois
de Paris**

Numéro d'ISSN en cours

**Készült a Marx Károly Közgazdaságtudományi Egyetem sokszorosító üzemében,
500 példányban, 14,7 (A/5) ív terjedelemben.
Felelős vezető: Jász József nyomdavezető.
89/23**

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et l'Institut Hongrois de Paris

DIRECTION : Pál Berényi / Jean Perrot

CONSEIL SCIENTIFIQUE : József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau, Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

REDACTION : *Rédacteur en chef* : Miklós Magyar. *Comité de rédaction* : Bertrand Boiron, Károly Ginter, Paul Gradwohl, Judit Karafiáth, Pál Pataki, Monique Raynaud, Tamás Szende, Henri Toulouze.

Adresse de la rédaction : Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, 1 rue Censier, 75005 Paris. Tél. 45 87 41 83

Auteurs de ce numéro :

Pál Berényi Institut Hongrois de Paris

Bertrand Boiron Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises

Nicolas Cazelles Chercheur, Paris

Georges Diener Collège du Mirail, Toulouse

Antoinette Ehrard Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand II

Éva Füzessey Psychanalyste, Paris

Judit Karafiáth Institut d'Etudes Littéraires de Budapest

Georges Kassai Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

Béla Köpeczi Université Eötvös Loránd de Budapest

Géza Nagy Conseiller scientifique, Budapest

Jean Nouzille Université de Strasbourg II

Lajos Nyéki Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Pál Pataki Institut Hongrois de Paris

Jean Perrot Ecole Pratique des Hautes Etudes, IV^e section

Tamás Szende Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III

Henri Toulouze Association France-Hongrie

Traducteurs :

Sophie Kepes

Lajos Nyéki

Présentation

La présence culturelle de la Hongrie en France s'est affirmée depuis quelques années avec une vigueur nouvelle. Elle a été renforcée par les réalisations qu'a permises un heureux développement des relations entre la Hongrie et la France et qui se sont notamment traduites par deux innovations importantes, apparues à peu près simultanément. L'une est l'aménagement à Paris d'un nouveau centre culturel hongrois : en se transférant dans un immeuble de la rue Bonaparte, à proximité de la Sorbonne, l'*Institut Hongrois*, désormais pourvu d'une installation à la fois prestigieuse et fonctionnelle permettant des activités culturelles diversifiées, a bénéficié d'une impulsion nouvelle et est devenu un lieu de rencontre très vivant, où la projection régulière de films, la présentation d'expositions diverses, les concerts, les conférences, l'enseignement du hongrois, la bibliothèque offrent au public parisien des occasions multiples de contact avec la culture hongroise. A l'autre bout du Quartier latin, près du Centre universitaire Censier, l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III a installé dans des locaux rénovés un *Centre interuniversitaire d'études hongroises* créé en vertu d'une convention franco-hongroise signée dans ces locaux, en décembre 1985, par les deux ministres Béla Köpeczi et Jean-Pierre Chevènement. La mission assignée à ce nouvel organisme, au fonctionnement duquel la Hongrie apporte sa contribution, est à la fois documentaire, scientifique, universitaire, culturelle : rassembler et systématiser toute la documentation nécessaire aux chercheurs du domaine hongrois et mettre à leur disposition une bibliothèque aussi riche que possible dans le domaine des sciences humaines, développer les études et les recherches touchant la Hongrie en France, stimuler la coopération scientifique entre chercheurs français et chercheurs hongrois, organiser des rencontres et des échanges de toutes sortes.

La publication dont ce volume constitue le premier numéro veut à la fois illustrer ces progrès et y apporter une contribution. Elle se propose d'associer des études de caractère scientifique sur les sujets les plus variés relatifs au domaine hongrois, des comptes rendus de publications, de recherches, de réunions internationales intéressant les études hongroises, des informations constituant une sorte de chronique de la vie culturelle et scientifique de la Hongrie aussi bien que de l'activité multiple des deux institutions

fondatrices. Certains numéros spéciaux pourront, le cas échéant, contenir les actes de congrès ou de colloques comme ceux qu'organisent le *Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises* et l'*Institut Hongrois*.

Animée par une équipe mixte, la Rédaction de ces *Cahiers* espère pouvoir bénéficier régulièrement d'une collaboration scientifique réunissant des spécialistes des deux pays. Que tous ceux qui voudront bien contribuer à l'enrichissement et à la diffusion des *Cahiers d'Etudes Hongroises* soient d'avance chaleureusement remerciés de leur coopération.

Pál Berényi
directeur de
l'Institut Hongrois
de Paris

Jean Perrot
directeur du
Centre
Interuniversitaire
d'Etudes
Hongroises

Table des matières

Présentation par Pál Berényi et Jean Perrot	
A la mémoire d'Aurélien Sauvageot / Jean Perrot /	1
Béla Köpeczi : Rébellion et galanterie : Thököly dans la littérature française	4
Jean Nouzille : Les Impériaux et la reconquête de la Hongrie	16
Georges Diener: Les prisonniers de guerre français évadés en Hongrie	36
Georges Kassai : Parallélismes, fréquences et connotations. A propos de deux strophes d'Attila József	45
Antoinette Ehrard : Théophile Gautier et les peintres hongrois	54
Nicolas Cazelles : Arany : "Le Shakespeare de la ballade"	67
Judit Karafiáth : Céline et la Hongrie	73
Éva Füzessey : La rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse au début du siècle	81
Béla Bartók : Cantata profana / Traduite par Sophie Kepes et Lajos Nyéki/	88
RESUMES EN HONGROIS DES ARTICLES	96
CHRONIQUES	
Institut Hongrois de Paris: les programmes de 1988	99
Les activités du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises	102
COMPTES RENDUS	
François Fejtő : <i>Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie</i> / Lajos Nyéki /	106
François Fejtő : <i>Mémoires de Budapest à Paris</i> / Bertrand Boiron/	112

Denis Sinor : <i>The Uralic languages. Description, history and foreign influences</i> / Jean Perrot /	116
Jolán Kelemen : <i>De la langue au style. Eléments de linguistique contrastive français-hongrois</i> / Pál Pataki /	118
Lajos Nyékl : <i>Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui</i> / Tamás Szende /	120
<i>Regards sur Kosztolányi : Actes du Colloque organisé par le C.I.E.H. en 1985</i> / Géza Nagy /	123
<i>Etudes finno-ougriennes, tome XX</i> / Bertrand Boiron /	126
<i>Bibliographie en langue française de la Hongrie. Présentée par l'auteur</i> / Henri Toulouze /	134
TABLE DES MATIERES EN HONGROIS	140

Jean Perrot

A la mémoire d'Aurélien Sauvageot (1897-1988)

Le premier numéro de cette revue paraît moins d'un an après la disparition de l'homme qui a eu pour mission de fonder en France dans un cadre institutionnel stable l'enseignement des langues finno-ougriennes, qui a effectivement occupé la chaire créée pour ces langues à l'Ecole des Langues Orientales depuis la fondation de cette chaire en 1931 jusqu'à sa retraite en 1967, et qui a illustré cette chaire et les études finno-ougriennes par des travaux marqués d'une compétence exceptionnelle et d'une personnalité forte et originale, non seulement tout au long de sa carrière de professeur, mais encore au cours d'une longue retraite restée laborieuse jusqu'au bout, au-delà de son 90^e anniversaire.

Il est d'autant plus légitime de dédier à sa mémoire cette nouvelle publication, que sans doute il eût saluée avec satisfaction, que la Hongrie et le hongrois ont occupé dans sa vie une place privilégiée. Après ses thèses et son grand dictionnaire franco-hongrois, son premier livre avait été, en 1937, l'année où paraissait la partie hongrois-français du dictionnaire, la *Découverte de la Hongrie*. Et c'est l'année même de sa mort, en 1988, que parurent en Hongrie les mémoires auxquels il avait donné pour titre *Souvenir de ma vie hongroise*, et dont la dernière phrase est significative. Evoquant l'aide que la Hongrie lui avait apportée pendant la seconde guerre mondiale, à un moment où il avait été écarté de sa chaire, il voyait là l'effet d'un lien puissant qui l'unissait à la Hongrie et résumait ainsi l'image qu'on pouvait en avoir : "le destin, mon destin, m'avait plus particulièrement attaché au destin hongrois, le beau, le grand, le tragique destin hongrois."

Les études hongroises doivent beaucoup à Aurélien Sauvageot. Pendant son séjour à Budapest, où il devait aller travailler, après avoir été élève de l'Ecole Normale Supérieure, en exécution du plan établi pour lui par son maître Antoine Meillet, et où il enseigna le français au Collège Eötvös de 1923 à 1931, non seulement il mena à bien l'élaboration de ses thèses de doctorat, mais, avant même de les avoir soutenues (1929), il se lançait dans une entreprise énorme et redoutable : sur le conseil de son ami hongrois Marcel Benedek, il décida de préparer un grand dictionnaire bilingue français-hongrois et hongrois-français. Et le fait est qu'il s'acquitta de la tâche avec une rapidité extraordinaire, faisant

paraître dès 1932 le volume français-hongrois (1178 pages) et cinq ans plus tard le volume hongrois-français, plus gros encore (1360 pages).

A cette date, la guerre était proche, et c'est après la 2^e guerre mondiale (marquée pour lui par une destitution de 1941 à 1943, période pendant laquelle il ne put poursuivre ses enseignements que grâce à l'hospitalité de l'Institut Hongrois de Paris) que se situent les pièces maîtresses de son oeuvre de linguiste. Une oeuvre qui couvre un vaste champ, puisqu'au delà des limites du monde ouralien la compétence d'Aurélien Sauvageot s'étendait aux langues altaïques (né à Constantinople, il s'intéressait au turc, dont il avait une bonne connaissance), à l'esquimo, pris en compte dans ses *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques* (thèse principale) et à bien d'autres langues, dont les langues germaniques qui avaient été son premier domaine d'étude. Sa curiosité universelle l'avait amené à s'intéresser aux langues polynésiennes, et son goût pour l'action dans la cité (il confie dans ses mémoires que la politique l'a toujours passionné, même celle qu'on qualifie de politicienne) l'a porté à se préoccuper du destin de la langue française, dont il voulait saisir la réalité vivante dans tous ses aspects et régler l'évolution dans un esprit ouvert, contre les effets nocifs d'un purisme dépassé, mais en maîtrisant les tendances novatrices.

Au finnois et à la Finlande, A. Sauvageot a consacré quatre grands livres, dont deux à orientation historique (*Histoire de la Finlande*, 1968) et ethnologique (*Les anciens Finnois*, 1961). Les deux ouvrages sur la langue finnoise : *l'Esquisse de la langue finnoise* (1949) et *L'élaboration de la langue finnoise* (1973) ont leurs correspondants pour le hongrois, auquel il a consacré de la même façon un ouvrage descriptif, *l'Esquisse de la langue hongroise* (1951) et une étude historique retraçant le développement de la langue, *L'édification de la langue hongroise*. La démarche descriptive adoptée pour les *Esquisses* est nettement marquée par l'influence théorique de son vénéré maître hongrois Zoltán Gombocz et par ailleurs une écriture nette et incisive, une manière vivante d'exposer les idées, confèrent à ces descriptions, qui pourraient être austères, un relief et un dynamisme qui captivent le lecteur et l'incitent à la lecture suivie. *L'édification de la langue hongroise*, comme l'ouvrage analogue consacré à l'"élaboration" du finnois, porte un titre-programme : le choix des termes dit le sens que l'auteur attache à cette histoire des deux grandes langues finno-ougriennes ; il montre comment ces langues ont été sauvegardées et façonnées au cours du temps par l'attachement des peuples qui les parlaient à leur patrimoine linguistique, fondement majeur de leur identité, et par l'action systématique des élites qui, au contact et sous l'influence de grandes langues de civilisation, ont travaillé sans relâche à l'enrichissement de la langue nationale.

A ces grandes oeuvres s'ajoutent de très nombreux articles, beaucoup de contributions à des ouvrages collectifs, à des encyclopédies, et une foule de comptes rendus, souvent très développés, où sa verve critique s'exerçait sans ménagements.

Il faut enfin rappeler qu'Aurélien Sauvageot a été aussi un traducteur remarquable, qui a notamment donné, au début de sa carrière, *Le fils de Virgile Timár*, traduit de Babits, et plus tard, après des poèmes de Mécs, une traduction

de Veres Péter (*L'épreuve*, 1951) et *Les Baradlay*, traduction de Jókai publiée d'abord en 1962 et reprise en 1983 sous le titre *Les trois fils de Coeur-de-pierre*.

Cet apport considérable aux études hongroises, sous des formes multiples, dans une oeuvre qui est celle d'un linguiste de grande envergure, ne manifeste pas uniquement la puissance intellectuelle du savant. Il faut y voir aussi l'effet de l'admiration qu'Aurélien Sauvageot éprouvait pour la langue hongroise, pour son combat à travers les siècles et les vicissitudes de l'histoire, pour ses qualités esthétiques aussi, admiration qui éclate dans les dernières lignes de *L'édification* (p.415) :

"L'histoire de la langue hongroise est celle d'une oeuvre ou si l'on préfère d'un outil qui a été façonné par des artisans qui ont su ce qu'ils voulaient et ont oeuvré de leur mieux pour le rendre maniable, efficace en même temps qu'esthétiquement beau et harmonieux. On comprend que ceux qui le considèrent aujourd'hui avec attention ne puissent en détacher leur regard sans emporter en eux de l'admiration et du respect. La langue hongroise est une belle réussite de l'homme. Les Hongrois ont raison d'en être fiers. Tout homme de bonne volonté se doit de partager leur fierté car cette langue honore l'humanité toute entière."

Béla Köpeczi :

Rébellion et galanterie : Thököly dans la littérature française

En France au XVII^e siècle l'intérêt pour l'histoire contemporaine s'accroît, mais d'une façon particulière. Les salons reprochent aux historiens ou bien une érudition aride ou bien leur rhétorique guindée.¹ Dans un ouvrage publié en 1656-1658, intitulé *la Précieuse ou le mystère des ruelles*, une femme à la mode déclare : "Je me suis dégoûtée de l'histoire par l'historien".² Pourtant certains historiens, comme l'abbé Saint-Réal, essayent de réaliser une fusion de l'histoire et du roman, tout en respectant pour l'essentiel la vérité historique³. Les écrivains vont plus loin : ils cherchent à présenter des personnages historiques dans le contexte de l'époque et ils font paraître des "*nouvelles historiques*" où ils racontent leur vie privée⁴. Les premières publications de ce genre paraissent dans les années soixante et ils ont comme auteurs Madame de Lafayette ou Madame de Villedieu, pour ne mentionner que les plus célèbres. En vain D. Huet dans son *traité de l'origine du roman* réclame-t-il la vraisemblance pour les grands personnages, la notion même de la ressemblance est interprétée dans le sens du milieu, du moment et du goût dominant du règne de Louis XIV.

Un des sujets qui intéressent le public français de l'époque surtout à partir du siège de Vienne, ce sont les guerres turques, dont le théâtre est l'ancien royaume de Hongrie. Des volontaires français ont pris part en 1664 à la guerre contre les Turcs et à la fameuse bataille de *Szentgotthárd*, que les Français appelaient la bataille de Raab⁵; mais les conflits entre la France et l'Empire des Habsbourg n'ont pas favorisé en France l'idéologie de la solidarité chrétienne au moment où l'armée turque s'apprêtait à attaquer la capitale autrichienne. Ajoutons que les conflits entre les Hongrois et la cour de Vienne ont compliqué la tâche de ceux même qui ont voulu défendre la "cause des Chrétiens". En effet, nous assistons après 1671 à une véritable insurrection des Hongrois contre la cour de Vienne⁶, insurrection qui fut provoquée par l'exécution des aristocrates mécontents de la politique turque de l'Empereur et par l'oppression des protestants. Les soi-disant "*mécontents de Hongrie*" ont choisi pour leur chef à la fin des années 1670, Emeric Imre Thököly⁷. Louis XIV a, jusqu'à la paix de Nimègue, secouru ouvertement la Transylvanie qui appuyait les Mécontents. Après, il s'est contenté de leur fournir une aide diplomatique par l'intermédiaire de son ambassadeur à Constantinople⁸. Thököly a obtenu de grands succès dans sa lutte contre l'armée impériale, lutte menée avec le secours des Turcs qui en 1682 l'ont déclaré roi de Hongrie. Auparavant la cour de Vienne a essayé de chercher un compromis avec les Mécontents sur la base des résolutions adoptées par la diète

de Sopron en 1681, et qui ont assuré une relative liberté de culte aux protestants et rétabli certains privilèges nobiliaires. Une des concessions de la Cour de Vienne était le consentement au mariage de Thököly avec Héléne(Ilona)Zrínyi, fille de Pierre Zrínyi, exécuté à cause de sa participation à la conspiration des aristocrates et veuve de François I^{er} Rákóczi, prince élu de Transylvanie. Cependant le chef des Mécontents était trop confiant à l'égard de la cour de Vienne et trop engagé vis-à-vis de la Porte pour accepter un compromis avec l'Empereur, qui d'ailleurs ne voulait pas lui assurer un statut politique indépendant, celui de prince de Haute Hongrie. Quand en 1683 les Turcs ont déclaré la guerre à l'Autriche, il se trouvait dans leur camp.

Guerres turques, aventures, galanterie - ce sont les éléments qui ont intéressé la presse et la littérature de l'époque à propos de Thököly.

La presse de langue française, de France et de Hollande, rapporte d'une façon systématique les événements qui se passent en Hongrie et particulièrement ceux qui sont liés à la personne de Thököly. La *Gazette de Leyde* publie à la fin de juin, et les *Nouvelles ordinaires* de Paris au mois de juillet 1682, la nouvelle relative au mariage de Thököly⁹. En octobre la *Gazette* nous apprend que la Porte l'a nommé roi de Hongrie. A cette occasion, les *Nouvelles ordinaires* disent que: "son parti se fortifie tous les jours par les communautés et les Etats de la Haute Hongrie qui recherchent sa protection. Le peuple et les paysans portent à son camp toutes sortes de munitions de bouche et les derniers montent eux-mêmes la garde aux environs, tuant ou enlevant tout ce qui tombe entre leurs mains des troupes impériales, de manière qu'ils leur font plus de dommage que les troupes des mécontents."¹⁰

L'attaque turque contre Vienne incite la presse à s'occuper de la personne et de l'activité de Thököly dans le contexte politique général. Ainsi, dans son numéro d'août 1683 le *Mercurie galant* présente la biographie du chef des Mécontents en affirmant que son père était luthérien, que lui-même est calviniste, qu'il a fait de très bonnes études au collège d'Eperjes (Presov), qu'il a passé plusieurs années en Pologne avant de s'établir en Transylvanie, qu'il est devenu chef des Mécontents, qu'il n'est pas allé à la diète de Sopron, qu'il a épousé Ilona Zrínyi avec le consentement de la Cour de Vienne, qu'il n'a pas accepté le titre de roi que lui a accordé la Porte, mais qu'il s'est déclaré prince de Haute Hongrie. Plus tard, la presse relate les nouvelles se rapportant aux défaites de Thököly et à ses tentatives de conciliations avec la cour de Vienne par l'intermédiaire de Jean Sobieski¹¹.

Ce qui provoque une véritable sensation, c'est son arrestation le 15 octobre 1685 par le pacha de Varadin (*Várad, Oradea*) et sa libération au début de l'année suivante à Belgrade. Le *Mercurie galant* commente cette arrestation de la façon suivante : "Le grand Seigneur voyant murmurer ses peuples et appréhendant un soulèvement de ce murmure, a cru devoir leur faire voir celui qu'il prétend être l'auteur de la guerre afin de les apaiser par ce qu'il jugera à propos de résoudre de ce comte et c'est pour cela que les Turcs qui sont adroits, lui ont tendu des pièges que vous avez su, pour leur faire tomber entre les mains."¹²

En 1685, Jean Vanel publie une *histoire des troubles de Hongrie* ¹³, qui deviendra, avec ses compléments, la principale source de l'histoire hongroise pour le public français jusqu'en 1739. L'auteur de cette compilation raconte les événements à partir de 1655 pour arriver jusqu'aux dernières guerres turques. Il parle longuement de Thököly mais il ne sympathise pas avec sa politique à cause de la rébellion contre l'Empereur et à cause de son alliance avec les Turcs. Il commente en 1686 son arrestation de la façon suivante : "Le malheur de Tekely sert de belle leçon pour ceux qui prennent les armes contre leur prince légitime et qui, pour appuyer leur rébellion, implorent le secours d'une nation qui, n'ayant point de foi pour les mystères de la vraie religion, n'en peut avoir pour les hommes." ¹⁴

Avant l'arrestation de Thököly, un recueil de nouvelles est publié à Paris sous le titre d'*Histoire du temps ou Journal galant* de Jean (d'après le catalogue de la Bibliothèque Nationale Claude) qui contient, entre autres, une *Histoire de Madame de Serin et du comte de Tekeli* ¹⁵. Adoptant la méthode de Boccace, l'auteur fait raconter par des personnages rassemblés aux environs de Paris, des histoires galantes. Dans l'histoire qui nous intéresse, il affirme qu'après la paix de Vasvár, le palatin Wesselényi (les noms hongrois sont déformés, je rétablis ici la graphie correcte) a envoyé son fils, Ladislav, chez le ban de Croatie Pierre Zrínyi, pour tramer une conspiration contre l'Empereur. Le jeune homme s'éprend d'Aurore Véronique, fille de Zrínyi, de même d'ailleurs que son compagnon Józua qui dans la presse de l'époque s'est fait un nom comme prêtre aventurier, mais ici parfait gentilhomme. Un duel s'ensuit dans lequel Stanislas est blessé; Thököly qui cherche à lui venir en aide tombe lui aussi amoureux d'Aurore Véronique. De plus, un autre prétendant se présente en la personne du comte Tattenbach. Finalement, la fille de Zrínyi épouse, pour des raisons politiques, le prince François Ier Rákóczi. Un serviteur de Tattenbach, qui apporte cette mauvaise nouvelle à son maître, est jeté en prison. Il veut se venger, et quand il est libéré, il dénonce le comte et les autres conspirateurs à la cour de Vienne. Devenu moine, Józua assiste à l'exécution de Tattenbach et il apporte la lettre d'adieu de celui-ci à Aurore Véronique. Après la mort de Rákóczi, Józua espère obtenir la main de la jeune-femme, mais celle-ci se déclare pour Thököly. Entre temps, Thököly est allé à Constantinople où il a gagné la sympathie du Grand Vizir, Kara Mustapha. Celui-ci veut se servir de lui contre la sultane qui lui refuse la main de la princesse Baclari. Elle deviendra la femme du pacha de Bude. Thököly accompagne celui-ci en Hongrie où il est déclaré roi. Il regagne *Munkács* où il retrouve Aurore Véronique.

La nouvelle se termine en happy end, mais l'auteur ne se contente pas de cette conclusion banale, il veut tirer de cet événement une leçon de caractère général :

"Si la princesse Ragotzi n'avait pas employé ses charmes pour obliger l'amant de prendre les armes contre l'Empereur, nous n'aurions vu le Turc forcer la guerre dans la Hongrie et dans l'Autriche et ils n'auraient par entrepris, comme ils l'ont fait, de renverser l'Empire d'Occident."

Cette nouvelle est pleine d'invéraisemblances et d'erreurs historiques : Thököly ne pouvait pas prendre part à la conspiration des aristocrates à cause de son jeune âge, il n'a connu Ilona Zrínyi qu'à la fin des années 1670, il n'est jamais allé à Constantinople. Nous ne connaissons pas l'auteur de la nouvelle, mais il est sûr qu'il a puisé ses renseignements sur la Hongrie dans les gazettes et dans les relations de l'époque.

Celui qui a contribué le plus à la popularité de Thököly dans la littérature européenne de l'époque, c'est certainement Jean Préchac, qui était un des fondateurs de la "*nouvelle historique*" ¹⁶. Il s'est intéressé d'abord à Kara Mustafa qui à la suite de sa défaite devant Vienne, fut exécuté le 25 décembre 1683, à Belgrade. Avant cette date, le 14 septembre de la même année, c'est lui qui a prononcé la sentence de mort d'Ibrahim, pacha de Bude.

C'est en 1684 que paraît à Paris *Cara Mustafa Grand-Vizir*, où le personnage central est présenté comme un amoureux déçu et vindicatif. Il ne peut pas oublier sa bien-aimée devenue la femme du pacha de Bude. Il met à profit la guerre contre l'Empereur pour lui rendre visite. L'auteur prétend que :

"les députés du comte Tekely, chef des Mécontents de Hongrie, renouvelèrent dans ce temps-là leurs instances à la Porte pour en obtenir du secours contre l'Empereur. Le Grand-Vizir avait bien voulu se servir de l'occasion si favorable pour aller voir sa princesse, à la tête d'une armée sous prétexte d'aller secourir les Mécontents ; mais il venait de conclure la paix avec la Pologne et il avait envisagé d'autres conquêtes au Grand Seigneur, prévenu par les intrigues secrètes de la Maison d'Autriche que la plupart des princes de l'Europe étaient réunis sous les ordres de l'Empereur pour détruire la France, qui ne pourrait jamais résister à tant de puissances liguées contre elles " ¹⁷.

Pierre Bayle, dans les *Nouvelles de la République des Lettres* proteste contre ce genre, c'est-à-dire contre le mélange de la "fable" et de l'histoire :

"On ferait bien d'obliger tous les faiseurs de romans ou à se forger des héros imaginaires ou à prendre ce que l'antiquité leur fournit, comme ils l'ont déjà appliqué tant de fois. Ils ont tant l'envie de parler des gens qui entreprennent les choses les plus mémorables pour voir une femme, que n'en font-ils ? Pourquoi empoisonner si hardiment l'histoire moderne ? Pourquoi dire si sérieusement que la dernière guerre de Hongrie n'a eu pour cause que l'amour de grand vizir pour la femme de pacha de Bude ?" ¹⁸

Cette opinion du "philosophe" de Rotterdam n'est pas partagée par le public de la Cour et de la Ville.

Préchac utilise la même matière dans un autre ouvrage intitulé *Le Seraskier bacha* dont le sous-titre est le suivant : *Nouvelle du temps, contenant ce qui s'est passé au siège de Bude*. Publié en 1685, cet ouvrage relate l'histoire du siège de l'ancienne capitale hongroise en 1684, siège dirigé par l'Electeur de Bavière et qui devait être levé en novembre, en partie à cause de la résistance courageuse de la garnison. Préchac revient sur la fin tragique du pacha de Bude et du grand vizir qui selon lui, voulait perdre Thököly aussi à cause de ses relations avec les chrétiens. Le chef des Mécontents réussit à se rendre incognito à Constantinople où il s'est excusé : comme dit Préchac, "*sa hardiesse lui réussit heureusement*".

Thököly devient le héros principal d'une autre nouvelle de Préchac publiée en 1686 à Paris et à La Haye sous le titre de *Le comte Tekely*.¹⁹ Certains prétendent que l'auteur serait Jean Vaginey et que Préchac n'aurait obtenu que le privilège²⁰. Nous croyons que c'est ce dernier qui en est l'auteur, d'autant plus que dans la préface il paraît répondre à Pierre Bayle :

"J'aurais bien pu donner ce livre sous un nom d'histoire véritable, l'ayant écrit sur les mémoires fidèles, cependant comme je voulais mêler les amours du comte Tekely et comme on ne voit jamais bien la vérité des intrigues amoureuses, je me suis contenté d'en faire une nouvelle histoire."

Thököly - selon l'auteur - est persécuté par les Impériaux ; il rencontre dans ses pérégrinations Sudélie, fille du comte Serin, dont il est amoureux. Cependant Rákóczi, prince de Transylvanie auprès duquel il a trouvé refuge, demande en mariage la jeune fille. Tourmenté par le conflit qui surgit entre son amour et son devoir, il se retire du monde tout en avouant ses sentiments dans une belle lettre à Sudélie. Il se rend en Turquie où il demande le secours de la Porte pour les Hongrois opprimés. A Constantinople, il fait la connaissance de la première femme du sultan, qui l'appelle dans le sérail. Un jour le sultan rend visite à sa femme, Thököly se cache dans une pendule. Le sultan remarque que la pendule est en retard et il veut la régler. La sultane intervient en lui disant :

*"Mon lion, de grâce, n'y touche pas, parce que j'ai fait retarder exprès pour tromper mes femmes qui me réveillent d'une heure trop tôt le matin."*²¹

Elle saisit l'occasion pour raconter au sultan l'histoire de Thököly et pour lui demander son aide. Malgré les intrigues des ministres de la Porte, le sultan lui promet sa protection. Il est aussi appuyé par le prince de Transylvanie. Il bat les troupes de la princesse veuve de Rákóczi et il fait prisonnier le frère de Sudélie, qu'il traite fort civilement. Déguisé en moine, il s'introduit dans le château de Munkács et remet à Sudélie une lettre de son frère. Après avoir vaincu son rival Wesselényi, et après la mort de la princesse veuve, il épouse Sudélie avec le consentement de la Cour de Vienne. Les événements de la guerre troublent le bonheur des amants, qui se sont retrouvés après tant d'aventures. La sultane apprend la nouvelle du mariage de Thököly et, pour se venger, elle le fait arrêter par le pacha de Varadin. Amené à Constantinople, Thököly déclare qu'il est toujours amoureux de la sultane, mais qu'il a aussi des obligations envers sa patrie. Sur quoi, celle-ci lui pardonne. Il est libéré et il peut retrouver Sudélie qui a défendu avec courage le château de "Montatch".

Les erreurs historiques pullulent aussi dans cette nouvelle. A cause de son bas âge, Thököly n'a pu avoir aucune part au mariage d'Hélène Zrínyi avec François Rákóczi. Il n'est pas allé à Constantinople et il ne pouvait pas connaître la sultane. Après son arrestation, il fut transporté à Belgrade où le nouveau grand-vizir l'a libéré.

La nouvelle de Préchac a été traduite en plusieurs langues. A Venise, Francesco Coli a publié en 1687 *Il conte Techely*, qu'il a dédié à Odoardo Farnese. Pour éviter tout malentendu, il lui précise qu'il ne veut pas défendre un rebelle :

"So che non merita protezione chi non seppe conservare il dovuto rispetto a suoi sovrani, onde non la presento di compatimenti, ma come ludibrio de vana gloria."

Il va encore plus loin et il souhaite la punition du chef des Mécontents:

"E come io rendo schiavo a V.S.A. il ritratto di Techeli, voglia il cielo soggettare un di l'originale fra le catene d'una ben meritata schiavitudine a piedi di Cesare."

Un tel conformisme est triste, mais il correspond à l'opinion publique des pays de la Ligue.

C'est la nouvelle de Préchac qui sert de source à un épisode de *La Turca fedele* de Miomi, qui fut publié en 1687 à Lucques. Dans le cadre d'une série d'anecdotes, un soldat de Thököly raconte la vie de son chef. Il dit qu'après son arrestation, il avait pensé qu'il serait exécuté, mais que la sultane l'avait sauvé. Tout cela inspire à l'auteur une conclusion de caractère général :

"Tanto sono vevoli l'intervenzioni di una femmina sino a contaminare la giustizia di quei grandi che in questa materia doveriano ne' loro troni essere impeccabili."²²

En 1687 paraît à Amsterdam la version hollandaise de la nouvelle de Préchac, sous le titre de *Oorlogsdaaden en Minneryen van den Graef Emerik Tekely* ; tout en citant la préface de Préchac, ce texte insiste sur la différence entre l'histoire et le roman, entre la présentation des "faits" et des "aventures galantes".

C'est l'intérêt pour les aventures militaires de Thököly qui a conduit l'auteur des *Mémoires de M. de B...* à s'occuper du chef des Mécontents et de son sort. Ces *Mémoires*, qui ont été attribués au comte de Brégy, mais qui en réalité ont été écrits par Anne-Gabriel Meusnier de Querlon, éditeur entre autres d'un *Abrégé de l'histoire générale de voyages*²³, racontent la vie de Thököly en se servant surtout de l'*Histoire* de Vanel. L'auteur soutient qu'il a accompagné le chef hongrois dans ses campagnes et qu'il a assisté à son arrestation à Varadin. "*La disgrâce* -dit le texte- *me causa autant de chagrin que de surprise.*"²⁴ Ces *Mémoires* n'ont été publiés qu'en 1760, ils sont donc intéressants surtout du point de vue de la survie de la légende de Thököly.

A la fin du XVII^e siècle, l'opinion française et même européenne a été informée d'une façon détaillée sur les événements de Hongrie par l'*Histoire d'Emeric comte de Tekeli*, dont l'auteur est - comme nous l'avons prouvé -²⁵ le Huguenot réfugié en Hollande Jean Leclerc, qui l'a publiée deux fois, en 1693 et en 1694 à Cologne /fausse impression/. Selon les critiques, il se serait chargé de ce travail pour de l'argent, mais nous croyons que sa sympathie pour les protestants de Hongrie a également joué un rôle.

L'ouvrage fut traduit en anglais encore en 1693 et publié sous le titre de *Memoirs of Emeric Count Teckely*. Une adaptation tardive en allemand paraît cent ans après, en 1793, à Potsdam et porte le titre suivant : *Merckwürdige Geschichte des Lebens des Grafen Emerich von Thököly*.

Leclerc condamne les persécutions des protestants et en général l'oppression exercée par la maison d'Autriche en Hongrie. Il n'est pas satisfait non plus du comportement des Hongrois et de leur façon de conduire la guerre / mais il

reconnaît que c'est la supériorité des forces impériales qui a conduit leurs soulèvements à l'échec.

"Tous les projets que les Hongrois avaient faits tant de fois pour la conservations de leur liberté, toutes les levées de bouclier qui s'étaient faites en Hongrie depuis tant d'années pour cela, cédèrent enfin au bonheur de la Maison d'Autriche..."

écrit-il en guise de conclusion générale.

En ce qui concerne l'avenir du chef des Mécontents, il émet l'opinion suivante :

"Il a eu ce bonheur dans ses disgrâces de vivre jusqu'en 1692 parmi ces peuples barbares, respecté des généraux et aimé de la Porte, pendant qu'elle a fait périr un très grand nombre de ses meilleurs officiers sous le prétexte qu'ils s'étaient mal conduits à cause des pertes que la guerre lui a causées. Heureux si la même raison ne le fait pas périr quelque jour ou s'il peut voir la paix faite entre les deux Empires et vivre en quelque lieu du monde sans craindre les ressentiments de la Maison d'Autriche." ²⁶

Le public français a pu se renseigner plus tard aussi sur les péripéties de la vie de Thököly, qui après la paix de Karlovci, a trouvé refuge en Turquie à Nicomédie, près d'Ismir, où il est mort en 1705. Les voyageurs qui lui ont rendu visite, comme A. de La Motraye, ²⁷ ont décrit les conditions dans lesquelles il vivait avec sa femme, qui avait pu le rejoindre dans le cadre d'un échange de prisonniers, et ils ont raconté aussi les conversations savantes qu'ils ont eues avec lui.

La guerre d'indépendance menée entre 1703 et 1711 par François II Rákóczi contre la Cour de Vienne a éveillé l'intérêt pour Thököly, qui avait été présenté par la presse comme une sorte de précurseur. Les publicistes français ont même essayé de prouver qu'il y a un lien très étroit entre les divers soulèvements hongrois, puisque la cause en est toujours la même : l'oppression exercée par la Maison d'Autriche et le désir des Hongrois de rétablir d'anciennes libertés. ²⁸

L'Histoire des révolutions de Hongrie de Dominique Brenner, parue en 1739 à La Haye, est plus critique à l'égard de Thököly à cause de son alliance avec les Turcs.

"L'alliance de Tékéli avec les Turcs le rendit odieux à toute l'Europe aussi bien qu'à ses compatriotes : on l'accusait d'une ambition démesurée, à laquelle il était disposé à tout sacrifier et on le rendait responsable de tous les malheurs qu'une guerre entre deux puissantes nations, animées par les intérêts les plus puissants qui agissent sur les hommes, ne manqueraient pas de produire. Les partisans de Tékéli prétendaient qu'il ne pouvait pas se fier aux promesses de la Cour de Vienne, qui les avait si souvent violées, qu'il ne trouvait de sûreté que dans le parti qu'il avait pris et que sans ses liaisons avec les Turcs, ni les Hongrois, ni aucun prince de la Chrétienté, n'étaient en état de le mettre à couvert du ressentissement de la Cour de Vienne." ²⁹

Comme nous voyons, l'auteur invoque aussi les arguments de Thököly, arguments qui seront ceux de François II Rákóczi au moment où lui aussi acceptera l'idée de l'alliance avec les Turcs.

L'abbé Prévost a connu Dominique Brenner et il l'a introduit comme un des protagonistes dans *Le monde moral ou Mémoires pour servir à l'histoire du coeur humain*, ouvrage inachevé, paru en 1760 et en 1764 à Genève.³⁰ C'est l'envoyé de Rákóczi qui raconte l'histoire d'Alexina, nièce de Thököly qui se promène dans l'Europe du début du XVIII^e siècle.

Cette histoire paraissait assez intéressante pour qu'un certain M.M. la publiât en 1823 à Paris, cette fois-ci sous le titre de *La nièce de Tékéli*. Le sous-titre est significatif : *Roman historique, trouvé dans le couvent d'Oedenbourg en Hongrie le lendemain de la bataille de Raab, rédigé par l'abbé Prévost*.³¹ L'éditeur fait précéder le texte de Prévost d'une "préface historique" où il raconte qu'après la bataille de Raab, livrée par les troupes de Napoléon à celles de l'Empereur, il a séjourné à Oedenbourg /Sopron/ et trouvé dans un couvent l'ouvrage du "Richardson français", de même que le manuscrit de diverses anecdotes.

"Tekeli -dit-il- ne se trouve placé qu'en perspective dans les tableaux où sa nièce occupe le premier plan", et c'est pourquoi il nous fait connaître sa vie dans une notice, surtout d'après les données de Vanel. Il le juge ainsi :

"Le comte de Tékéli avait plus de courage que de conduite, mais dans les derniers temps il montra des moeurs plus douces et un esprit plus calme".³²

Auparavant il l'avait accusé de cruauté. Il essaye d'ailleurs de compléter le récit inachevé de l'abbé Prévost dans une "conclusion" où il raconte la mort de Brenner et de sa bien aimée, Alexina.

A la fin du XVIII^e siècle, le public français pouvait se renseigner sur la vie de Thököly dans l'*Histoire générale de la Hongrie* de Sacy,³³ publiée à Paris en 1778, et où l'auteur, qui est favorable à Marie-Thérèse et à son compromis avec la noblesse hongroise, cherche à être équitable aussi à l'égard des "rebelles". Il écrit à propos de Thököly :

"Exemple singulier de la fortune, tantôt comblé d'honneurs, tantôt fugitif ou prisonnier, passant du sein des richesses au sein de l'indigence, sa vie ne fut qu'un tissu de travers et de disgrâces".³⁴

Thököly devient donc un héros tragique qui devait son malheur à la "rébellion", mais aussi aux circonstances.

Cependant on n'oublie pas non plus le thème galant. C.Ch. Pigault-Lebrun publie à partir de 1798 un roman-fleuve intitulé *Les barons de Felsheim*,³⁵ qu'il qualifie d'"histoire allemande" et qui relate les événements de l'Europe de XVIII^e siècle. Ce roman, composé de beaucoup d'épisodes, contient une *Histoire de Tekeli*. L'auteur suppose que les deux protagonistes, Sophie et Werner, rencontrent à Lunebourg le vieux Thököly qui après tant d'aventures s'est établi en Allemagne. L'histoire amoureuse d'Hélène Zrínyi, qui ici s'appelle Amélie, et du comte Thököly occupe une place importante dans le récit. Amélie représente "le mélange le plus extraordinaire d'héroïsme et de sensibilité", son amant "est brave et par conséquent fier". C'est aussi un capitaine renommé, ce qui donne à l'auteur l'occasion de faire connaître les événements des guerres turques à partir

du siège de Vienne jusqu'à la libération de la Hongrie. Après la paix, Thököly voulait revoir son "pays natal" et parler "en langue maternelle"; c'est pourquoi il avait traversé incognito la Hongrie.³⁶

Ce même thème est repris par C.Ph. Bonafont,³⁷ un polygraphe qui vivait en Allemagne et qui publia en 1832 à Brunswick une "nouvelle historique" / il reprend l'expression de Préchac/ intitulée *Tékéli, héros de Hongrie*. L'auteur est influencé par l'idéologie patriotique et nationale du temps, et, avant de raconter la vie de son héros, il publie, probablement sous l'influence des *Mémoires* de François II Rákóczi, une "épître dédicatoire à la nation hongroise" / Rákóczi s'est adressé à la vérité éternelle / où nous pouvons lire :

"C'est à vous braves et généreux Hongrois, à vous qui fûtes toujours animés d'un noble amour de la patrie que je dédie l'histoire intéressante et vraie, racontée par un héros qui vous appartient et dont vous honorez la mémoire et les faits qui ont illustré sa glorieuse vie."

Il reprend une idée de Voltaire :

"Un héros après tout peut prétendre /A gouverner l'Etat, quand il l'a su défendre.

Dans sa conception, Thököly, après tant de peines et de sacrifices, aurait mérité un autre sort.

"L'histoire qui juge les peuples et les rois dira que Tekeli fut digne par son génie et par ses talents militaires de régner sur sa nation, constamment retenue près la domination d'un sceptre étranger."³⁸

Lutter pour la liberté de la patrie, c'était la devise de la Révolution et même de l'époque napoléonienne. Cependant, la question se posa : peut-on atteindre ce but par un compromis avec l'oppresseur? R.Ch. Guilbert de Pixérécourt, *"le Shakespeare ou le Corneille des boulevards"*³⁹, dans le mélodrame qu'il fit représenter à l'Ambigu-Comique le 29 décembre 1803 à Paris sous le titre de *Tékély ou le siège de Mongatz*, essaye de répondre à cette question. Le comte cherche à s'introduire avec l'aide de Wolf, son homme de confiance, dans le château de Munkács qui est assiégé par les Impériaux et défendu par sa femme. Il y réussit, appuyé par les paysans des environs. Il rencontre le général Caraffa qui lui promet d'intervenir auprès de l'empereur en faveur d'une conciliation. Auparavant, le public a pu assister à la scène suivante :

"Tékéli, montrant aux jeunes officiers la légende des drapeaux Pro deo et patria! C'est pour la conservation des droits de notre pays, pour le libre exercice de notre religion que nous avons pris les armes. Souvenez-vous, jeunes Hongrois, que vous devez mourir plutôt que de laisser tomber entre les mains des ennemis ces signes sacrés et précieux qui attestent la légitimité de la cause que nous défendons."

On y applaudit, et on ne fut pas tellement surpris par l'offre du compromis puisqu'à Paris même le temps de l'intransigeance était déjà passé.

La pièce a eut un succès immense, selon les contemporains : Pixérécourt y a gagné 150 000 francs. Ce succès a incité l'Anglais Th.E. Hook à la représenter en

1806 à Londres. A propos de cette représentation, nous lisons dans le *Dictionary of National Biography* :

"Tekeli was ridiculed by Byron in "English Bards and Scotch Reviewers", but proved attractive to the public." ⁴⁰

En effet le poète anglais, dans le poème satirique mentionné, écrit :

"Now the Drama turn - Oh! motley sight! What precious scenes the wondering eyes invite : Puns, and a Prince within a barrel pent."

Dans son manuscrit, Byron explique cette allusion :

"In the melodrama of Tekeli that heroic prince is clapt into a barrel in a green-house built expressly for the occasion. This is a pity that Theodore Hook, who is really a man of talent, should confine his genius to such paltry productions as the Fortress, Music Mad, etc. etc." ⁴¹

Thököly s'était donc caché dans un tonneau et pour le noble lord, c'était une manifestation de mauvais goût, mais le public en a jugé autrement.

Nous avons examiné les images qui ont été données de Thököly dans la littérature française, au sens large du mot, puisque nous y avons associé l'histoire et la presse où les auteurs de fictions ont puisé. On a pu constater que l'intérêt pour le "roi des Kouroutz" s'expliquait par sa vie aventureuse, mais aussi par deux thèmes jumelés et en partie contradictoires qui étaient diversement interprétés : la galanterie ou l'amour romantique, la rébellion ou le combat pour la liberté. Préchac, l'abbé Prévost, Pignault-Lebrun ou Pixérécourt sont les représentants de la littérature dite populaire qui dans la vie des grands hommes va chercher la sensation, mais aussi l'illustration de certaines thèses qui influencent la conscience quotidienne. Aussi l'enquête que nous avons entreprise concerne-t-elle non seulement les thèmes littéraires, mais aussi les idées dominantes d'une époque donnée.

Notes:

1. Sur l'historiographie de l'époque: W.H EWANS: *L'historien Mézaray et la conception de l'histoire en France au XVII^e siècle*, Paris, 1936.

2. D.F.Dallas : *Le roman français de 1660 à 1680*, Paris, 1932, p.153.

3. G. Dulong : *L'abbé de Saint Réal*. Etude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII^e siècle, Paris, 1921.

4. W. Fuger : *Die Entstehung des historischen Romans*, München, 1963; F. Deloffre : *Courttilz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV*, Lille, 1982.

5. Cf. Köpeczi : *Hongrois et Français de Louis XIV à la révolution*. Budapest-Paris, 1984.

6. Cf. *Histoire de la Hongrie*. Réd. E. Pamlényi, Budapest-Paris, 1974.

7. D. Angyal : *Thököly Imre*, I-II. Budapest, 1888-1889.

8. Sur la politique de Louis XIV à l'égard de la Hongrie et de la Transylvanie : J. Hudita : *Histoire des relations diplomatiques entre la France et la Transylvanie au XVII^e siècle, 1635-1683*, Paris, 1927. Et B. Köpeczi : *Staatsraison und christliche Solidariüt*, Wien-Köln-Graz, 1983.
9. *Gazette de Leyde*, 23 juin, *Nouvelles ordinaires*, 11 juillet 1682. Le mariage eut lieu le 15 juin 1682.
10. La cérémonie eut lieu à Bude le 17 septembre 1682. *Nouvelles ordinaires*, 31 octobre 1682.
11. Analyse détaillée de la presse française in B. Köpeczi : *Staatsraison...*
12. *Mercure galant*, nov. 1685, 312-313.
13. Sur Vanel : J. Chapeau : *Vanel et l'énigme des Lettres portugaises*. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1968 et sur l'Histoire des troubles : B. Hóman, *Magyar Könyvszemle*, 1925.
14. *Histoire des troubles de Hongrie*, Paris, 1686. IV. p.342-343.
15. Le premier qui s'est occupé de ce recueil est l'écrivain Aladár Kuncz qui a publié un roman remarquable sur le camp des internés de Noirmoutier. A. Kuncz : *Thököly a francia irodalomban* (Thököly dans la littérature française), Budapest, 1914.
16. Sur Préchac, voir : *Dictionnaire des lettres françaises XVII^e siècle*. Paris, 1954, p.811. R.Blant : *Lettres de Jean Préchac*, Paris 1940. Et l'ouvrage cité de Dulong et de J.Lombard.
17. Préchac : *Cara Mustafa...* Paris, 1684, p.233 et suiv.
18. *Nouvelles de la République des Lettres*, octobre 1684, p.875 et suiv.
19. L'ouvrage a paru à Lyon aussi en 1689 sous le titre *Les amours de Tekely*. Il fut réédité en 1711 à Amsterdam.
20. Cf B.Kelényi : *Buda és Pest 1686. évi visszafoglalásának egykori irodalma / La littérature contemporaine de la reconquête de Bude et de Pest en 1686*. Budapest, 1935, p. 99. Kuncz croit que l'auteur est bien Préchac. Préchac dans la préface d'une autre nouvelle *Le prince esclave*, publiée en 1688 et dédiée à Madame la Dauphine, se rend compte du "changement de goût" au sujet des "historiettes". Il se décide à publier celle-ci pour faire plaisir à Madame la Dauphine.
21. O.c. p.101.
22. O.c. p.101.
23. A. Bourgeois : *Sources de l'histoire de France. Le XVII^e siècle*, Le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris ne mentionne pas ces Mémoires parmi les ouvrages de Meusnier. Il enregistre par contre un Journal historique de la campagne de Dantzick en 1734 par M^{xxx}, alors officier dans le régiment de Blaisois, Amsterdam-Paris, 1761.
24. *Collection des Mémoires*, publ. par Petitot-Monmarqué, Paris, 1827, vol. 59. p.129.
25. Cf. L'étude que nous avons publiée à ce sujet in *Hongrois et Français*.
26. *Histoire d'Emeric comte de Tekely*, Cologne, 1693, pp. 223, 280.
27. De la Motraye : *Voyages en Europe, Asie et Afrique*. La Haye, 1727. En 1730, cette description paraît en anglais aussi.
28. Sur cette littérature, voir : B. Köpeczi : *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Budapest, 1971.
29. *Histoire des Révolutions de Hongrie*. La Haye, 1739, vol.I., pp.299-300.
30. Réédition de J.Sgard : *Oeuvres de l'abbé Prévost*.
31. Barbier.
32. O.c. vol. II.
33. Sur Sacy : B. Köpeczi : *Hongrois et Français*.
34. O.c. vol. II. p. 342.
35. Pigault-Lebrun : *Biographie universelle*. /Michaud/ vol.33, p.301. et suiv.

36. Cf. S. Baumgarten : *Le comte de Tekely et les barons de Felsheim*, Nouvelles études hongroises, 1969-1970.

37. Quérard dans la *France littéraire* énumère un certain nombre d'ouvrages littéraires et linguistiques de l'auteur. Vol.I p. 392.

38. O. c. p.165.

39. Sur Guilbert de Pixérécourt : *Biographie nouvelle* /Michaud/ vol.33. p.450 et suiv. Le mélodrame fut publié en 1804 à Paris, il a eu plusieurs rééditions. on le retrouve dans le *Théâtre choisi* publié à Nancy en 1841-1843 avec une préface de Ch. Nodier.

40. O.c. vol. IX p.1168 et suiv.

41. The Works of Lord Byron, *Poetry* vol.I Ed. E.H. Coleridge, New York, 1966, p. 341.

Les impériaux et la reconquête de la Hongrie

La victoire du Kahlenberg, remportée le 12 septembre 1683 par les armées du duc Charles de Lorraine et du roi de Pologne Jean III Sobieski sur les Ottomans, marque un tournant décisif de l'histoire européenne car elle permet à l'empereur Léopold 1er d'entreprendre ce qu'il n'avait pas osé après la victoire de Saint-Gotthard en 1664, c'est-à-dire la reconquête de la Hongrie.

Bien qu'il ait autorisé une exploitation limitée de la victoire alliée à l'automne de 1683, ce n'est que sous l'influence du pape Innocent XI qu'il se décide à poursuivre les Ottomans à partir de 1684. Sous l'impulsion du pape, une Sainte Ligue est conclue, le 5 mars 1684, entre le pape, l'empereur, le roi de Pologne, la république de Venise et le tsar de Russie.

"La thèse du Saint Siège (et celle du Père Marco d'Aviano) était qu'une Hongrie reconquise donnerait un poids supplémentaire aux pays héréditaires de la Maison d'Autriche dans l'Empire et en Europe. Pourtant l'empereur sentait bien que le centre de gravité de la monarchie se déplacerait vers l'Europe danubienne et qu'il serait de moins en moins le chef de l'Empire, c'est-à-dire d'un Etat essentiellement allemand, pour diriger une confédération d'Etats plus ou moins liés aux autres." ¹

La nouvelle politique de la maison d'Autriche en direction du Sud-est européen va déterminer la politique extérieure, mais aussi intérieure des Etats héréditaires des Habsbourg, leur évolution future et sceller leur destin. Cette "*Südostpolitik*" sera caractérisée par la recherche, au sud du royaume de Hongrie, d'une frontière naturelle, si possible protégée par un glacis, par l'implantation aux frontières de colons serbes chargés de la défense des confins et dépendant directement du Conseil de guerre de Vienne, par la mise en valeur des régions dévastées et presque désertes qui sont reconquises sur les Turcs et par la mise au pas de la turbulente noblesse hongroise.

Instrument essentiel de la politique des Habsbourg, l'armée impériale, dont l'entretien passe de 3 592 000 florins en 1681 à 12 millions de florins en 1697, doit s'adapter au théâtre d'opérations hongrois qui est très différent de celui de l'Europe occidentale et faire face aux problèmes politiques, économiques, stratégiques, tactiques et logistiques que pose la reconquête de la Hongrie.

Au cours de la première phase de la reconquête, de 1683 à 1686, les armées impériales sont ralenties dans leur progression par des problèmes logistiques considérables et par la nécessité de pratiquer une guerre de sièges car la défense turque s'appuie sur une série de forteresses, qui sont de véritables verrous placés sur le cours du Danube.

La prise de Buda, "*bouclier de l'Islam*", dernier verrou ottoman sur le Danube avant la forteresse de Belgrade, est un événement important de l'histoire de l'Europe car la chute de cette forteresse entraîne la reconquête rapide de la plus

grande partie de la Hongrie et l'occupation de la principauté de Transylvanie par les Impériaux.

I. Les problèmes de l'armée impériale.

L'évolution de l'art de la guerre et des effectifs des armées au cours du XVII^e siècle ainsi que les caractéristiques du théâtre d'opérations pannonien posent un certain nombre de problèmes au commandement autrichien lors de la reconquête de la Hongrie sur les Ottomans.

1.1. - L'art de la guerre à la fin du XVII^e siècle.

La plupart des chefs militaires du XVII^e siècle sont pragmatiques et règlent les problèmes qui leur sont posés en fonction des circonstances. Montecuccoli est un des rares théoriciens.

Au cours du XVII^e siècle, la tactique évolue sous l'influence des effets des armes à feu, qui font progressivement passer les armées de la formation en carrés à la formation en lignes. Mais la tactique reste rudimentaire. L'importance croissante du feu donne aux batailles un caractère décisif, ce qui incite certains généraux à hésiter à engager leur armée quand le sort de la bataille paraît incertain. Comme le feu de l'infanterie ne dépasse pas 100 mètres, il faut placer en ligne toute l'infanterie pour lui permettre de tirer. L'armée est rangée en lignes, l'artillerie en avant, l'infanterie au centre et la cavalerie aux ailes. S'inspirant d'Hannibal et de Scipion l'Africain, Montecuccoli préconise, dans son *"Arte militare"* de 1653, de ranger l'infanterie en deux lignes, séparées l'une de l'autre de 150 à 500 pas, et de pratiquer la bataille des ailes ou enveloppante en plaçant les troupes les moins expérimentées au centre. La deuxième ligne peut combler les vides, opérer des mouvements de flanc ou repousser des attaques sur les arrières. Mais, à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, les guerres sont caractérisées par de nombreux sièges en raison du manque de portée et de puissance de pénétration de l'artillerie. Sous l'influence de Louvois et de Vauban, les "lignes continues", qui combinent cours d'eau et places fortes, imposent un rythme très lent aux campagnes.

Il faut également noter qu'à partir de 1682, dans l'armée impériale, l'infanterie et la cavalerie légère prennent progressivement le pas sur la cavalerie lourde ².

1.2. - Le théâtre d'opération pannonien.

La zone géographique dans laquelle va s'inscrire la mission stratégique donnée à l'armée impériale par le Conseil de guerre de Vienne correspond au bassin du Danube moyen entre Vienne et les Portes de Fer. Cette zone, qui correspond sensiblement aux limites du royaume de Hongrie tel qu'il existait avant l'invasion turque, fait l'objet de la part du commandement impérial d'études sommaires sur le terrain où se dérouleront les combats, sur le climat, l'hydrographie, les voies de communications, la population et ses ressources ainsi

que sur les places fortes turques de façon à déterminer les possibilités de progression et de ravitaillement pour l'armée impériale.

a. - Le terrain.

Le théâtre d'opération pannonien est déterminé au sud par les Alpes dinariques, à l'ouest par les Alpes orientales, au nord et à l'est par la chaîne des Carpates et les Alpes de Transylvanie. Cet immense champ clos est compartimenté à la fois par des cours d'eau lents et tortueux, qui ont créé des bras morts et des marécages propices à la malaria, et par des massifs boisés de faible altitude. L'espace pannonien comprend plusieurs régions distinctes.

La Transdanubie, limitée au nord et à l'est par le Danube, au sud par la Drave, est coupée en deux parties par une dorsale orientée sud-ouest-nord-est, qui s'étend des Alpes de Styrie aux Carpates en se prolongeant au-delà du Danube. Peu élevée, de 400 à 800 m d'altitude, cette dorsale comprend de petits massifs couverts de forêts, le *Bakony*, le *Vértes* et le *Pilis*. Au nord de cette dorsale, le *Kisalföld* (petite plaine), traversée par la *Rába*, est une région agricole souvent dévastée par les razzias turques. Au sud, entre le Danube et la Drave, s'étend une région de collines de faible altitude au sud desquelles s'élèvent les massifs boisés du *Mecsek* (682 m.) et de *Villány* (442 m.).

La Cisdanubie, limitée à l'ouest et au sud par le Danube, à l'est par le massif transylvain, au nord, par la dorsale constituée par les massifs boisés de *Börzsöny*, du *Mátra* (grande plaine) dans laquelle coulent la *Tisza* et ses affluents. C'est une steppe (*puszta*) parcourue par des troupeaux de boeufs, de chevaux et de moutons.

La Haute-Hongrie (actuelle Slovaquie) est une région de montagnes plissées et boisées, dont les chaînes sont orientées de l'ouest à l'est et qui sont du nord au sud les Carpates occidentales, les Hautes Tatras, les Basses Tatras et les monts Métallifères, ces derniers riches métaux non ferreux. A l'est, s'allonge la petite chaîne d'Eperjes. Deux plaines flanquent cet ensemble montagneux, à l'ouest celle de Presbourg et de *Komárom* avec l'île de *Schütt* (*Csallóköz* et *Vágköz*) et à l'est celle du *Bodrogek* au nord de *Szabolcs*. La Haute-Hongrie peut être pénétrée par les Turcs par les vallées orientées nord-sud du *Vág*, de la *Nyitra*, du *Garam*, du *Sajó* et du *Bodrog*. Pour les Impériaux, les déplacements d'ouest en est en Haute-Hongrie sont ralentis par les franchissements des cours d'eau.

La principauté de Transylvanie, région de plateaux découpés, de collines boisées et de larges vallées a été relativement épargnée par les Turcs grâce à un statut politique particulier. La pénétration des Impériaux en Transylvanie peut être facilitée par l'orientation ouest-est des affluents de la *Tisza*, le *Szamos*, la *Körös* et le *Maros*.

b. - Le climat.

Au XVII^e siècle, les hivers sont très froids et rigoureux et les étés très chauds et secs, ce qui favorise une végétation steppique dans la grande plaine hongroise.

c. - Hydrographie.

De tout le pourtour du bassin pannonien descendent des cours d'eau poissonneux, affluents du Danube et de la *Tisza* et qui ne forment plus qu'un seul fleuve à partir de Belgrade. A partir du coude du Danube, ce dernier ne reçoit

que deux affluents, la *Tisza* et le *Temes*, sur sa rive gauche. Les affluents de rive droite sont essentiellement la *Rába* et le *Drave*.

d. - Voies de communication.

Les itinéraires terrestres, peu nombreux, sont des chemins de terre mal entretenus utilisables seulement pendant la saison sèche.

Les cours d'eau facilitent les déplacements et les transports. Les principaux axes sont ceux du Danube et de la Drave, qui permettent des déplacements à pieds le long des vallées et le transport des matériels lourds sur ces cours d'eau. La vallée du Danube a été utilisée comme axe d'effort de l'armée turque lors de ces campagnes de 1526, 1529, 1541, 1543 et 1663, celle de la Drave au cours de celles de 1532, 1566 et 1664.

e. - La population et ses ressources.

Au XVII^e siècle, la densité de population de l'espace pannonien semble relativement faible surtout dans le *Nagyalföld* où l'habitat est dispersé. Elle semble plus forte en Haute-Hongrie. Le commandement impérial éprouve une certaine méfiance à l'égard des Hongrois dont il redoute la haine³.

f. - Les forteresses turques.

La principale forteresse turque de Hongrie est Buda, chef-lieu du pachalik. Elle est précédé en amont du Danube de petites places fortes comme *Neuhaeusel* (*Érsekújvár, Nové Zámky*), sur la *Nyitra*, de *Párkány*, de *Visegrád* et de *Vác*, dans le coude du Danube. *Nógrád* et *Eger* font face aux troupes impériales de Hautes-Hongrie, tandis que *Szolnok* barre la vallée de la *Tisza*. De part et d'autre du lac *Balaton*, *Székesfehérvár* et *Kanizsa* sont situées à proximité immédiate de la frontière entre la Hongrie royale et de la Hongrie turque. En Transdanubie, *Pécs* et *Siklós* sont les places fortes les plus importantes tandis que celle d'*Eszék* (*Osijek*) assure la sécurité de l'important pont qui permet à l'armée ottomane de franchir la Drave pour pénétrer en Transdanubie.

g. - Possibilités.

L'étude du théâtre d'opérations interdit d'entreprendre une campagne en hiver, comme l'a fait Turenne en Alsace en 1675, d'autant plus que Montecuccoli rappelle dans ses écrits qu'il est impossible de surprendre les Turcs dans leurs quartiers car, contrairement aux Impériaux, ils ne dispersent pas leur armée dans des bourgades et des villages pour y cantonner, mais retirent leurs corps dans leurs forteresses⁴. L'armée impériale ne pourra prendre l'offensive qu'au printemps, en mai ou en juin.

Les impériaux peuvent choisir deux axes d'effort pour progresser en Hongrie, soit celui du Danube, soit celui de la Drave. Ce dernier permettrait aux Impériaux de couper la route à l'armée ottomane en s'emparant de l'important pont d'*Osijek* ou en le détruisant comme l'avait tenté Miklós Zrínyi lors de son raid de 1664. Mais ce dernier axe de progression ne permet pas de profiter de l'appui et du soutien logistique de la flottille du Danube, qui doit être remise en état par le marquis de Fleury⁵.

L'axe de la Drave ne peut être qu'un axe d'effort secondaire. Montecuccoli recommandait d'emprunter comme axe de progression le Danube, qui est la seule voie efficace pour ravitailler une armée⁶. En 1662, il écrivait que, si

l'empereur veut conserver la Hongrie royale et la Transylvanie, il faut que son armée opère le long du Danube, ce qui permettrait d'attaquer les Turcs au cœur même de la Hongrie sans ruiner le pays⁷ et sans mécontenter les Hongrois, qui haïssent déjà les Allemands⁸.

S'étendant sur environ 400 km du nord au sud et 700 km d'ouest en est, et sur une superficie d'environ 300 000 km², entouré de montagnes élevées, le bassin pannonien n'est ouvert sur l'extérieur que par le cours du Danube avec deux points de passage obligés. Au nord-ouest, Vienne est la porte de l'Empire, tout en étant en sens inverse la clé du royaume de Hongrie. Belgrade, que les Turcs dénomment "Porte de la guerre sainte", est le point de départ de toutes les expéditions militaires turques en Hongrie. Elle sera aussi la base de départ de l'armée impériale lorsque cette dernière voudra pénétrer dans les Balkans et tenter de s'ouvrir la route de Constantinople à partir de 1688.

1.3. - Les problèmes logistiques des Impériaux.

Les problèmes logistiques des Impériaux sont considérables, surtout en Hongrie, et ils limitent les effectifs de l'armée. Selon Montecuccoli,

"celui qui a le secret de vivre sans manger peut aller à la guerre sans provisions... On peut trouver un remède à tous les accidents, mais il n'y en a point pour le manque de vivres. S'ils n'ont pas été préparés de bonne heure, on défait sans combattre."⁹

a.- Les vivres.

La nourriture du soldat impérial consiste en pain, viande fraîche et salée, beurre, fromage, poisson salé et légumes.

"On compte communément pour un soldat 2 livres de pain, 1 livre de viande, 1 mesure de vin ou 2 de bière, une demi livre de sel par semaine, pour un cheval 6 livres d'avoine ou 4 livres d'orge ou de bled, 10 livres de foin par jour et 3 fagots de paille par semaine."¹⁰

Montecuccoli ajoute qu'il

"est bon d'avoir du biscuit pour s'en servir au besoin. Le riz pareillement épargne les moulins et nourrit plus que le pain."¹¹

De plus,

"on tire encore des vivres de la campagne, soit en coupant les grains, soit en obligeant des lieux voisins à en fournir. On a coutume de creuser des fours sous terre et de faire des moulins à bras avec des pierres des maisons qu'on abat ou avec d'autres, qu'on trouve par hasard."¹²

b.- Les munitions.

Montecuccoli estime qu'il faut compter pour une journée de combat et par homme une livre de plomb, nécessaire pour fabriquer 21 balles, et une livre de poudre. Pour la durée de la campagne, c'est-à-dire 100 jours par an, il faut donc prévoir un quintal de plomb et un quintal de poudre par mousquet et par fusil, plus 20 coups de canon par jour et par pièce¹³. L'approvisionnement en

munitions nécessite un nombre considérable de véhicules pour le transport et suppose l'installation de magasins sur l'axe de progression de l'armée.

c.- Les magasins.

Pour permettre le ravitaillement en vivres et en munitions de l'armée impériale,

"les magasins doivent être en plusieurs lieux qui soient forts voisins de l'armée et commodes pour y voiturier les provisions par eau, par charrois, par bêtes de somme; il serait bon que celles-ci fussent doubles afin que les unes arrivant au camp, les autres en repartissent pour aller recharger. A l'égard des magasins, il faut tourner au vent les plus sains. En général, il faut les rafraîchir souvent de nouvelles provisions, les pourvoir de moulins à vent, à bête et à bras et de fours pour cuire le pain." ¹⁴

Au cours de leur progression en Hongrie, les Impériaux devront pouvoir disposer de magasins et, en raison des difficultés de transport par la voie de terre, devront opérer à proximité du Danube, qui constituera leur axe de soutien logistique ¹⁵.

Outre les magasins de vivres et de munitions, il est nécessaire pour l'armée impériale de disposer d'une fonderie de canons, d'un hôpital et d'une pharmacie.

d.- L'organisation logistique.

L'organisation et l'exécution des transports est un problème complexe. Montecuccoli estime qu'il faut 33 voitures pour 1 000 fantassins et 80 voitures pour 1 000 cavaliers, mais qu'avec l'artillerie il faut compter 350 voitures pour une moyenne de 1 000 hommes. Une idée des moyens de transport nécessaires à l'armée impériale est donné par le compte rendu de la revue du 6 mai 1683 à *Kittsee*, près de Presbourg, où, pour une armée de 37 500 hommes, on compte 100 chariots de vivres à 4 chevaux, 30 chariots à 6 boeufs, 800 chariots d'artillerie pour 70 pièces de canon et 60 chariots de munitions à 4 chevaux soit, en moyenne une voiture pour 40 hommes ¹⁶. Le manque de prévisions et les difficultés rencontrées pour effectuer le ravitaillement des troupes, même lorsqu'elles sont en quartiers d'hiver, sont attestés par une lettre de l'ambassadeur de France à Vienne du 23 janvier 1686 :

"On a résolu de leur envoyer (en Hongrie) un convoi de 500 chariots de bled, avoine et bière; l'escorte contient 800 hommes de pied (fantassins) et 500 chevaux (cavaliers)."

Par mesure d'économie, les campagnes ne commencent que lorsqu'il est possible de nourrir les chevaux sur place, c'est-à-dire au début du mois de mai ¹⁷. Pour mettre en place les troupes, les renforts et le ravitaillement ainsi que les matériels lourds, les voies fluviales sont les plus sûres, les plus rapides et les plus économiques. Une chaîne de magasins est établie progressivement en Hongrie au cours de la reconquête.

La Hongrie royale participe à l'effort de guerre. En 1685, elle est chargée de fournir 70 % des 141 000 rations nécessaires, en 1686, 51 %, soit 81 000 rations et pour l'hiver 1686-87, le Conseil de guerre de Vienne décide que la Haute-Hongrie fournira 40 000 rations et la Basse-Hongrie 20 000. Il est vrai qu'à cette époque : "Apaffy s'est mis sous la protection de l'Empereur, estant convenu de

fournir pour la subsistance de l'armée 320 000 rations, moitié en argent comptant pour le quartier d'hiver qui produit 700 000 florins et le reste en vivres qu'on estime à la même valeur."

Les rations sont réparties entre les comitats, qui les fournissent en nature, et les villes, qui payent à cet effet l'accise, taxe perçue sur la viande et les boissons¹⁸. Le ravitaillement des troupes n'étant pas toujours assuré, les soldats se procurent le nécessaire par la force, pratiquant parfois le brigandage et le pillage, commettant aussi des atrocités. Ainsi,

"on blâme Caraffa d'avoir fait couper quatre testes à Eperjes et que c'estoit sans ordres, comme aussy les exactions qu'il exerce dans les quartiers d'hiver en réduisant les habitants au désespoir."¹⁹

Et l'ambassadeur de France écrira en 1739 au sujet des troupes de l'Electeur de Bavière :

"Ceux de ses troupes qui ont fait la campagne dernière ont vescu dans leurs quartiers d'hiver avec une réserve et une discipline qui a charmé les Hongrois accoutumés à être vexés et rançonnés par les troupes de l'Empereur."²⁰

e. - Les quartiers d'hiver.

Pour la mauvaise saison, au cours de laquelle les opérations sont interrompues, le conseil de guerre de Vienne répartit les troupes impériales soit en Hongrie, soit dans les pays héréditaires, l'infanterie dans les villes, la cavalerie à la campagne.

"Dans les quartiers impériaux, le service est le lit, le bois, la chandelle et le sel. Dans le service d'Espagne, il y a en plus les ustensiles de cuisine et le blanchissage."²¹

f. - Le service de santé.

L'organisation du service de santé est très sommaire, voire parfois inexistante, bien qu'elle soit définie par un règlement datant de la fin du XVII^e siècle²². En principe, il existe un chirurgien militaire, ayant rang de sous-officier, par compagnie et pour l'armée un hôpital disposant d'un garde-malade pour 10 malades ou blessés. Au cours de la campagne de Hongrie, des hôpitaux de campagne (*Veldt-Spitäler*) sont installés à Presbourg, à Győr, à Komárom, à Esztergom, puis à Buda à partir de 1686. Les dépenses pour l'entretien des hôpitaux se montent à 44 172 florins en 1685²³.

Après avoir tenté de surmonter ses difficultés logistiques, l'armée impériale doit affronter les Turcs et le commandement impérial doit établir un rapport des forces avant de s'engager en Hongrie.

1.4. - Les forces en présence en Hongrie.

a. - Les forces armées impériales.

L'empereur dispose de trois armées, celle du Saint-Empire ou *Reichsheer*, celle des pays héréditaires et les contingents hongrois.

Les conditions d'emploi des forces armées impériales, en particulier sur le théâtre d'opérations pannonien, sont décidées par l'Empereur en fonction des propositions élaborées par le Conseil de guerre (*Hofkriegsrat*) de Vienne avant

l'ouverture de chaque campagne. Mais la fourniture des moyens financiers est du ressort de la Chambre des comptes, - dont Montecuccoli critiquait déjà en 1670 la mauvaise gestion ²⁴ - qui doit négocier avec les chambres des pays (*Länderkammer*) ²⁵. De même, l'empereur doit parvenir à une entente avec la diète d'Empire ²⁶ et les princes d'Empire. Toutes ces négociations sont un frein à la mise en oeuvre d'une armée, le Conseil de guerre devant attendre la mise en place des crédits par la Chambre des comptes avant de commencer à recruter les soldats et à acheter leur armements et leur équipement.

L'armée de l'Empire.

Elle est constituée et entretenue grâce aux crédits votés par la diète d'Empire. Le 30 août 1681, la Diète de Ratisbonne a fixé les effectifs de l'armée de l'Empire "*als Simplum der Reichshülfe*" à 40 000 hommes, 28 000 fantassins et 12 000 cavaliers. Elle a précisé qu'en cas de danger pour l'Empire ces effectifs peuvent être portés à 120 000 hommes, constituant le "*Triplum des Reichshülfe*"²⁷. Cette armée est fournie par les Cercles d'Empire. Les troupes des Cercles arrivent la plupart du temps incomplètes et en retard sur le théâtre d'opérations qui leur est assigné. De plus, la création d'un Conseil de guerre de l'Empire (*Reichskriegsrat*) par la diète paralyse toute initiative hardie du commandant en chef.

L'armée de l'empereur.

Pour la défense de ses propres Etats, qui constituent la partie de l'Empire la plus menacée par les Turcs, l'empereur ne peut compter que sur les effectifs fournis par les pays héréditaires.

En 1683, l'armée de l'empereur est estimée à 60 000 hommes répartis en 27 régiments d'infanterie, 17 de cuirassiers, 9 de dragons et 3 d'irréguliers croates ²⁸. Mais les effectifs opérationnels s'élèvent à 37 500 hommes lors de la revue d'effectifs passée à Kittsee le 6 mai 1683 ²⁹. L'artillerie compte alors 72 pièces de campagne et 15 mortiers. Le nombre des régiments de l'empereur varie peu de 1683 à 1688 ³⁰.

A partir de 1683, la flotille du Danube devient un élément important de l'armée impériale dont elle favorise la progression dans le Sud-Est européen ³¹.

L'armée royale hongroise.

En tant que roi de Hongrie, l'empereur dispose de la milice nationale et de l'*Insurrectio*.

La milice nationale ou milice des confins est répartie en quatre généralats, ceux de *Kanizsa*, de *Győr*, des villes minières et de Haute-Hongrie. Ses effectifs s'élèvent à environ 14 000 hommes. La milice nationale est chargée d'assurer la sécurité des frontières entre la Hongrie royale et la Hongrie turque. Elle fournit également des détachements qui sont incorporés dans l'armée impériale, surtout à partir de 1684 ³².

Les troupes de l'Insurrection participent à la lutte contre les Turcs sous les ordres du palatin *Pál Esterházy*. Lors de la revue de *Kittsee*, elles comprennent 6 000 cavaliers ³³. Elles disposent de 14 pièces de canon ³⁴ et leurs effectifs pourraient atteindre 11 000 hommes ³⁵.

En 1683, les troupes hongroises participent à la défense de Győr et à celle de la ligne de la Rába, entre Győr et Körmend, tandis que les troupes de l'Insurrectio croate occupent et mettent en état de défense le Muraköz. En 1684, 15 000 Hongrois de la milice nationale et de l'Insurrectio sont intégrés dans l'armée impériale tandis qu'en Haute-Hongrie les hussards de Barkóczi et de Gombos prennent part aux combats dans la région d'Eperjes. En 1685, 5 000 Hongrois font partie de l'armée principale et 10 000 autres appartiennent au corps du général Leslie. En 1686, 3 000 Hongrois servent sous les ordres du maréchal Caraffa, 5 000 participent au siège de Buda, 2 000 sont dans le corps du général Scherffenberg tandis que les hussards de Petneházy prennent part au raid sur Szeged ³⁶.

b. - Les Ottomans et leurs alliés.

L'armée ottomane est renforcée au cours de ses campagnes par les "Mécontents" hongrois du comte Imre Thököly ainsi que par les contingents fournis par le Khan des Tatares et les principautés tributaires de la Porte.

L'armée turque.

En 1683, l'armée régulière turque est estimée à 40 000 hommes par le comte Caprara, ministre plénipotentiaire de l'empereur, qui accompagne la progression de l'armée turque ³⁷. Selon le marquis de Sèbeville, ambassadeur de France à Vienne, elle s'élève à "110 000 bons Turcs" ³⁸, soit une armée régulière de 40 000 hommes renforcée par 70 000 hommes des troupes provinciales. L'estimation de Sèbeville est confirmée par l'état de l'armée ottomane à la date du 7 septembre 1683 trouvé dans les archives du grand vizir sur le champ de bataille de Vienne. Elle comptait ce jour-là 106 900 hommes, 138 000 avec ses alliés ³⁹.

Les Mécontents.

Le 8 janvier 1680, Imre Thököly a été élu chef suprême des Mécontents hongrois et, le mois suivant, la Porte lui a envoyé un chaouch pour l'encourager à poursuivre la lutte contre les Habsbourg. Ses forces s'élevèrent en 1681 à 6 000 cavaliers et 3 000 fantassins ⁴⁰. Mais "le nombre ne peut estre fixé estant plus ou moins grand selon les finances de la guerre de manière que si les Mécontents avaient de quoy payer tous ceux qui voudraient servir leur pays, ils feroient une armée bien plus considérable" ⁴¹.

En 1686, après le ralliement de près de 20 000 Mécontents à l'empereur, Thököly n'a plus que 150 hommes en juillet ⁴².

Les contingents chrétiens.

Ils sont un point faible dans le dispositif ottoman. En effet, "les Moldaves, les Valaques et Transylvains qui avaient traité en argent pour s'exempter de venir à cette guerre, ont esté contraints d'y marcher" ⁴³.

Les contingents moldaves et valaques, placés sous le commandement du voievode Serban Cantacuzène, forment un corps auxiliaire d'environ 10 000 hommes, qui ne montre pas un grand zèle dans la lutte contre les Impériaux. En 1686, "le prince de Transylvanie n'ayant pu rassembler que 1 500 hommes, a été contraint de se retirer dans les montagnes" ⁴⁴.

Selon le représentant de Louis XIV en Transylvanie, le prince Mihály Apafi

"ne paroist pas plus propre à la guerre qu'aux affaires... Il aime trop peu l'action et le mouvement comme il ne peut garder un secret" ⁴⁵

Payant tous les ans vers le mois de novembre un tribut de 80 000 écus au sultan, "il ne peut faire aucune entreprise ni démarche sans la participation de la Porte à peine d'estre destitué comme le dernier Rákoczy pour avoir osé faire la guerre en Pologne sans sa participation" ⁴⁶

Du côté ottoman, les problèmes logistiques sont beaucoup moins considérables que pour les Impériaux. D'une part, le soldat turc est très sobre et se contente d'un peu de pain, de riz, de viande séchée, d'oignons et de fruits séchés. En outre, il est plus résistant à la fatigue et à la maladie que le soldat chrétien ⁴⁷. D'autre part, les Ottomans disposent de bases militaires avancées comme Belgrade, Buda et les forteresses des confins ainsi que des villes d'étapes comme *Philippopoli* (Plovdiv), *Sofia* et *Nis* situées sur la route de Constantinople à Belgrade. Ils font entretenir les itinéraires suivis par les troupes, qui peuvent se déplacer d'environ 20 km. par jour ⁴⁸. La flotille turque du Danube assure le transport d'une partie du ravitaillement en vivres et en munitions ainsi que celui des matériels lourds de l'embouchure du Danube à Belgrade.

II. La reconquête de la Hongrie.

Louis XIV accorde une grande importance au conflit austro-turc et, par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, se tient informé de l'évolution de la situation en Hongrie.

2.1. - La fin de la campagne de 1683.

Après la bataille du *Kahlenberg*, au cours de laquelle elle a perdu environ 15 000 hommes et la plus grande partie de son artillerie ⁴⁹, l'armée ottomane se replie en bon ordre en direction de *Győr*.

La poursuite n'est pas engagée par les Alliés pour des raisons tactiques, logistiques et politiques.

"Le roy de Pologne et Mr de Lorraine n'ayant pas jugé à propos de poursuivre les ennemis à cause du grand nombre des Turcs, de l'ordre de leur retraite et parce qu'ils estoient eux-mêmes fort fatigués et qu'ils n'avoient point de vivres prêts à marcher avec eux. Voilà la raison qu'ils donnent, mais la véritable est qu'ils craignoient par un combat général de perdre l'avantage qu'ils avoient d'avoir secouru la ville où l'empereur a fait chanter le Te Deum le 14 et le 15." ⁵⁰

Le gouvernement, se méfiant du souverain polonais suspecté d'avoir des contacts avec Imre Thököly et d'avoir peut-être des ambitions en Hongrie, les chefs militaires impériaux proposent une offensive limitée contre les forteresses de Neuhaeusel et d'*Esztergom* afin d'assurer les quartiers d'hiver en Haute-Hongrie.

"Les Turcs avouent que s'ils eussent esté poursuivis vivement, toute l'armée estoit défaite. Le grand vizir a fait étrangler le gouverneur de Bude, Ibrahim Pacha, et quelques autres officiers accusés de n'avoir pas fait leur devoir." ⁵¹

Mais les Alliés ne peuvent se lancer immédiatement à la poursuite de leurs adversaires car les Turcs disposent toujours d'un corps de bataille d'environ 40 000 hommes.

Le 18 septembre, les Alliés quittent la région de Vienne, sans les Saxons, qui sont repartis en pillant la Bohême ⁵², et sans les Bavares et les Franconiens, qui restent près de Vienne. Traversant l'île de *Schütt*, les Austro-Polonais se dirigent vers *Komárom* où ils arrivent le 2 octobre. Un conseil de guerre décide d'aller attaquer *Esztergom*. Le 7 octobre, une attaque polonaise contre *Párkány* échoue devant la ferme résistance de Kara Mehmet Pacha, le nouveau gouverneur de Buda, et 1 500 Polonais sont tués ⁵³. Le 9 octobre, les Alliés, dont les effectifs atteignent 31 000 hommes dont 15 000 Polonais, parviennent à s'emparer de *Párkány* ⁵⁴. *Esztergom* capitule le 26 octobre et sa garnison, forte de 2 500 hommes est autorisée à se retirer avec armes et bagages. Elle est accompagnée de 4 000 civils ⁵⁵.

A la fin du mois d'octobre,

"la mésintelligence qui est entre les armées de l'empereur et du roy de Pologne augmente tellement qu'il est presque impossible qu'elles puissent présentement agir ensemble de concert et je crois que c'est une des principales raisons qui les empêchent d'entreprendre quelque chose." ⁵⁶

Le 8 décembre, le corps du général Dünnewald et l'armée polonaise s'emparent d'*Eperjes*, mais le 13 décembre l'armée polonaise dépasse la frontière et se dirige vers Cracovie.

Il est surprenant de constater que les Turcs ne réagissent pas à la progression des Alliés, qui viennent assiéger *Kanizsa* et *Neuhäusel* et reprennent *Léva*, *Pápa* et *Veszprém* ⁵⁷. Il semble que le moral de l'armée ottomane ait été atteint par sa défaite sous les murs de Vienne.

"Le grand vizir avait reçu un renfort considérable de troupes et en mesme temps un ordre du Grand Seigneur de tenter encore une fois le sort d'une bataille... Ce n'est pas que son armée soit assez grande et considérable, mais la consternation y règne et mesme la confusion..." ⁵⁸

Le 11 novembre, l'empereur donne l'ordre à ses troupes de gagner les quartiers d'hiver ⁵⁹. La plus grande partie de l'armée impériale prend ses quartiers d'hiver en Hongrie : 15 régiments d'infanterie, 8 de cuirassiers, 4 de dragons et 3 d'irréguliers croates, sans compter les 5 régiments polonais du prince Lubomirski, qui sont au service de l'empereur ⁶⁰. Léopold I^{er} fait le bilan de la campagne de 1683 et il estime qu'il lui manque 30 000 hommes et 12 000 chevaux pour pouvoir entreprendre une nouvelle campagne en 1684. Cependant, pour reconstituer ses troupes, l'empereur reçoit des secours financiers du pape et des rois d'Espagne et du Portugal ⁶¹. Mais, en février 1684,

"l'empereur a présentement déboursé 1 300 000 florins pour ses recrues, aussi ses coffres sont présentement tout à fait vides". ⁶²

A la fin de 1683,

"on a bien vu souvent la guerre, la peste et la famine se succéder l'un à l'autre, mais très rarement les trois ensemble dans un mesme pays. Cependant l'empereur les voit tous trois en mesme temps dans ses estats et mesme dans sa ville capitale" ⁶³

Au cours de l'hiver, les régiments impériaux subissent de fortes pertes par maladie ⁶⁴, et, le 13 février 1684, l'infanterie bavaroise passe à Lintz avec "*plus de 100 chariots de malades*" ⁶⁵.

2.2. - La campagne de 1684.

Au cours de l'hiver, le commandement autrichien a prévu de harceler les Mécontents en Haute-Hongrie. "*Tout l'hyver va se passer en Hongrie les chasteaux de ceux qui ont assisté le comte Tekeli (Thököly)*" ⁶⁶.

Mais la maladie fait des ravages dans les rangs des Impériaux.

"L'armée d'Hongrie où la mortalité continue d'une grande force parmy les troupes de l'un et de l'autre party et mesme les officiers de l'Empereur désespèrent de pouvoir remettre leurs compagnies, mourant plus de soldats qu'ils ne peuvent lever".

Aussi l'empereur décide-t-il de réduire les effectifs des régiments de 2.040 à 1 990 hommes ⁶⁷.

Un plan de campagne est élaboré au cours de l'hiver par le duc de Lorraine, qui souhaite s'emparer à la fois de *Buda* et du pont d'*Osijek*.

"Mais les sensés ne croient pas que l'on entreprenne un grand siège qui ruinerait l'armée et laisserait les Turcs maistres de la campagne." ⁶⁸

Le plan du duc de Lorraine prévoit de progresser en Hongrie sur trois directions. Au nord, couvrant l'armée principale sur son flanc gauche, le corps du général Schultz doit attaquer les Mécontents en Haute-Hongrie. Au sud, le corps du général Leslie, progressant le long de la Drave, doit prendre le pont d'*Osijek*. Au centre, l'armée principale, aux ordres du duc de Lorraine doit progresser le long du Danube en direction de *Buda* en vue de s'en emparer. Malgré cet esprit offensif, des précautions sont prises et "*on travaille aux fortifications de Vienne*" pour le remettre en état, ce qui indique la crainte qu'inspire encore l'armée ottomane ⁶⁹. La défaite ottomane devant Vienne influence certains Mécontents et 2 000 d'entre eux se rallient au colonel Barkóczy en Haute-Hongrie ⁷⁰.

Le 20 mai, tandis que l'armée principale se met enfin en route, le comte de Cheverny, ambassadeur de France à Vienne, apprend par son homologue à Venise que les Turcs ont l'intention de rester sur la défensive en Hongrie en 1684 ⁷¹.

Le 18 juin, les Impériaux s'emparent de *Visegrád*, "*qui ouvre la rivière aux Chrétiens jusques à Bude*" ⁷². Le 27 juin, le duc de Lorraine bouscule un corps de 20 000 Turcs et obtient la capitulation de *Vác* où 2 000 janissaires sont capturés ⁷³. Les Impériaux, forts de ces succès, croient pouvoir s'emparer de *Buda*, qui est tenue par 6 000 janissaires. Progressant sur la rive orientale du Danube, le

duc de Lorraine fait occuper Pest et les Impériaux franchissent le Danube les 10 et 11 juillet pour assiéger Buda, commandée par Kara Mehmet Pacha.

"L'entreprise de Bude est grande et hardie. Bien des gens ne croient pas que M. le prince de Lorraine la doive entreprendre." ⁷⁴

Le 19 juillet, les Impériaux prennent la ville basse et les Turcs se retirent dans la forteresse ⁷⁵. Le 22 juillet, le duc de Lorraine repousse un corps turc, commandé par Mustafa Pacha et qui tente de débloquer Buda ⁷⁶. Mais l'armée impériale voit ses effectifs fondre par la maladie et, en outre, "la poudre et les bombes ont manqué aux assiégeants et on en envoie incessamment sur le champ" ⁷⁷.

La conduite des opérations de siège est critiquée par le légat pontifical, le père Marco d'Aviano ⁷⁸. Au début du mois de septembre les contingents bavares et souabes de l'armée de l'Empire arrivent enfin devant Buda ⁷⁹. Le 22 septembre, une armée turque venant de Székesfehérvár et commandée par Mustafa Pacha, attaque les Impériaux tandis que la garnison effectue une sortie ⁸⁰. Le duc de Lorraine parvient à repousser les Turcs. Le 4 août, un assaut général des Impériaux échoue et la garnison turque effectue des sorties pour détruire les travaux de sièges. A la fin du mois d'octobre,

"il est certain qu'il y est mort au siège de Bude plus de vingt mille hommes dont on aurait sauvé les deux tiers s'il y avait eu quelque secours pour les malades et les blessés. Il y est mort aussi plus de 30 000 chevaux tant de la cavalerie que de l'artillerie et des équipages des officiers. Il faut bien du temps et de l'argent pour réparer ces pertes et on doit craindre de manquer de l'un et de l'autre la campagne prochaine." ⁸¹

Le palatin de Hongrie écrit à l'empereur deux lettres "qui lui marquent en termes très forts la désolation de la Hongrie plus ruinée par les Impériaux que par les Turcs et les rebelles." ⁸²

Si le général Schultz a pu vaincre les Mécontents, le 17 septembre, à Eperjes, le général Leslie n'a pu s'emparer du pont d'Osijek et, au début du mois de novembre, l'armée impériale, qui a perdu la moitié de ses effectifs, se replie le long du Danube et va prendre ses quartiers d'hiver. Au cours de la retraite, un grand nombre d'isolés et de blessés sont massacrés par les Turcs. Ainsi

"les Turcs ont pris un bateau chargé de 300 malades que l'on remontait de Pest à Gran (Esztergom) et ont coupé la teste à tous les soldats (riposte à la garnison de Slavonie où les Croates avaient égorgé la garnison)." ⁸³

A Vienne, "on fait icy de magnifiques projets pour la campagne prochaine" ⁸⁴ et "on tient icy de grands conseils sur les moyens de trouver de l'argent." ⁸⁵ En Hongrie, la situation est délicate pour l'armée impériale.

"La plus grande partie des régiments de l'empereur qui devoient rester en Hongrie ayant trouvé leurs quartiers abandonnés par les paysans, qui se sont retirés dans les montagnes, se trouvent embarrassés dans une saison si rude et dans un pays où tout manque." ⁸⁶

De plus, les troupes impériales sont harcelées dans leurs quartiers d'hiver par les Mécontents.

2.3. - La campagne de 1685.

La situation militaire des Impériaux n'est guère satisfaisante, mais, grâce à la trêve de Ratisbonne, la détente avec la France permet à Léopold I^{er} de repousser les propositions de paix qui lui sont présentées par Arnaut Abdurrahman, nouveau pacha de Buda⁸⁷. Les fonds nécessaires à la campagne de 1685 proviennent pour la plupart de l'Eglise. La mort, en janvier 1685, du cardinal György Szelepcsényi, primat de Hongrie, puis, un mois plus tard, du cardinal Imre Sinelli, archevêque de Vienne, permettent de transférer leurs immenses fortunes à la chambre des comptes avec l'accord du nonce à Vienne, le cardinal Buonvisi. Ensuite, le pape ordonne à l'église et aux ordres autrichiens de vendre le tiers des biens qu'ils ont acquis au cours des soixante dernières années et d'en remettre le montant à l'empereur. Enfin, le pape fait collecter de l'argent dans toute l'Europe⁸⁸.

Léopold I^{er} décide de poursuivre la guerre contre les Turcs d'abord avec l'intention de prendre Buda, puis, comme le recrutement des troupes est retardé, de limiter l'objectif de la campagne à la prise de la forteresse de Neuhaeusel.

Au début du mois de mai, les Impériaux portent à 10 000 hommes le corps qui bloque Neuhaeusel⁸⁹ tandis que le général Schultz assiège Ungvár⁹⁰. Le 16 août, le duc de Lorraine bat à Tótmegyer (Trvdosovce) un corps turc qui tente de débloquer Neuhaeusel⁹¹. Le 19 août, "Neosel a esté emporté d'assaut et le reste de la garnison a esté passé au fil de l'épée."⁹² Le grand vizir, qui avait prétexté la maladie pour ne pas rejoindre l'armée, fait exécuter le commandant en chef de Hongrie qu'il considère comme le responsable de la perte de Neuhaeusel et de l'échec du siège d'Esztergom.⁹³ Le 11 septembre, les Impériaux s'emparent d'Eperjes et Thököly doit s'enfuir en territoire turc où il est arrêté, le 15 octobre, sur l'ordre d'Ahmed Pacha, gouverneur de Várad (Oradea)⁹⁴. Le corps du maréchal Caprara poursuit sa progression en Haute-Hongrie où 17 000 Mécontents se rendent à lui le 25 octobre et sont incorporés dans l'armée impériale et où Ungvár capitule au début de novembre⁹⁵.

En novembre, les Turcs font des propositions de paix à l'empereur, lui offrant de lui livrer Thököly⁹⁶. Mais la situation militaire des Impériaux en 1685 avec la reconquête de la Haute-Hongrie, la diminution importante du nombre des Mécontents et la prise de Neuhaeusel, dernière forteresse turque entre Vienne et Buda. Aussi Léopold I^{er} répond-il que la condition de la paix est l'évacuation totale de la Hongrie par les Turcs. Cette réponse ferme provoque un changement de grand vizir à Constantinople. Soliman Pacha remplace en décembre Ibrahim Pacha, qui sera exécuté en janvier 1687 comme responsable de la perte de Neuhaeusel et des échecs subis en Hongrie. Thököly est libéré⁹⁷.

A la mi-novembre, le prince de Transylvanie envoie un émissaire à Léopold I^{er} "pour prier l'empereur de ne point mettre des troupes allemandes en quartier d'hiver (quartier d'hiver) dans la Transylvanie à quoy on n'a rien répondu. L'empereur lui a fait dire ce matin qu'il falloir qu'absolument la Transylvanie se déclara pour luy ou pour le Turc".⁹⁸

Au cours de l'année 1685, Léopold I^{er} a fait établir des contacts avec Mihály Apafi en vue de l'engager à signer un traité d'alliance en lui promettant de reconnaître l'indépendance de la Transylvanie par rapport au royaume de Hongrie⁹⁹. Mais, "le prince de Transylvanie, qui tient toujours le party de la Porte à cause des assurances qu'on lui donne de faire de son fils son successeur, est armé très faiblement et l'on assure qu'il a écrit (à Constantinople) que s'il n'est pas fortement secouru la campagne prochaine, il sera obligé d'écouter les propositions qui luy sont faites de la part de l'empereur."¹⁰⁰

Les tractations de l'empereur et les hésitations de Mihály Apafi sont à l'origine de la difficulté qu'éprouve le grand vizir à déterminer son objectif principal de la campagne de 1686, la Transylvanie ou Buda¹⁰¹.

2.4. - La campagne de 1686.

Les préparatifs impériaux s'effectuent avec lenteur par manque d'argent¹⁰², bien que le pape Innocent XI ait donné directement 100 000 florins à l'empereur et lui en ait fait remettre 826 000 sur les biens du clergé autrichien. Au mois de mai, le duc de Lorraine décide d'assiéger Buda¹⁰³. L'armée de l'empereur doit compter 50 000 hommes fourni par l'Electeur de Bavière¹⁰⁴. Au début du mois de juin, "les ordres sont donnés pour attaquer Bude"¹⁰⁵. Mais les Impériaux ont des problèmes logistiques car "il y a peu à compter sur les fourrages qui estoient tous grillés dans la campagne par la continuelle sécheresse qu'il a fait"¹⁰⁶. Ces mêmes problèmes concernent les Turcs et le grand vizir déclare à l'ambassadeur de France à Constantinople qu'"il seroit hors d'estat de la (l'armée turque) faire subsister à cause de la grande dizette de grains et de toute sorte de provisions dans les lieux qui ont esté ruinés les campagnes précédentes"¹⁰⁷

La famine règne dans la région de Belgrade où les magasins de vivres sont vides et où les grains sont à un prix excessif¹⁰⁸. "Constantinople manque de riz qui est la principale victuaille des Turcs"¹⁰⁹ et la garnison même de Buda souffre de la disette¹¹⁰. La famine, la peste et l'anarchie règnent dans la capitale ottomane dont le ravitaillement souffre du blocus exercé par la flotte vénitienne devant les Dardanelles. Aussi, "toutes les pensées de Soliman ne tendent qu'à chercher les moyens de faire la paix"¹¹¹. Tandis que le duc de Lorraine entreprend le siège de Buda le 18 juin, "le séraskier qui commande en Hongrie en avait averty le vizir avec de fortes instances pour l'obliger de s'avancer plus promptement qu'il ne fait. Il y a deux différentes séditions en Egypte."¹¹²

A la fin juin, "le grand vizir a plus de 20 000 hommes à son arrivée à Philippopolis"¹¹³. Les effectifs de l'armée ottomane sont limités car les Turcs doivent intervenir en Egypte, en Palestine¹¹⁴, en Morée où les Vénitiens ont été victorieux et se sont emparés de Navarin en juin¹¹⁵, mais surtout par la menace que font peser les Vénitiens sur les détroits.

"Le voisinage de l'armée vénitienne allarme tout le monde et on a depuis peu ramassé 8 à 9 000 hommes pour fortifier les garnisons de Tenedos et des Dardanelles."¹¹⁶

De plus, *"les Tatres ne donnent cette année qu'un faible secours dans la crainte qu'ils sont d'estre attaqués par les Moscovites..."* et *"le prince de Transylvanie n'ayant pu rassembler que 1 500 hommes a été contraint de se retirer dans les montagnes."*¹¹⁷ Dès le mois de mars, Thököly "après avoir reçu 50 000 escus de la Porte est party de Belgrade et s'est mis en campagne avec 3 à 4 000 hommes en espérance de restablir son party et de trouver des troupes en Hongrie"¹¹⁸

Mais en juillet, "le comte Tekely (Thököly) après avoir esté abandonné en Transilvanie d'une partie de ses troupes, qui se sont jointes au comte Chasky (László Csáky), estant tombé avec le reste dans une embuscade ne s'en estoit sauvé qu'avec environ 150 hommes et estoit venu à Nissa (Nis) à la rencontre du grand vizir."¹¹⁹

"L'armée du grand vizir n'est au plus que de 20 à 25 000 hommes composée d'environ 5 000 janissaires dont la plupart ne pouvant résister à la fatigue des longues journées qu'on leur a fait faire dans une marche précipitée avoient esté conduits sur des chariots, autant de spahis mal montés et mal armés et le surplus de troupes ramassées que les bachas ont amené."¹²⁰

Le séraskier attend le grand vizir au pont d'Osijek et *"les deux corps d'armée ... ne font que 35 à 40 000 hommes, la plupart de nouvelles troupes et qui marchent sans ordre et sans discipline."*¹²¹

L'armée du grand vizir quitte Belgrade le 17 juillet et n'opère sa jonction avec le séraskier que le 5 août¹²² à Osijek.

Pendant ce temps, les Impériaux ont lancé contre Buda un assaut qui est repoussé, le 13 juillet, avec de lourdes pertes.¹²³ Et *"il n'y a point d'hôpitaux pour les malades et les blessés"* sur place¹²⁴. Les Impériaux disposent devant Buda de 17 000 fantassins et 14 000 à 15 000 cavaliers tandis qu'ils tiennent Pest avec 4 000 fantassins et 3 000 cavaliers aux ordres du comte de Mercy.¹²⁵ Le 27 juillet, un nouvel assaut est repoussé par la garnison de Buda et "les Impériaux ont eu tant tués que blessés dans la dernière occasion 3 000 hommes, les Brandebourgs 400, les Bavares et les Saxons 600 et les Tolpatsch de l'empereur. Il (l'envoyé de Danemark) adjoute aussy que la place sera prise sans doute en cas que l'ennemy ne se haste pas avec le secours qui s'est desja rapproché dit-il à quatre lieues de Bude avec 20 000 hommes."¹²⁶

Le 8, le 9 et le 11 août, 3 000 Turcs attaquent les lignes impériales dans le secteur occupé par les Bavares, mais ils sont repoussés par *"les houssards"*¹²⁷. Cependant un détachement de 800 à 900 hommes parvient à franchir les lignes impériales et à rejoindre la garnison de Buda¹²⁸. L'arrivée d'une partie du corps du général Scherffenberg, venant de Transylvanie, permet au duc de Lorraine de décider une nouvelle attaque contre Buda¹²⁹. Le 1er septembre, le duc de Lorraine donne les derniers ordres. Le 2, à 3 heures du matin, les troupes Impériales partent à l'assaut de la citadelle. Les troupes hongroises du colonel Petneházy se couvrent de gloire au cours des combats. A 17 heures, Buda est aux mains des Impériaux qui *"avaient passé au fil de l'épée tous les Turcs et les Juifs"*.

¹³⁰

L'armée du grand vizir se replie en direction d'Osijek et, quelques jours plus tard, "il ne paroist plus de corps d'armée du Turc en deça du pont d'Eszék. Si

cela est, l'on enverra apparemment comme je l'ai déjà mandé un corps considérable en Transylvanie, qui sera commandé à ce qu'on dit commandé par Caprara." ¹³¹

Les troupes impériales occupent *Simontornya* et *Szeged* le 23 septembre, *Pécs* le 22 octobre, *Siklós* le 30 octobre et *Kaposvár* le 12 novembre ¹³². La plus grande partie de la Hongrie est libérée à l'exception de quelques garnisons comme celle de *Székesfehérvár* ¹³³.

Conclusion.

Dans toute la chrétienté, la nouvelle de la reconquête de Buda sur les ottomans est accueillie avec beaucoup de joie. Cette victoire des Impériaux a été favorisée par la situation intérieure de l'Empire ottoman où règne la disette et où éclatent des troubles, mais aussi par le mauvais état de l'armée turque, la faiblesse de ses effectifs, la détérioration de son système logistique, la médiocrité et le manque d'initiative et d'agressivité de son commandement. Elle l'a été aussi grâce à la neutralité de la France et à la force que représente la coalition des Etats chrétiens car, à la fin d'août 1686, l'armée moscovite a pris *Azov*, les Polonais ont pénétré en Moldavie et les Vénitiens progressent en Morée et repoussent les Turcs en Dalmatie.

La nouvelle de la prise de Buda n'est connue à Constantinople que le 23 septembre et déclenche des troubles dans la capitale ottomane, la foule réclamant le remplacement du sultan Mehmet IV par son frère Soliman ¹³⁴.

Au cours de la reconquête de la Hongrie, les Impériaux connaissent des difficultés logistiques considérables, mais ils les aggravent en dévastant le pays et en faisant fuir la population. Peu de villes et de villages de Hongrie sont préservés des malheurs de la guerre. Entre 1684 et 1686, la plaine située entre le Danube et la *Tisza* perd la plus grande partie de sa population, qui se réfugie en Haute-Hongrie ou qui est déportée dans les zones contrôlées par les Impériaux ¹³⁵. La libération du joug ottoman n'apporte pas aux Hongrois la vie meilleure qu'ils espéraient. Les exactions commises par les Impériaux contraignent Léopold I^{er} à faire appliquer avec plus de rigueur le règlement (*Artikelbrief*) du 21 janvier 1682.

La reprise de Buda permet aux Impériaux de poursuivre la reconquête de la Hongrie. Au cours de la campagne de 1687, la victoire remportée, le 12 août, à *Nagyharsány* par le duc de Lorraine permet à la fois à Léopold I^{er} d'imposer, le 27 octobre, à Mihály Apafi le traité de *Balázsfalva* (*Blasendorf*), par lequel le prince de Transylvanie accepte l'entrée des troupes impériales dans ses places fortes, et, le 9 décembre à la diète de *Pozsony* (*Presbourg*) l'hérédité de la couronne de Hongrie dans la ligne masculine de la famille de Habsbourg jusqu'en 1918.

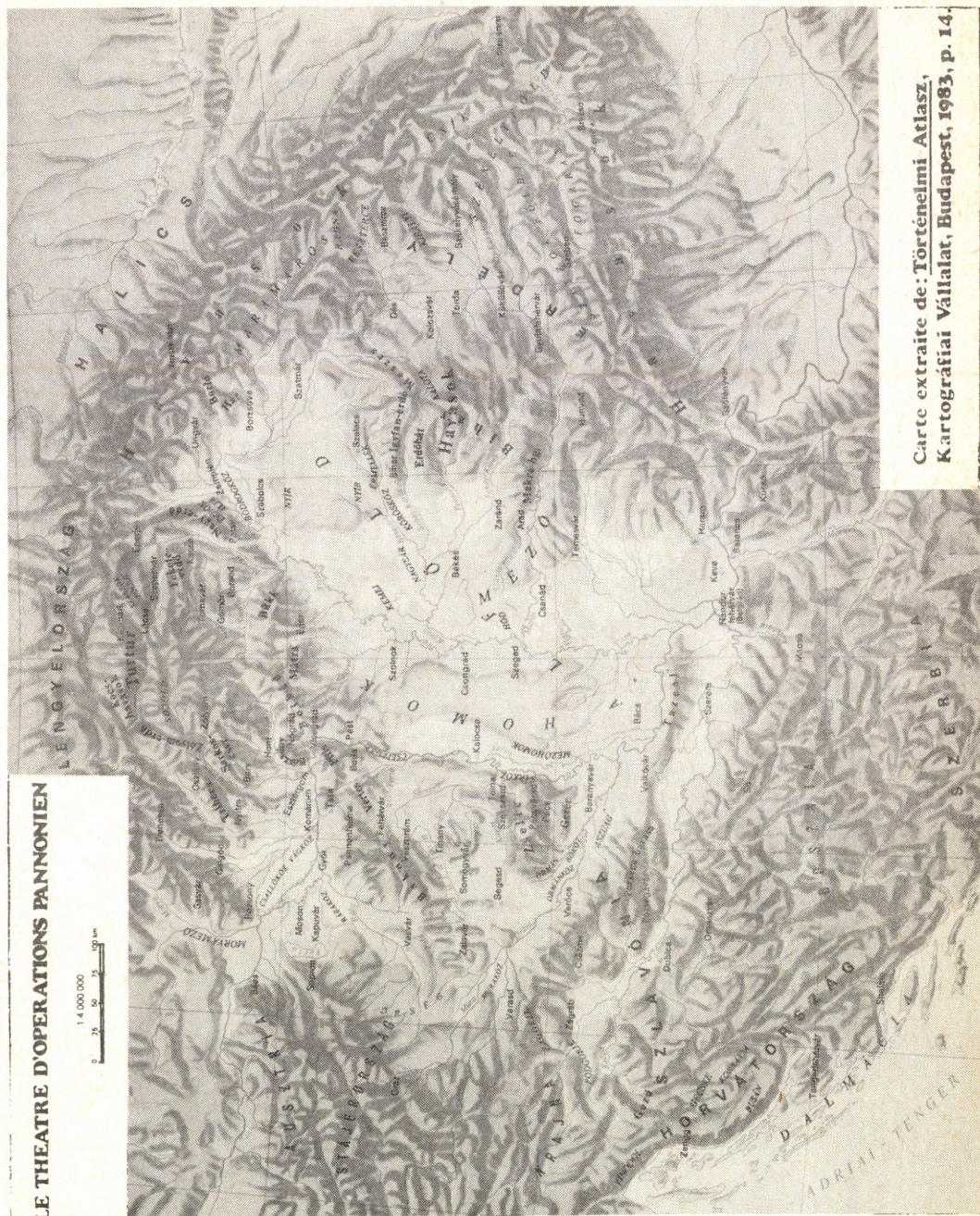
Notes:

1. CASIMIR FRESCHOT : *Mémoires de la cour de Vienne contenant les remarques d'un voyageur curieux sur l'état présent de cette cour et sur ses intérêts* 2^e édition, Cologne, 1705, p.90.
2. JEAN NOUZILLE : *Le prince Eugène de Savoie et les problèmes des confins militaires autrichiens* (1699-1739, Thèse de doctorat d'Etat, Strasbourg, 1979, p. 1230-1233).
3. ALOIS VELTZE : *Ausgewählte Schriften des Raimund Fürsten Montecuccoli*, Vienne, 1900, tome IV, p. 98, 104 et 106.
4. Ibid., p. 67.
5. JEAN NOUZILLE, op. cit., p. 235-259.
6. ALOIS VELTZE, op. cit., p. 73.
7. Ibid., p.102.
8. Ibid., p.104.
9. *Mémoires de Montecuccoli, généralissime des troupes de l'empereur*, Amsterdam, 1752, Livre II, Ch. II, Art. 3, Des munitions de guerre et de bouche, Paragraphe. XLII.
10. Ibid.
11. Ibid.
12. ALOIS VELTZE, op. cit., p. 61.
13. Ibid.
14. Ibid.
15. Ibid., p. 73.
16. *Mémoires de Montecuccoli*, Livre II, Chap. II, Art. 4, Du bagage, Paragraphe I.
17. Archives des Affaires-Étrangères (AE), Paris, Correspondance politique (CP), Autriche, Vol. 55, folio 130.
18. ALOIS VELTZE, op.cit., p. 120.
19. JEAN NOUZILLE, op. cit., p. 284.
20. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 61, folio 155, 20 mars 1687.
21. Idem, Vol.219, Folio 196, Lettre du 17 juillet 1739.
22. *Mémoires de Montecuccoli*, Livre II, Ch. II, Art. 4, Du bagage, paragraphe III.
23. Kriegsarchiv, Vienne, Bibliothek, I 47 997, Manuscrit de 184 pages.
24. JOSEPH MAURER, *Cardinal Graf Kollonitsch, Primas von Ungarn, sein Leben und Wirken*, Innsbruck, 1887, p. 192.
25. ALOIS VELTZE, op. cit., p. 399.
26. Lettre de Montecuccoli au Père Imre Sinelli, 7 août 1670.
27. ALOIS VELTZE, op. cit., p. 248.
28. *Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen*, Vienne, 1876, Tome I, p. 466.
29. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 54, folio 256.
30. Idem, Vol. 55, folio 182, 9 mai 1683.
31. Le nombre des régiments de l'empereur varie peu de 1683 à 1688 : en 1684, 27 régiments d'infanterie (RI), 19 de cuirassiers (RC), 10 de dragons (RD) et 3 d'irréguliers croates (RIC); en 1685, 28 RI, 19 RC, 8 RD, 1 RIC; en 1686, 27 RI, 18 RC et 8 RD.
32. JEAN NOUZILLE, op. cit., p. 235-259.
33. ALFONS VON WZEDE, *geschichte der k. u. k. Wehrmacht*, Vienne, 1898-1903, tome V, p. 192.
34. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 55, folio 130.
35. Ibid., folio 178.

36. REINHOLD LORENZ, *Türkenjahr 1683*, Vienne, 1834, p. 170.
37. ALFONS VON WREDE, op. cit., Tome V, p. 193.
38. GIOVANNI BENAGLIA, *Ausführliche Reisebeschreibung von Wien nach Constantinopel und wieder zurück in Teutschland*, Francfort, 1687, p. 100.
39. AE, Paris, CP, Autriche, vol. 56, folio 50.
40. Bibliothèque nationale, Paris, Manuscrit français, 24482, folios 40-45
41. AE, Paris, CP, Hongrie-Transylvanie, vol. 5, folios 82-83.
42. Ibid.
43. Idem, Turquie, Vol. 18, folio 303.
44. *Encyclopédie de l'Islam*, Nouvelle édition, *Harb* (guerre), Tome III, p. 195-199 (V. J. Parry).
45. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 18, folio 283.
46. AE, Paris, CP, Hongrie-Transylvanie, Vol. 5, folio 79.
47. Ibid., folio 81.
48. JEAN NOUZILLE, op. cit., p. 627-629.
49. JEAN NOUZILLE, *Un combat pour l'Europe : le siège de Vienne en 1683*, in *Les relations franco-autrichiennes sous Louis XIV. Siège de Vienne (1683)* sous la direction de JEAN BERENGER, Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan, 1983, p. 33.
50. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 56, folios 93-98.
51. Ibid., folios 99-100.
52. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 17, folio 540.
53. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 56, folio 145.
54. Ibid., folio 126.
55. Ibid., folio 129.
56. Ibid., folio 158.
57. Ibid., folio 145, 23 octobre 1683.
58. Ibid. Folios 119 et 165.
59. AE, Paris, CP, Hongrie-Transylvanie, Vol. 7, folio 207.
60. Idem, Autriche, Vol. 56, folio 175, 13 novembre 1683.
61. Ibid., folio 187. 20 novembre 1683.
62. Ibid., folio 164.
63. Ibid., folio 241, 28 décembre 1683.
64. Ibid., folio 320, 18 février 1684.
65. Ibid., folio 158.
66. Ibid., folio 320.
67. Ibid., folio 315.
68. Ibid., folio 180.
69. Ibid., folio 328, 4 mars 1684.
70. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 58, folio 69.
71. Ibid., folio 111.
72. Ibid., folio 105.
73. Ibid., folio 100.
74. Ibid., folio 140.
75. Ibid., folio 149.
76. Ibid., folio 159.
77. Ibid., folio 175.
78. Ibid., folio 179-180.
79. Ibid., folio 190.
80. Ibid., folio 216.
81. Ibid., folio 220-222.
82. Ibid., folio 227.
83. Ibid., folio 256.
84. Ibid., folio 146.
85. Ibid., folio 272.
86. Ibid., folio 292.
87. Ibid., folio 280.
88. Ibid., folio 308.
89. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 58, folio 319.
90. Ibid., folios 310, 333 et 341.
91. JOHN P. SPIELMAN, *Léopold I., ZurMacht nicht geboren*, Graz, 1981, p. 112.
92. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 58, folio 451.

LE THEATRE D'OPERATIONS PANNONIEN

1:4 000 000
0 25 50 75 100 km



Carte extraite de: Történelmi Atlasz,
Kartográfiai Vállalat, Budapest, 1983, p. 14.

LES CAMPAGNES CONTRE LES TURCS EN HONGRIE DE 1683 A 1688, Carte extraite de Ervin LIPTAI, Magyarország Hadtörténete, Budapest, 1984, Tome I., p. 304-305.

Habsburg birodalom:
Török birodalom:
hadjárat: campagne

Empire des Habsbourg
Empire ottoman

Magyar Királyság: Royaume de Hongrie
Erdélyi fejedelemség: Principauté de Transylvanie
ütközet: bataille

93. Ibid., folio 46o.
94. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 59, folio 31.
95. Ibid., folio 46o.
96. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 18, folio 46.
97. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 59, folios 56-6o.
98. Ibid., folio 63, 19 novembre 1685.
99. Ibid., folio 158.
100. AE, Paris, CP, Turquie, Vol., 18, folio 52.
101. AE, Paris, CP, Autriche Vol., 59, folio 64.
102. JOHANN DULDNER, *Zur Geschichte des Ueberganges Siebenbürgens unter die Herrschaft des Hauses Habsburg*, in *Archiv des Vereines für Siebenbürgische Landeskunde*, Neue Folge, 27. Band, 1. Heft, Hermannstadt, 1896, p. 4o8-45o.
103. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 18, folio 53.
104. Ibid., folio 285.
105. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 59, folio 158.
106. Ibid., folio 199.
107. Ibid., folio 2o5.
108. Ibid., folio 199 et 227.
109. Ibid., folio 235.
110. AE, Paris CP, Turquie, Vol. 18, folio 126.
111. Ibid., folios 263 et 3o4.
112. Ibid.
113. Ibid., folio 264.
114. Ibid., folio 48.
115. Ibid., folio 272.
116. Ibid., folio 277.
117. Ibid., folio 273.
118. Ibid., folio 281.
119. Ibid., folio 274.
120. Ibid., folio 283.
121. Ibid., folio 95.
122. Ibid., folio 3o1.
123. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 18, folio 3o2.
124. Ibid., folio 3o4.
125. Ibid., folios 75-76.
126. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 59, folios 268 et 271.
127. Ibid, folio 263.
128. Ibid., folios 277-278.
129. Ibid., folio 294.
130. Ibid.
131. Ibid., folio 325.
132. Ibid., folio 339.
133. AE, Paris, CP, Turquie, Vol. 18, folio 356.
134. AE, Paris, CP, Autriche, Vol. 59, folio 159.
135. KÁLMÁN BENDA, *Magyarország történeti kronológidja*, Budapest, 1982, tome II (1526-1848), p. 5o4.

Les évadés français dans la société hongroise

Arrivée en Hongrie. Premiers contacts.

L'investigation historique révèle parfois d'étonnantes réalités qui prennent le contre-pied des idées reçues. Il en est ainsi de cette étude sur *Les prisonniers de guerre français évadés en Hongrie*, dont nous publions ici un chapitre.

En effet, 1200 prisonniers de guerre français trouvèrent refuge en Hongrie entre 1940 et 1945, mettant ainsi la Hongrie dans la situation très paradoxale d'un état allié du Reich, accueillant des militaires qui s'en évadaient. L'image habituellement présentée de la Hongrie pendant la Seconde Guerre Mondiale, est celle d'un état qui fut le fidèle serviteur de l'Allemagne nazie et son dernier satellite. L'étude sérieuse des documents d'époque, des témoignages écrits et oraux, nous montre le visage beaucoup plus nuancé d'un pays dont la stratégie de la politique extérieure induisait la mise en valeur d'intérêts spécifiques et contradictoires.

Ainsi, le rendez-vous franco-hongrois s'effectua dans la tourmente de ces années-là. La Hongrie "choisit" la Seconde Guerre Mondiale pour accueillir une colonie française dont vraisemblablement jamais l'importance numérique ne fut aussi grande dans l'histoire de ce pays.

Il est un scénario type qui revient dans pratiquement tous les témoignages d'évadés français narrant leur arrivée en Hongrie. C'est celui du ou des évadés (ils furent très souvent deux à avoir tenté l'aventure ensemble), foulant pour la première fois le sol hongrois, émus d'être enfin arrivés au terme qu'ils s'étaient fixé, mais doutant de l'accueil qui leur serait réservé. Même ceux qui possédaient déjà quelques informations positives sur l'attitude bienveillante des autorités hongroises à leur égard, étaient en proie à l'incertitude découlant de leurs conditions d'évadés. Généralement, l'interpellation par les gendarmes hongrois se produisait rapidement. Les deux plumes de coq qui ornaient leur chapeau melon de feutre noir devinrent légendaires parmi les français évadés ¹. Ces gendarmes qui circulaient toujours par deux, procédaient alors à l'interrogatoire des suspects. Souvent l'identification sur place n'était pas suffisante, et comment pouvait-elle l'être, s'agissant de Français qui, en plus de leur qualité d'évadés rajoutaient à leur palmarès des accoutrements insolites, se présentaient comme des techniciens espagnols en vacances ou des spéléologues: "Mais il faut croire que nous n'avions pas fière mine : à la sortie du village, nous croisâmes un gendarme. Il nous regarda d'un oeil soupçonneux, nous arrêta et nous demanda nos papiers. C'était la fin de l'aventure. G., qui ne manquait ni d'audace, ni d'imagination, protesta énergiquement et déclara dans un allemand fantaisiste

auquel le gendarme n'entendait goutte, que nous étions des techniciens espagnols, travailleurs volontaires en Allemagne et que nous passions nos vacances dans les Carpathes polonaises ; mais l'orage nous avait fait perdre notre chemin et nous avions passé la frontière par erreur. Personnellement, ma voix de basse m'interdisait de me mêler à la conversation. Je m'efforçais simplement de cacher de mon mieux des mains et des pieds qui n'avaient rien de bien féminin. En tout cas, la lumineuse explication de G. ne sembla point satisfaire le pandore magyar qui appela un collègue, saisit son mousqueton et nous pria avec l'aménité propre à son estimable corporation, de prendre le chemin du poste frontière... Nous racontâmes notre évasion. Il me sembla que les visages s'éclairaient. Ainsi, nous étions des prisonniers de guerre français, évadés d'Allemagne ; nous n'étions pas des espions... Naturellement, il n'était pas question de nous rendre aux Allemands.²

Lors des procédures d'identification au commissariat ³, la communication s'avérait souvent laborieuse et, si aux alentours une personne ayant des rudiments de français et pouvant servir d'interprète n'était pas trouvée, un latin de cuisine servait de relais. Le "Ego sum gallicus captivus", prononcé par les Français, souvent auprès du curé de la paroisse, ouvrait toutes grandes les portes de la Hongrie ⁴. Les gendarmes, heureux d'avoir affaire à des évadés français et non à des bolchéviks ou autres espions ⁵, illuminaient alors leurs visages d'un large sourire et se transformaient même souvent en hôtes chaleureux. Cela se concrétisait sous forme de distribution copieuse de nourriture et ravitaillement ⁶. Il arrivait que le brigadier en personne apportât une énorme miche de pain blanc encore chaud et un respectable morceau de lard, tandis que sa femme plantait sur la table deux bouteilles de bière. Tous semblaient ravis de nous voir manger d'un si bon appétit et fort contents du bon tour que nous avions joué aux "Németek" (Allemands) ⁷.

Le système hongrois de l'époque, en filiation des traditions ancestrales de la migration des peuples, n'utilisait que modérément le principe d'un organisme spécial de garde frontière qui, à la manière des Allemands, créait une sorte de cordon fermé, imperméabilisant le pays des sorties inopinées. Par contre, le territoire tout entier, excepté les villes, relevait de la compétence d'un seul organisme, la gendarmerie, qui quadrillait le pays par patrouilles circulant jour et nuit, sur routes et chemins. De cette manière, si le passage de la frontière se déroulait souvent sans problème, le séjour sur le territoire ne tardait pas à mettre en contact de la manière décrite, gendarmes et évadés. Pour ceux qui arrivèrent en Hongrie par la suite, lorsque les informations sur la conjoncture hongroise s'étaient mieux répandues, nous avons des exemples de situations où les évadés eux-mêmes se rendaient aux gendarmes. Bien que même dans ce cas, la confiance en les forces de l'ordre ne fût pas totale. Ainsi, René Roos raconte :

"Après nous être livrés en rase campagne à un couple de "csendőrk" (gendarme hongrois), nous fûmes conduits au poste le plus proche ; là, en voyant de jeunes SS en uniforme, je me mis en colère, et abreuvais d'injures nos gendarmes, persuadé qu'ils nous livraient aux SS, pour qu'ils nous ramènent en Allemagne. Il n'en était rien. Il ne s'agissait que de jeunes hongrois qui s'étaient

engagés dans les SS et qui, en permission dans leur village, rendaient visite à des camarades du poste. Mais nous avons eu chaud ! " 8

Il est d'ailleurs remarquable de noter combien cet extrait illustre parfaitement la contradiction de cet épisode de l'Histoire : un pays satellite de l'Allemagne, la Hongrie, accueillant et protégeant des évadés de cette même Allemagne. C'est autour de ce paradoxe que s'organisa la question du statut à octroyer aux prisonniers de guerre français évadés.

Situation juridique.

La clarification de la situation juridique des réfugiés français suscita de fiévreuses correspondances entre les différentes sections des ministères du pays. Tout commença un 31 août 1940. La section 2 D. (défensive) de l'Etat Major Général, reçut un télégramme du commandement militaire de *Szombathely* (ville située près de la frontière allemande). Il y était annoncé qu'un nommé Jules Bellamonte, prisonnier de guerre français, évadé d'un camp allemand, et arrêté par les gendarmes, était détenu. Le télégramme mentionnait l'hypothèse de reproduction de pareilles évasions dans le futur. En conséquence de quoi, une décision de principe sur la conduite à tenir dans de pareilles situations, fut sollicitée. Le 2 septembre 1940, la section 2 D. de l'Etat Major Général transmit le dossier à la Section 13 du Ministère (pour les questions judiciaires et militaires), en y joignant une note : "L'opinion de l'Etat Major Général est que les prisonniers de guerre évadés devraient être livrés aux Allemands. Mais il n'est pas de la compétence de la Section 2 D. de l'Etat Major Général de prendre une décision et une disposition dans cette affaire." 9 Le 7 septembre 1940, la Section 13 de l'Etat Major Général déclara : "Il est du ressort de la Section 21 du Ministère de la Défense de régler la situation, car elle s'occupe des affaires des prisonniers de guerre réfugiés sur le territoire hongrois. Du reste, ce cas est analogue à celui des prisonniers de guerre polonais réfugiés en Hongrie." 10

Le dossier fut retourné à l'expéditeur (la Section 2 D. de l'Etat Major Général) avec conseil de l'expédier à la Section 21 du Ministère de la Défense. Le 11 septembre 1940, la section 2 D. de l'Etat Major Général envoyait le dossier à la section 21 du Ministère de la Défense, en omettant de mentionner l'avis de la Section 13 de l'Etat Major Général, selon lequel il faudrait se conformer aux conventions internationales. Le 17 septembre 1940, la Section 21 déclarait :

"La proposition de la Section 2 D. de l'Etat Major Général de livrer aux Allemands les prisonniers de guerre français évadés, est contraire aux conventions de La Haye et de Genève... Le prisonnier de guerre français Jules Bellamonte qui, selon le rapport du commandement du 3^e District militaire, s'est enfui sur le territoire du pays, ne peut être laissé en liberté, vu nos rapports avec le Reich Allemand, il doit être interné et placé sous surveillance de l'organe compétent de contre-espionnage. Il doit jouir des traitements prescrits dans l'article III de la Convention de Genève. " 11

Il est rajouté que tous les soldats évadés ou non, de n'importe quelle puissance étrangère, franchissant la frontière du pays, devraient être détenus et jouir des traitements définis dans l'article III (détails concernant l'assignation à résidence, le mode d'internement, etc...). Les commandements d'arrondissements militaires et le Ministère de l'Intérieur devaient en être informés.

Le 18 septembre 1940, la Section 21 du Ministère de la Défense envoya un télégramme au commandant militaire de *Szombathely*, pour lui annoncer que l'évadé français Jules Bellamonte devait rester en détention jusqu'à nouvelles dispositions. Le 20 septembre 1940, la Section 21 de la Défense Nationale, sollicita le Ministère de l'Extérieur, afin d'arrêter une disposition définitive. Le 7 octobre 1940, l'autorité supérieure du Ministère de l'Extérieur, compétente dans les questions des traités internationaux, donna réponse, signée "pour le Ministre" : "...je suis d'accord que l'internement dans un camp de prisonniers de guerre polonais est la façon la plus pratique. Si cette solution se heurte à des obstacles, je suis d'accord pour une expulsion des évadés sur le territoire allemand." ¹²

Le 17 octobre 1940, la Section 21 du Ministère de la Défense Nationale commandée par Zoltán Baló élabora un décret ministériel, sans interroger le Ministère de la Justice ni celui de l'Intérieur. Ce décret qui détermina les règles à suivre, fut expédié à tous les commandants de corps d'armée et à la Croix Rouge Internationale : "Jules Bellamonte reçoit les mêmes traitements, nourriture, logement, solde, selon son grade militaire, etc., que les internés militaires polonais. La libre circulation à l'intérieur du camp lui est assurée... Dans le futur, tous les évadés, quelle que soit leur nationalité, seront à traiter de la même façon... Les évadés anglais, français, etc. arrivant dans le pays sont considérés comme internés et, afin d'assurer leur sécurité, seront logés dans des camps polonais." ¹³

Pour boucler la boucle, notons l'ironie de l'histoire : le 28 octobre 1940, la Section 2 D. de l'Etat Major Général annonçait : "La Section, après renseignements, a constaté de manière certaine qu'en Allemagne il n'y avait pas de prisonnier de guerre nommé Jules Bellamonte." ¹⁴

Lors de son interrogatoire, le nommé déclara qu'il n'était pas Français mais Allemand et qu'il n'avait pas franchi la frontière contre la loi, qu'il s'appelait Wilhelm Kroner, né le 1er août 1898 à Raumangen, arrondissement d'Ulm sur le Danube, etc... Le décret ministériel fut appliqué pour ce qui concerne sa base statutaire conforme aux conventions internationales de La Haye et de Genève de non extradition des prisonniers de guerre français en Allemagne. Pour le reste, l'internement ne se fit pas uniquement dans les camps de prisonniers de guerre polonais, mais aussi par exemple et surtout à *Balatonboglár* dans les hôtels situés au bord du lac Balaton. Par la suite, la notion même d'internement devint désuète puisque les autorités hongroises permirent et même encouragèrent les intéressés à travailler ¹⁵ avec des conditions de travail meilleures que celles de leurs collègues hongrois. Ils étaient en tout cas, de cette manière, à peu près libres.

L'article XIII de la V^e Convention de La Haye, ratifiée par la loi XLIII de 1913 et le premier alinéa de l'article 47 du titre VI de la Convention de Genève de 1929, ratifiée par la loi XXX de 1936 stipule que :

"...les Puissances neutres doivent laisser en liberté les prisonniers de guerre qui entrent sur leur territoire. Si elles leur permettent de rester sur leur territoire, elles peuvent leur désigner un lieu de séjour... Les Puissances neutres qui ont accueilli des belligérants établissent, en ce qui concerne les prisonniers de guerre sur leur territoire, des bureaux de renseignements." ¹⁶

Il est remarquable de noter qu'en 1942, date à laquelle la Hongrie n'était plus neutre mais alliée à l'Allemagne (depuis juillet 1941), ces dispositions énoncées par la Section 21 du Ministère de la Défense nationale en 1940, étaient appliquées. En effet, devant l'afflux d'évadés, l'attaché militaire Hallier, avait créé, le 30 octobre 1942, un Bureau des militaires français à la Légation de France. Ce bureau comprenait deux sections. L'une, de comptabilité, qui distribuait les allocations de Vichy et l'autre, de travail, chargée de trouver des emplois aux militaires français en quête d'activités et de les inspecter pour éviter tout abus de la part des employeurs hongrois, ou tout travail susceptible de servir le potentiel de guerre allemand. Le Bureau entretenait des rapports avec le Consul de France, M. Hugues Bourchat, pour les questions d'état-civil dont les mariages en particulier. Cet organisme fut successivement commandé par un officier évadé, le sous-lieutenant Klein, jusqu'au 26 mars 1943 ; le lieutenant Lannurien, jusqu'au 15 juin 1944 et le lieutenant Cottin, jusqu'à sa dissolution, le 6 décembre 1944. Le médecin-lieutenant Lannusse, officier évadé de *Rawa-Ruska* y travaillait comme médecin ¹⁷.

Mais, paradoxalement, en 1940, la Hongrie, pays neutre ou plutôt "Etat non belligérant" n'osait pas user de tant de libertés envers les évadés français, par égard à l'Allemagne. Après avoir pesé les circonstances des stipulations citées précédemment, la Section 21 de l'Etat Major Général en arriva à la lettre suivante, adressée au Ministère des Affaires Etrangères :

"Ces dispositions ne semblent pas satisfaisantes vu nos rapports avec la Puissance allemande, car il n'est pas opportun de laisser en liberté ces personnes, même si un lieu de séjour leur est assigné. On peut s'attendre à une augmentation du nombre de ceux qui passent ainsi la frontière, aussi faut-il réglementer la procédure à appliquer envers elles." ¹⁸

Du reste, si en 1942, les militaires français sont pratiquement "libres", c'est à dire qu'ils peuvent sous contrat de travail sortir de leur camp pour vivre comme des travailleurs hongrois ¹⁹, ils n'ont pas le droit de quitter le territoire librement. Les textes, eux, paraissent bien en deçà de la réalité relativement clémentine en ces temps de tourmente. Ils reflètent plutôt la peur de l'Allemagne et sont, à cet égard, révélateurs de la pression de celle-ci dans les affaires hongroises. En 1942, la Section 21 de l'Etat Major Général affirme :

"Bien que nous ne soyons pas en état de guerre avec la France, notre allié, l'Allemagne, l'est. Des conséquences fort désagréables s'ensuivraient si les ennemis de notre allié (...) étaient laissés libres dans le pays (...) ou si, continuant leur fuite, ils prenaient à nouveau les armes contre l'Etat allié... Vu que nous ne

sommes pas un Etat neutre, mais allié à l'Allemagne et non belligérant avec la France, nous devons aussi largement que possible, tenir compte (...) de notre condition d'alliés..."²⁰

En définitive, on peut affirmer que les conventions internationales de La Haye et de Genève ont servi de cadre à la législation statuant les réfugiés militaires français. Jusqu'à l'occupation allemande, le 19 mars 1944, les mesures ministérielles relatives à l'accueil des Français, furent une base respectée avec parfois quelques modifications. Assouplies ou rendues plus sévères, au gré des événements, de la pression allemande, et aussi du comportement des réfugiés eux-mêmes. En fait, les changements étaient plus formels que réels : ils concernaient par exemple, la dénomination des camps. De "gyűjtőtábor" (camps d'accueil, de "rassemblement") jusqu'en 1942, ils devinrent "internáló tábor" (camps d'internement). Cette dernière appellation servait de garde-fou vis-à-vis des Allemands. Mais en aucun cas il n'était question d'extradition ni même d'internement compris dans sa véritable signification. En effet, les réfugiés "étaient autorisés à circuler librement sur le territoire de Balatonboglár du lever du soleil jusqu'à 21h 30..."²¹. La Section B du cabinet du ministre de la Défense, ou Sous-section pour les affaires des attachés militaires, commandée par le colonel d'Etat Major Général Literáty, veillait scrupuleusement à ce que la loi fût respectée. Il arrivait, comme le relatent certains anciens réfugiés dans leurs mémoires, que des évadés soient pris dans une zone située à moins de 25 kms de la frontière et livrés aux Allemands, par les gendarmes hongrois. Contre ces excès de pouvoir, la sous-section dirigée par Literáty, ne manquait pas de prendre des mesures, afin d'assurer l'application de la législation du "droit d'asile"²².

Les réfugiés militaires français comme les polonais, dépendaient de la Section 21 du Ministère de la Défense. Financièrement, ils touchaient une allocation mensuelle régulière. Les officiers d'état-major (colonels, lieutenants-colonels, commandants), recevaient 7 pengő par jour, les officiers (capitaines, lieutenants, sous-lieutenants), 5 pengő par jour, les sous-officiers de carrière, 1 pengő, les sous-officiers mobilisés 50 fillér, les gradés et les simples soldats 20 fillér. En outre, se rajoutait la solde de l'attaché : 10 pengő par jour pour les officiers, 20 fillér pour les sous-officiers et simples soldats²³.

Pour situer ces sommes d'argent sous forme de pouvoir d'achat, nous les replaçons dans le contexte de l'époque : un facteur des postes débutant gagnait 100 pengő par mois, un cheminot 120, un agent de police 140, un douanier 168, un colonel ou un conseiller ministériel 500, un conseiller municipal de Budapest ou un professeur titulaire de l'enseignement supérieur 700. Les prix des restaurants s'adaptaient à ces salaires variés. Les brasseries offraient un repas simple composé d'un seul plat consistant, pour un prix s'échelonnant de 0,80 à 1,20 pengő. Les restaurants de grand luxe (Hungária, Ritz, Gellért, etc.) demandaient, quant à eux, pour un menu, entre 3,50 et 5 pengő. Le prix d'un verre de bière était de 0,30 pengő, d'une cruche de bière de 0,50 et celui d'un litre de "kadarka" (vin rosé) de 0,80 à 1,20 pengő²⁴.

Politique de bascule.

Les autorités hongroises décidèrent d'appliquer aux évadés français, les dispositions internationales en la matière vraiment exceptionnellement généreuses dans le contexte de l'époque.

Pourquoi ? Par tradition généreuse ? En vue de posséder un gage en cas de victoire alliée ? En ce qui concerne les "traditions généreuses", il convient de dresser un bref aperçu d'ensemble sur les rapports historiques franco-hongrois, pour mieux situer le paradoxe. En effet, si les relations culturelles furent et demeurent une réalité bien vivante entre les deux pays, il en fut autrement du reste des rapports. En leur temps, les Lumières françaises étaient un phare, une base de résistance pour les esprits libres qui luttèrent contre l'absolutisme des Habsbourg. Puis, plus tard, c'est l'Impressionnisme français qui rayonna, tandis que la revue *Nyugat* (Occident), diffusait Baudelaire, Verlaine et Rimbaud qu'Endre Ady (poète hongrois), ayant vécu à Paris, considérait comme ses maîtres. Cependant, en politique, les relations furent d'une tout autre nature. Certes, il y eut les rapports franco-hongrois du Moyen-Age, auréolés du passé lointain. On se souvient de Saint-Martin en Hongrie, des "quatre reines françaises de Hongrie" (Anne de Chatillon, Marguerite Capet, Yolande de Courtenay et Anne de Foix, comtesse de Landale) ; la reine hongroise en France, Clémence de Hongrie, épouse de Louis X, du règne glorieux des Anjou, venant de Naples, mais d'origine française, faits que certains évadés français connaissaient²⁵. Mais il en est, du plus proche passé, qui n'ont rien à voir avec une "tradition généreuse"... Louis XIV abandonna en Hongrie et dans son exil Rákóczi, souverain élu de Hongrie qui s'était allié à la France de 1702 à 1711. Les promesses d'alliances avortées de Napoléon I^{er}, qui par suite de son projet de mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, entre temps survenu, changea d'idée et, se détournant des Hongrois, contracta une alliance avec les Habsbourg. Napoléon III avait accepté, en 1859, le plan de la Confédération danubienne de Kossuth qui aurait remplacé la monarchie des Habsbourg, oublia ses promesses après la bataille de Solferino. Pendant la Première Guerre mondiale, les quelques batteries envoyées par les dirigeants de la Monarchie sur le front français, et qui, pour la plupart y tombèrent en captivité, furent traités de manière inhumaines. Les prisonniers incarcérés dans les camps de Périgueux, de l'Île d'Yeu et dans les oubliettes du donjon de l'ancien château fort de Noirmoutier, périrent presque tous. Lorsque le comte Károlyi obtint le pouvoir, en octobre 1918, et orienta sa politique dans la direction de la "démocratie bourgeoise", il fut abandonné par l'Entente et Franchet d'Espèrey l'accueillit avec une grossièreté sans borne. L'entreprise de désagrégation fut achevée par Clémenceau et son équipe, lors du Traité de Trianon. Mais laissons la parole au poète et publiciste hongrois Gyula Illyés :

"(...) depuis un bon demi-siècle la politique française et la politique hongroise desservait des camps opposés.(...) pour la grande tragédie de son histoire moderne, notre peuple peut, en partie, récriminer la France... Pour les Français,

Trianon représente un des chefs d'oeuvre de l'architecture de plaisance, le château merveilleux de la vie pleine de délices. Pour nous, vu que c'est là qu'un Hongrois sur trois fut devenu étranger à son pays, que fut démembré le territoire de notre langue maternelle, il évoque quelque charnier, pareil dans son effet à Mohács où, dans son temps, la fureur islamique s'abattit sur nous ²⁶.

Cette addition pêle-mêle d'exemples n'est certes pas impartiale. Elle ne peut en aucun cas constituer une signification historique en soi, mais elle se veut démystificatrice d'une certaine idéologie faussement béate, de l'explication de la raison d'Etat déterminée par le sentiment. La réalité politique correspond ici, semble-t-il, à des mobiles beaucoup plus intéressés que ceux de la gratuite générosité. Ce paradoxe dont il est question, soulève quelques-uns de ses voiles, dès lors que l'on étudie les tergiversations des classes dirigeantes que le cabinet Kállay (9 mars 1942 au 19 mars 1944) exprima le mieux avec sa "politique de bascule" que nous avons évoquée dans le chapitre I.

L'accueil chaleureux des militaires français évadés des camps allemands, la complicité passive et même active de certains milieux dirigeants hongrois avec des manifestations et actions patriotiques de réfugiés français, étaient autant de gages de bonne volonté auprès des Alliés. A cet égard, un évènement hors du commun, de haute portée symbolique, eut lieu en août ou septembre (nous ne connaissons pas la date précise) 1943. En présence de hauts fonctionnaires de l'Etat hongrois, du représentant des réfugiés polonais en Hongrie, du Nonce apostolique Angelo Rotta et du colonel Hallier, attaché militaire, les soldats français du camp de Balatonboglár, encadrés par leurs officiers, défilèrent en parade militaire devant le drapeau français hissé dans la cour du camp. Il s'agissait de la célébration du 14 juillet. Pour mesurer l'importance de cet étrange évènement, il suffit de penser qu'en France, le gouvernement de Vichy avait vu son armée démobilisée, et ce depuis la convention d'armistice.

Horthy, dans ses mémoires, a le goût amer du sort réservé à la Hongrie :

" La lutte contre ce nouveau danger, contre la volonté d'expansion et de conquête du national-socialisme allemand, a rempli les dernières années de ma régence (...). La Hongrie n'a cessé d'éprouver et aussi de manifester pendant cette période dramatique sa sympathie à la France en détresse. Nous avons donné l'hospitalité à des milliers de prisonniers de guerre français, évadés des camps allemands, au risque de provoquer le mécontentement, les protestations, voire une intervention de notre puissant voisin. Notre pays est resté largement ouvert aux influences culturelles françaises au milieu d'un monde soumis à une germanisation forcée. Les affinités entre la France et la Hongrie sont un fait lié à une tradition plusieurs fois séculaire (...). Finalement, la Hongrie tomba sous l'occupation allemande. Après la défaite de l'armée allemande, les conquérants russes ont pris possession du pays." ²⁷

Conclure avec les états d'âme de Horthy me conduit à reprendre à mon compte une phrase de l'historien Yves Durand pour lever toute ambiguïté possible : "L'intérêt historique seul guide cette étude qui s'évertue à exprimer ce que les hommes ont vécu ; et en même temps à situer cette existence dans le

contexte de l'époque, de façon non à juger mais à comprendre et à faire comprendre." ²⁰

Notes:

1. M. Fertier et P. Lemaire : *Refuge en Hongrie*. Ed. de la Callanque, Paris, 1946, pp. 11-53,
2. Voir R. Klein, *ibid.*, p.163.
3. G. Butte, *ibid.*, p.35
4. Voir A. Lazar : *Ego sum gallicus captivus*, Ed. Europa, Budapest, 1980. Cf. p. Godefroy: *Comme la feuille au vent*, p. 170.
5. P. Godefroy, *Comme la feuille au vent*, Paris, 1948, p. 170
- 6.. Cf. *Ibid.*
7. R. Klein : *Refuge en Hongrie*, p 18.
- 8.. R. Roos : "Evadés en Hongrie", *Revue historique des Armées*, 1984/3, pp.97-98
9. Cité par Macskásy, communication personnelle.
10. *Ibid.*
11. Séries HL, HM : Archives militaires de la Section 21 du Ministère hongrois de la Défense Nationale, 1960, 21. 3558, 53, 167.
- 12..Cité par Pál Macskásy, communication personnelle.
13. Idem.
14. Idem.
15. R. Roos : "Evadés en Hongrie", *Revue historique des Armées*, 1984/3, p. 100.
16. HL HM, 1940, 21. 3558, 53, 167.
17. R. Roos : *Evadés en Hongrie*. *Revue historique des Armées*, 1984/3, p.100.
18. HL HM 1940, 21. 3558, 53, 167
19. M. Fertier : *Refuge en Hongrie*, p. 12 et R. Roos : "Evadés en Hongrie", p. 100
20. HL HM 1942, 21. 5208, 11, 686.
21. HL HM 1942, 21. 4391, 77, 682.
22. P. Macskásy, communication personnelle.
23. HL HM 1943, 21. 6758, 52, 6853.
24. C. Eszláry : *Les Français en Hongrie pendant les guerres napoléoniennes et mondiales*, Ed. Marcel Rivière et Cie, Paris 1966, pp. 164-165.
25. P. Lemaire , *Refuge en Hongrie*, p. 10.
26. Acta Historia Academiae Scientiarum Hungaricae 31 (1-2, 1985) à partir de la préface du livre de André Lazar : *Ego sum gallicus captivus*.
27. Horthy : *Mémoires*, Ed. Hachette, Paris, 1954, p. 5.
28. Y. Durand : *La captivité 1939-1945*, Ed. I.N.P.C.G.-C.A.T.M; 1980.

**Parallélismes, fréquence et connotation
A propos de deux strophes d'Attila József**

Le rôle des parallélismes dans la création des effets poétiques a souvent été mis en évidence, en particulier par Roman Jakobson qui en a donné des illustrations célèbres, par exemple dans "Une microscopie du dernier Spleen de Baudelaire" *Tel Quel*, 29, 1967, 12-24. S'il est vrai, comme le disait Mallarmé, que la poésie se fait avec des mots et non avec des sentiments, la création de parallélismes formels (rimes, rythmes, répétitions, antithèses, etc.) est essentielle dans la poésie dite régulière; mais on y trouve aussi de nombreux parallélismes d'idées et de pensées.

Les parallélismes grammaticaux et sémantiques que nous chercherons à déceler dans les deux textes suivants du grand poète hongrois Attila József, s'ajoutent à l'effet obtenu par les parallélismes phonétiques. Ce qui est remarquable dans la strophe X du poème *Prise de conscience* par exemple, c'est que ces parallélismes sont obtenus par des oppositions qui, à leur tour, créent de nouveaux parallélismes, puisque le mouvement de va-et-vient obtenu par exemple par l'alternance des voyelles palatales et vélaires est souligné, renforcé par les oppositions grammaticales et sémantiques. La strophe tout entière est ainsi construite sur une technique de polarisation, de l'alternance du haut et du bas, du creux et du plein, des temps forts et des temps faibles.

*Az meglett ember, akinek
szívében nincs se anyja, apja
ki tudja, hogy az életet
halálra ráadásul kapja
s mint talált tárgyat visszaadja
bármikor: ezért őrzi meg
ki nem istene és nem papja
se magának, se senkinek*

*(Est adulte celui qui
dans son coeur n'a ni père ni mère
qui sait qu'il reçoit la vie
en supplément de la mort
et la restitue comme objet trouvé
n'importe quand: voilà pourquoi il le garde
qui n'est dieu ni prêtre
ni pour lui-même ni pour personne).*

*Az MEGLETT ember, akinek
szívében NINCS se anyja, apja
(Est adulte celui qui
dans son coeur n'a ni père ni mère).*

La forme *meglett* (adulte, mûr) est doublement perfective: par le préverbe *meg* qui exprime l'accomplissement, l'achèvement du procès et par la forme *lett* qui correspond à la fois au prétérit et au participe passé du verbe d'existence, en tout cas, sur le plan morphologique, il se confond avec le passé. *Nincs* est la négation absolue.

Nous entrons ici dans un prolongement subtil d'oppositions polarisées. Sur le plan phonétique les mots à timbre vocalique clair s'opposent à ceux à timbre vocalique sombre et cette opposition se traduit également sur le plan sémantique : à *meglett* deux fois perfectif, l'auteur oppose d'une part *nincs*, négation d'un rapport à la fois existentiel et possessif, et d'autre part *anyja, apja*, mots à vocalisme sombre. L'opposition vocalisme sombre/vocalisme clair se manifeste également dans le premier vers : le "*meglett ember*", les mots les plus importants de la strophe, les mots qu'il faut définir sont encadrés de deux "*a*" qui, en outre, sont les deux termes d'un signifiant discontinu "*az...aki*". Ce double démonstratif qui introduit et encadre le terme à définir n'est pas sans rappeler l'index levé, geste familier du poète Attila József au cours des discussions ¹.

Le mot *szívében* (coeur) pourrait surprendre, en raison de ses connotations vulgairement sentimentales, il serait, à première vue, plus à sa place dans une rengaine à la mode qu'au début d'un vers dans un poème d'une telle tenue. Certes, József emploie souvent ce mot dans ses poèmes, mais toujours dans un contexte d'une grande originalité et d'une haute tension poétique : "*halálthozó fű terem gyönyörűszip szívemen*" (une herbe meurtrière poussera sur mon coeur superbe) ou "*a semmi ágán ül szívem, kis teste hangtalan vacog, köréje gyűlnek szellden s nézik, nézik a csillagok*" (mon coeur est sur la branche du Néant, son petit corps grelotte sans bruit; les étoiles l'entourent doucement et le regardent, le contemplent). Ici, le contexte ne le sauve guère. Sa justification se trouve dans son sens et dans son étymologie : le coeur, c'est-à-dire le milieu est à distance égale des deux pôles marqués par le perfectif à vocalisme clair *meglett* et le négatif absolu à vocalisme sombre ; privation de mère et de père : "*anyja, apja*" ; c'est une brève escale dans le mouvement qui descend du pôle positif vers le pôle négatif.

Notons que l'attention est attirée sur les termes à définir "*meglett ember*", en raison de la dystaxie que détermine le signifiant discontinu *az...akinek*.

L'opposition fondamentale "*être/néant*" se retrouve dans les deux vers suivants, accompagnée de la même opposition de timbre que précédemment.

*Ki tudja, hogy az életet
halálra ráadásul kapja
(qui sait qu'il reçoit la vie
en supplément de la mort)*

Le mot *élelet* représentant l'être est entouré de mots à vocalisme sombre ; la prépondérance du pôle négatif se trouve ainsi soulignée avec encore plus de force que dans les vers précédents. Les oppositions quantitatives sont : a). consonantiques dans le premier vers (*tugy:a-hogya*), le premier terme semble répondre à la gémation de *meglett*, mot-clé de la première partie comme le mot *tudja* avec sa connotation "rationnelle" domine, en raison de sa fonction, le vers 4 dont il est prédicat ; b). vocaliques dans 4 cas : *élet* (longue-brève), *halál* (brève-longue), *ra/rá* (brève-longue), *adás* (brève-longue). survenant après la seule opposition vocalique "longue-brève", les trois oppositions brève-longue constituent une véritable réponse et une réponse péremptoire, une condamnation sans appel. Ce jeu d'oppositions quantitatives se poursuit dans les deux vers suivants :

S mint talált tárgyat visszaadja

bármikor : ezért őzri meg

(et la restitue comme objet trouvé

n'importe quand, voilà pourquoi il la garde).

Talált (brève-longue) clôt la série par *halál*, mot auquel il répond par une rime parfaite, tandis que l'opposition "longue-brève" dans *tárgyat* renvoie à *élet* auquel il se rapporte d'ailleurs du point de vue sémantique.

Un fait important à noter du point de vue du vocalisme est l'apparition de la voyelle claire "i" dans *visszaadja*, elle tranche avec le vocalisme sombre du vers (on voit pourquoi : nous rejoignons la sphère de l'être) et annonce avec le "i" de *bármikor* également entouré de voyelles sombres, le retour du vocalisme clair de la fin *ezért őzri meg* où les oppositions quantitatives (brèves-longues, longues-brèves) renvoient à celles du vers précédent : "*talált tárgyat*".

Sur le plan sémantique l'opposition entre *visszaadja/őzri meg*, les deux se rapportant au mot *élet* (vie) semble en souligner le caractère paradoxal et contradictoire. Le *meg* clôt le sixième vers en même temps que la phrase ouverte par *meg* (*lett*), le mouvement parti du pôle perfectif le rejoint, encadrant d'une unité suggestive ce va-et-vient entre l'être et le non-être : il faut accomplir notre tâche.

ki nem istene és nem papja

se magának, se senkinek

(qui n'est dieu ni prêtre

ni pour lui-même, ni pour personne.)

La prédominance des voyelles claires, et surtout des "i" (c'est la strophe qui en comporte le plus : 5,95 % du total des phonèmes contre une moyenne de 3,98 %) dans ces vers tend vers un rétablissement de l'équilibre sombre/clair ; en fait, leur rapport est de 19,58 % de sombres contre 21,32 % de claires (par rapport à l'ensemble des phonèmes) alors que cette proportion est de 19,29 % à 20,92 % dans l'ensemble du poème et, en tant que dernier terme de la définition de *meglett ember*, ces derniers terminent la strophe sur une note claire suggérant la sérénité, qui triomphe des aspects sombres de l'existence. Mais la quadruple négation, qui rejoint le pôle négatif par lequel s'ouvre la définition rappelle que cette sérénité est obtenue dans une situation sans issue, délibérément assumée.

Cette évolution entre deux pôles opposés de la pensée et des éléments phonétiques qui l'expriment, cette danse dont on peut tenter de retracer la courbe, cette structure géométrique des mouvements et des lettres qui caractérise d'ailleurs tout le poème et non seulement cette strophe, n'a pas échappé à l'attention des commentateurs de József Attila. Miklós Szabolcsi parle de la "structure particulière, discursive, de la *Prise de conscience*, construite sur des oppositions. Cette opposition, cette unité dans la diversité domine dans chaque élément de la composition, comme dans la sphère de la pensée et du contenu". ("Az Eszmélet sajátos ellentétező vitatkozó természete. A megformálás minden elemében éppugy, mint a gondolati-tartalmi szférában ez az ellentétesség, a különbözőségnek ez az egysége uralkodik")²

Gábor Török a calculé le nombre d'éléments négatifs (pronoms, adverbes, formules négatives et "*nincs*", forme négative du verbe d'existence) dans les poèmes de József Attila écrits au cours des trois dernières années de sa vie : pour 2229 vers, nous avons 363 "*éléments négatifs*", proportion largement dépassée par la 10^e strophe de "*Eszmélet*" : 6 éléments grammaticaux de négation pour 8 vers. Cela souligne encore la prédominance du "*pôle négatif*" dans le poème.

Dans ce mouvement de va-et-vient entre les deux pôles marqués par l'être et le non-être, par le *van* et le *nincs*, le poète a ménagé des haltes ; celles-ci sont signalées par les débuts de vers où, normalement, la lecture s'interrompt, les yeux s'arrêtent une fraction de seconde avant de glisser au vers suivant. Or, cette strophe ne comporte que des enjambements à propos desquels L. Fónagy note qu'ils introduisent toujours une nette coupure dans la phrase³.

Si nous adoptons la répartition de l'auteur entre "*enjambement brusques*" et "*enjambements doux, articulatoires*" (*éles, szakító és enyhe, tagoló jellegű áthajlás*, p. 318), nous constatons qu'un seul enjambement, celui de "*visszaadja bármikor*", entre dans la première catégorie. C'est donc l'idée de la précarité de la vie (qui peut cesser à n'importe quel moment, qui n'est qu'un accident par rapport à l'immensité de la mort, c'est-à-dire du néant) qui se trouve ainsi mise en valeur, les autres enjambements "doux" assurent une mise en relief aux mots suivants : "*szívében, tudja, halál, talált tárgy, nem, se*". De nouvelles paires d'oppositions se dégagent : "*szívében-tudja*" (sentiment-intellect) "*halál-talált tárgy*" (certitude-éventualité) tandis que les deux négatifs se renforcent mutuellement. De son côté "*bármikor*" avec sa place privilégiée forme une paire avec "*meglett*", terme central de la strophe.

Fondés sur la répétition d'éléments identiques ou apparentés, les parallélismes augmentent la fréquence de ces mêmes types d'éléments. De telles fréquences peuvent déterminer ce que l'on nomme communément l'"atmosphère", le "climat" d'un texte littéraire et que l'on cerne mieux en parlant de "connotations", de sens secondaires suggérés par un mot ou par l'assemblage de plusieurs mots. La connotation qui émane d'un texte peut être due à la

fréquence de certains types de phonèmes, comme cela ressort de l'analyse d'une strophe d'Attila József.

Dans ces quatre vers d'Attila József, extraits de son poème intitulé : *Harmatocska* (petite rosée):

Lágy a táj, gyöngy az est

tömött, fonott falomb.

Hegyek párája rezg

a dombokon s dalom.

(Tendre est le paysage, perle est le soir
feuillage compact, tressé.

La vapeur des monts vibre sur les collines
et ma chanson aussi.)

On remarque deux particularités dans la répartition des phonèmes : 1./ l'absence des voyelles faisant partie des extrémités de la base du triangle des voyelles : *i, ü, u*. 2./ la fréquence anormale, dans le même quatrain, de *o* et, celle, remarquable, de *a* et de *ö/o*. Ainsi, le timbre vocalique dominant se situe dans la zone médiane des graves. Le vocalisme de la strophe est sombre, mais le lieu d'articulation se situe, en général, dans le milieu de la bouche.

Le consonantisme du quatrain est caractérisé par la fréquence des palatales "gy" et "j" également formées dans la région centrale de la bouche. Les consonnes sombres sont nettement plus fréquentes que dans la langue hongroise en général (+ 2,93) et dans le poème philosophique "*Eszmélet*" (+ 4,45).

Pour le calcul de la valeur moyenne sémantique du quatrain, on peut grouper les mots qui s'adressent directement aux organes de perception : c'est-à-dire aux sons :

1./ à la vue : *táj, est, gyöngy, falomb, pára, hegyek, dombok, rezg.*

2./ à l'ouïe : *dalom.*

3./ au toucher (par la prédominance de la consistance) : *gyöngy, tömött, fonott, lágy, pára).*

L'évocation des couleurs complète la perception visuelle : *gyöngy* est noir brillant, *tömött, fonott falomb* = vert sombre.

Par leur taille et leur étendue, les substantifs qui s'adressent à la vue semblent se répartir en deux catégories : "un microcosme" : *gyöngy, domb* et un "macrocosme" : *táj, est, hegyek*. Les substantifs au singulier dominent : ce sont des mots "massifs" : *táj, est falomb*. Les deux pluriels : *hegyek, dombok*, apparaissent dans la seconde partie du quatrain et semblent offrir une vision plus détaillée à la perception.

Les traits sémantiques des éléments qui constituent le quatrain offrent une vision et une consistance d'ensemble dominées par la massivité, la solidité et l'unité chromatique.

Les syntagmes de la strophe appartiennent à trois catégories :

1./ Syntagmes attributifs : *lágy a táj, gyöngy az est.*

2./ Syntagmes qualificatifs : *tömött, fonott falomb.*

3./ Syntagme possessif : *hegyek párája.*

Ces syntagmes se caractérisent par une étroitesse croissante du rapport entre noyau et satellites. Mais en ce qui concerne la complexité des énoncés eux-mêmes, la progression va en sens inverse : aux trois phrases nominales succède un énoncé verbal avec de nombreuses expansions du prédicat.

Pour apprécier la "valeur moyenne" d'un texte, il convient de tenir compte de la fréquence, de la récurrence et du mode de succession des éléments constitutifs.

Remarques :

1) J'ai exposé ma conception de la connotation dans "The problem of connotation" paru dans "Toward a theory of contest in linguistics and literature" (sous la direction d'Adam Makkai) Mouton, 1976, p. 163-177. Elle prend en compte les travaux de Roland Barthes (*Eléments de sémiologie* dans 'Le degré zéro de l'écriture', *Introduction à l'analyse structurale des récits*, *Communications* 8, 1-27 et *S/Z*, Editions du Seuil, 1970), et d'André Martinet (*Connotations, poésie et culture* dans 'To Honor Roman Jakobson, Paris - La Haye, 1967). Pour un exposé complet de la question, voir Catherine Kerbrat-Orecchioni : *La connotation*, Presses universitaires de Lyon, 1977, 107 p.).

2) Le grand poème *Eszmélet (Prise de conscience)* d'Attila József a fait l'objet de nombreux commentaires ; en dehors de celui de M. Szabolcsi, déjà cité, mentionnons ceux de Lajos Szuromi : József Attila : *Eszmélet*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977 et de Lajos Sándor Szigeti : *A József Attila-i teljességigény (Le besoin de plénitude chez Attila József)*, Budapest, 1988).

3) Voici le tableau de la répartition des phonèmes dans cette strophe, comparée d'une part à leur fréquence dans la langue hongroise [d'après Vértés, E: *Statistische Untersuchungen über den phonetischen Aufbau der ungarischen Sprache*, *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae*, III-IV (1953-1954)] et d'autre part dans le poème *Eszmélet (Prise de conscience)* d'Attila József d'après l'étude déjà citée de Miklós Szabolcsi.

Voyelles:

u	0	(0%)
o	7	(11,85%)
a	6	(10,15%)
á	4	(6,78%)
e	4	(6,78%)
é	0	(0%)
ö-o	3	(5,06%)
ü	0	(0%)

	i	o	(0%)
Total	24	40,64%	

Consonnes:

l	3	(5,08%)
r	2	(3,37%)
m	4	(6,78%)
n	3	(5,08%)
ny	0	(0%)
v	0	(0%)
f	2	(3,37%)
z	1	(1,69%)
sz	0	(0%)
zs	0	(0%)
s	2	(3,37%)
j	2	(3,37%)
h	1	(1,69%)
b	2	(3,37%)
p	0	(0%)
d	2	(3,37%)
t	5	(8,4%)
g	1	(1,69%)
k	2	(3,37%)
c	0	(0%)
cs	0	(0%)
gy	4	(6,78%)
ty	0	(0%)
total	35	58,93%

Les pourcentages de fréquence des différents phonèmes de la langue hongroise sont les suivants : (avec, en regard, la fréquence des mêmes phonèmes dans le poème "*Eszmélet*" d'A. József :

u	1,35	0,69%
o	5,10	4,28%
a	9,9	10,63%
á	3,56	3,30%
e	10,93	9,88%
é	3,55	2,96%
ö/o	2,06	2,91%
ü	0,75	0,69%
i	4,73	4,57%
Total Voyelles:	41,91%	39,91%

l	5,84	7,23%
r	4,21	3,94%
m	4,12	4,58%
n	5,66	5,22%
ny	0,75	1,08%
v	2,06	2,17%
f	0,92	1,48%
z	2,32	1,87%
zs	0,06	0,05%
sz	1,90	2,02%
s	3,80	3,74%
j	1,75	1,28%
h	1,76	2,11%
b	2,06	1,77%
p	0,84	1,23%
d	2,13	2,96%
t	7,71	7,33%
g	2,51	2,66%
k	5,51	5,12%
c	0,22	0,25%
cs	0,56	0,73%
gy	1,51	1,67%
ty	0,10	0%

total consonnes : 58,09% 59,69%

Ecarts (calculés en pourcentage) entre la fréquence des différents phonèmes dans la langue hongroise d'une part, et dans le quatrain d'A. József : /-/ indique une valeur négative : la fréquence est plus basse dans la strophe que dans la langue hongroise en général.

Plus de 5% : o,gy
 Plus de 4% : e /-/, i /-/
 Plus de 3% : a,é /-/, e /-/
 Plus de 2% : m,f,k /-/, g /-/

Ecart de même nature dans le quatrain d'A. József d'une part et le poème philosophique "*Eszmélet* " (*Prise de conscience*) de l'autre. /-/ indique toujours une valeur négative dans la strophe.

Plus de 5% : o,gy
 Plus de 4% : i /-/
 Plus de 3% : a,e /-/
 Plus de 2% : l /-/, é /-/, ö, m, k /-/.

Répartition des consonnes groupées d'après leurs traits pertinents :

	Quatrain	"Eszmélet"	Langue hongroise
Occlusives sourdes	11,19	13,68	13,86
Occlusives sonores	8,43	6,69	6,60
Fricatives sourdes (sz, s, f, h)	8,43	9,35	8,42
sonores (v,z,zs)	1,69	4,09	4,44
Palatales et palatalisées (ty, g, ny, j)	10,15	4,03	4,10
Nasales (m, n)	11,86	9,80	9,78
affriquées (c,cs)	0	0,98	0,78
Total sourdes	30,37	38,35	29,03
Total sonores	21,98	17,53	19,05

Notes :

1. (Vf. : Les témoignages de ses amis Andor Németh : *József Attila, Cserépfalvi*, 1944 et Tibor Déry : *Itélet nincs*, Kortárs 1968, 11)

2. Miklós Szabolcsi : *A verselemzés kérdéseihez*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968, p.69.

3. "A magyar irodalom, a világirodalom alkoidsai kétséget kizáróan bizonyítják, hogy az áthajlásoknak ugyanolyan fontos szerep jut a költői mondanivaló tolmácsolásában, mint a rímnek, vagy a ritmusnak". (*Áthajlás, szünet, szerkezet, Nyelvtudományi Közlemények*, LXIX, 2; 313-343). (Les oeuvres de la littérature hongroise et de la littérature universelle montrent sans aucun doute que dans l'expression poétique le rôle de l'enjambement est aussi important que celui de la rime ou du mètre).

Théophile Gautier et les peintres hongrois

"Un monstre de génie (...) une des plus étonnantes individualités que nous ayons rencontrées depuis 1830 ". A quel artiste Théophile Gautier adresse-t-il ce vibrant éloge ? A un peintre hongrois, Mihály Zichy. Voilà qui peut surprendre aujourd'hui plus d'un lecteur français... Sans doute avons nous cessé de considérer la peinture française comme seule digne d'attention au siècle dernier. Mais notre curiosité s'éloigne-t-elle suffisamment de nos frontières ? Pour qui veut renoncer aux étroitesse du nationalisme, l'approche des écrits sur l'art permet de prendre conscience de la place que des artistes géographiquement éloignés de nous ont tenue dans l'histoire de l'art européen, et tout particulièrement en France. On sait que les oeuvres et les artistes voyagent ; que les Ecoles des Beaux-Arts, les Académies, les ateliers libres, les Salons, les Expositions universelles, les galeries d'art se multiplient dans toute l'Europe au cours du XIX^e siècle et qu'ils accueillent, comme élèves ou exposants, des artistes de toutes les nationalités. Dans les périodiques spécialisés, dans les revues politiques, artistiques et littéraires, dans la grande presse quotidienne, les critiques d'art en sont régulièrement les témoins. Par ailleurs les critiques ne se bornent pas à visiter les expositions ; eux aussi voyagent, que ce soit pour découvrir les maîtres du passé ou faire connaître les contemporains : Théophile Gautier dont l'activité de critique d'art s'étend de 1836 à 1872, en est un des meilleurs exemples.

Les comptes rendus de Salon ou celui de l'Exposition Universelle de 1855 le conduisent à évoquer les oeuvres étrangères ; il s'agit toutefois, dans bien des cas, d'énumérations qui ne manifestent pas une attention privilégiée à tel ou tel créateur. Mais la lecture des textes, imprimés ou manuscrits, révèle que Théophile Gautier accorde, dans ses écrits et dans sa vie, une place non négligeable aux artistes hongrois. Parmi les artistes étrangers vivants ils sont sans doute ceux auxquels l'attachent les liens les plus étroits, ainsi que le prouvent sa correspondance et sa collection personnelle. Dans *le Voyage en Russie* (1866) les pages alertes consacrées à Zichy sont presque aussi nombreuses (23) que celles, précises et maussades, qui décrivent l'ensemble de la décoration peinte de l'église Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg (27). Les seuls étrangers contemporains à retenir son attention d'une manière comparable sont le muraliste Pierre de Cornélius et les peintres polonais Kwiatkowski, Rodakowski et Matejko.

Au Salon de 1861, Théophile Gautier s'émue devant un tableau lugubre et passablement mystérieux pour un visiteur parisien, *Le deuil de László Hunyadi* (huile sur toile, 249 x 312,5 cm, 1859, Budapest, Galerie Nationale Hongroise). Son auteur, Viktor Madarász (1830-1917) fut le premier artiste hongrois à choisir d'étudier à Paris où il fut l'élève du très international atelier de Léon

Cogniet. Mieux apprécié à l'époque en France que dans son pays, il exposa au Salon jusqu'en 1869. "Madarász : ce nom, de consonnance peu familière à nos oreilles, indique assez l'origine exotique de l'artiste", explique Gautier dans son *Abécédaire du Salon de 1861*. "En effet Madarász est né à Csetnek en Hongrie (ce qu'indiquait le livret du Salon). Nous n'insisterons pas sur ce détail, car de sa nature l'art est cosmopolite, si ce jeune peintre, dont l'éducation d'ailleurs s'est faite en France (cette indication figurait aussi sur le livret - "élève de M. Léon Cogniet") ne signait pas sa nationalité par les sujets qu'il choisit et qui se rattachent tous à l'histoire de son pays."

Il s'agissait de *Ladislav Hunyadi* (n° 2061), *Félicien Zách* (n° 2062) et *Hélène Zrínyi* (n° 2063) ensemble remarqué aussi bien par *L'artiste* (T. 70-p.7, toujours sous la plume de Théophile Gautier), par les très sérieuses *Revue des deux mondes* et *Gazette des Beaux-Arts*, que par le facétieux *Album Galetti*. Mais les différents chroniqueurs n'opèrent pas tous la même sélection. Pour Léon Lagrange, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1861, T.X., p.342), "le mieux réussi" de ces trois tableaux à la "saveur étrange" est celui dans lequel est représenté, "avec un bon sentiment dramatique et un effet de contre-jour habilement rendu, Félicien Zách venant de recevoir de sa fille la révélation des violences dont elle a été la victime de la part de Casimir". (Clara Zách, dame d'honneur de la reine Elizabeth de Hongrie, avait été victime du fort brutal hommage de Charles-Robert d'Anjou, beau-frère du roi de Hongrie, et futur roi de Pologne sous le nom de Casimir III. Cette horrible histoire, arrivée en 1330, se termina par le massacre de la famille de Félicien Zách qui avait voulu venger par les armes l'honneur de sa fille). Ce tableau frappa tout particulièrement un ami de Théophile Gautier, Maxime Duchamp, qui écrivit dans la *Revue des deux-Mondes* (1861, p. 59) :

"...M. Madarász a pris ses sujets dans l'histoire de son pays. Ses trois tableaux : *Ladislav Hunyadi*, *Félicien Zách* et *Hélène Zrínyi* ont de très bonnes qualités de couleurs. On sent à première vue le disciple de M. Léon Cogniet, et que, dans l'atelier de son maître; l'élève a du moins appris à peindre. Le coloris a une rigueur assez profonde, il a de l'harmonie, car malgré sa vivacité, il ne détonne jamais en notes criardes. Le *Félicien Zách* est presque un tour de force car le personnage principal se détache en noir sur une lumière de fond, et garde néanmoins des tons éclairés qui sont parfaitement naturels. Par ses tableaux, la Hongrie semble nous dire : "Songez à ce que j'avais jadis, ne soyez pas surpris si je cherche bientôt à remonter au rang des ancêtres !"

A vrai dire, Madarász présente plutôt des victimes que des triomphateurs... Hélène Zrínyi, épouse du comte Thököly, chef de l'insurrection hongroise de 1688, est montrée au moment où elle signe la capitulation au château de Munkács, après une défense de deux ans contre les troupes de l'Empereur d'Autriche Léopold I^{er}. Pas plus que les autres critiques cités ici Théophile Gautier ne commente précisément cette oeuvre dont le sujet pourtant était assez populaire en France. En effet un mélodrame affreux de Guibert de Pixérécourt, *Tékéli, ou le siège de Mongatz* (première représentation en 1804, réédité en 1825 dans les *Chefs d'oeuvre du répertoire des mélodrames*) avait fait verser beaucoup

de larmes. Par ailleurs le récit des aventures de Thököly forme un épisode du roman de Pigault-Lebrun, *Les Barons de Felsheim*, réédité avec un succès constant de 1824 à 1878.

Gautier pour sa part se borne à citer "le *Félicien Zúch* et *Hélène Zrínyi*, qui se distinguent par l'énergie dramatique de la composition et l'exactitude de la couleur locale". On est en droit de se demander dans quelle mesure il était compétent pour apprécier cette dernière...

Selon lui "le plus remarquable des trois tableaux qu'a exposés M. Madarász est *Ladislás Hunyadi*, frère de Mathias Corvin, décapité par ordre de Ladislás V, roi de Hongrie". (C'est en 1457 que cet adversaire des partisans de l'empereur Frédéric III avait été victime de l'ingratitude de Ladislás V, à qui devait succéder le frère de Ladislás Hunyadi, sous le nom de Mathias Corvin). L'oeuvre n'était pas passée inaperçue puisque d'une part elle remporta une médaille de 3e classe et d'autre part excita la verve du caricaturiste Galetti dans son *Album du Salon de 1861* : la vignette évocatrice de la peinture, dans laquelle les figures féminines sont remplacées par un croissant de lune, est accompagnée de cette légende : "ça fait suaire"... ce qui était, quoique irrévérencieux, une forme de notoriété ; seules les oeuvres les plus remarquées avaient droit aux plaisanteries du caricaturiste. Théophile Gautier, tout au contraire, est touché par le charme funèbre du tableau ; les qualités plastiques de l'oeuvre lui inspirent une description exacte et sensible :

"L'aspect de la composition saisit par une poésie romantiquement lugubre. Dans une chapelle funèbre, le corps ensanglanté de Ladislás Hunyadi gît entre deux chandeliers d'argent, recouvert d'un linceul, sur lequel est placé, comme une croix, la grande épée à deux mains qui a servi à sa décapitation. Sous les plis du linceul, à la jaune lueur des cierges, on devine un corps svelte et jeune. Auprès du mort, deux femmes agenouillées sanglotent et mêlent des prières à leurs larmes. Les tentures noires du catafalque et les vieux arceaux baignés d'ombre de l'église forment un puissant repoussoir à la blancheur sinistre du suaire, des flambeaux et des cires."

La Galerie Nationale Hongroise conserve une peinture de grandes dimensions (Huile sur toile, H. 2,49 x L. 3,125, signée et datée : "Madarász Viktor-Párisban 1859"), vraisemblablement celle qui a figuré au Salon. Il existe par ailleurs dans une collection privée à Budapest une version réduite (huile sur toile, H. 0,46 x L. 0,57, signée et datée en français : "Victor de Madarász, Paris, 1860 "). S'agirait-il de celle que signale en 1873 le catalogue de la vente Théophile Gautier (n°70), "peinture à l'huile sur toile, 0,46 x 0,56, signée à gauche, 1862 " (sic), ainsi présentée : "*La mort de Ladislás Hunyadi*, réduction d'un grand tableau de Victor Madarász, si remarqué naguère à l'exposition, est une belle page d'histoire toute empreinte des meilleures qualités de Robert-Fleury " (p. XI) ? La fascination exercée par l'oeuvre ne s'était pas démentie puisque la critique en possédait une version - sans que les manuscrits conservés à la Bibliothèque Lovenjoul permettent d'en préciser l'origine : achat ou don de l'auteur ?

Il n'est donc pas étonnant de retrouver le nom de Madarász sous la plume de Gautier dans les années suivantes. Chroniqueur attitré du *Moniteur Universel de l'Empire*, Gautier y assure les comptes rendus de "Salon". En 1863, à la fin de son dernier article (les Salons étant publiés en feuilletons), terminant ce qu'il appelle lui-même une "nomenclature", il ne fait qu'une allusion rapide et vague à l'autoportrait exposé par Madarász : il "n'a exposé cette année qu'un portrait, de belle et fière tournure, aussi pittoresque de costume que caractéristique de physionomie. Il n'est pas allé chercher le modèle bien loin."

Il signale également en termes très généreux, qui ne permettent nullement au lecteur d'imaginer l'oeuvre, le portrait que Madarász présente au Salon de 1864 de l'historien et sénateur Amédée Thierry : "...une fort bonne chose. Il se distingue par un dessin ferme, une couleur vraie, et cet aspect magistral qui fait d'un portrait un tableau."

En revanche Théophile Gautier attire assez longuement l'attention de ses lecteurs sur *Zrínyi et Frangepán en prison* (huile sur toile, 176 x 236 cm, 1864, Budapest, Galerie Nationale Hongroise), exposé au même Salon - (*Moniteur Universel*, 8 juillet 1864),

"L'histoire de Hongrie fournit habituellement à M. Victor de Madarász le sujet de ses tableaux, et ce n'est pas sa faute si cette histoire présente si souvent des scènes terribles ou lugubres. Son tableau de cette année nous fait assister à "l'entrevue des comtes Pierre Zrínyi et François Frangepán avant leur exécution, à Neustadt". Ayant pris part à une conjuration qui avait pour but le rétablissement des droits constitutionnels de la Hongrie, ils furent traduits devant un tribunal autrichien, condamnés à mort et exécutés le 30 mars 1671.

Les héroïques martyrs sont enfermés dans une salle basse voutée et où le jour pénètre par une étroite ouverture. Ils se font les derniers adieux, et sur leurs traits mâles, éclairés d'une lumière frissante, se lit moins le regret de la vie que la douleur du sacrifice inutile. Ils mourraient joyeux si leur trépas rendait à la patrie les droits perdus.

M. Madarász, dans cette scène a su joindre à l'intérêt dramatique l'intérêt pittoresque. Le sujet ne lui a pas fait oublier l'art. Il y a déployé une grande science du clair-obscur et tiré un excellent parti des nobles types et des élégants costumes hongrois. "

La lecture pathétique que Gautier fait de l'oeuvre le conduit au reste à une description quelque peu erronée : la salle où se trouve les prisonniers n'est pas voutée mais couverte en poutres et solives, et "l'étroite ouverture" est une haute fenêtre au vitrail clair - rien de l'obscur cul-de-basse-fosse que l'abonné du *Moniteur Universel* pourrait imaginer... Madarász a certes introduit dans son tableau d'histoire des intentions psychologiques, notamment l'opposition de deux attitudes devant la mort, la fermeté et la mélancolie, mais Gautier ne relève pas cette distinction. En revanche il est très sensible à l'éclairage et note avec justesse le rôle joué par la "lumière frissante" qui cerne et nimbe les silhouettes des personnages. Effets dus à ce que la fenêtre est située à l'arrière-plan et que les deux héros assis au premier plan se détachent à contre-jour. L'ensemble de la

composition est très lumineuse. "Science du clair-obscur" sans doute, mais emploi tel que le clair l'emporte sur l'obscur, ce que ne laisse pas entendre Théophile Gautier, emporté par la volonté de dramatisation de la scène.

La dernière mention, précise et forte, que le critique fait de Madarász concerne *Mihály Dobózi* (huile sur toile, 116 x 310 cm, 1868, Budapest, Galerie Nationale Hongroise), figurant au Salon de 1868. Ici encore Madarász joue d'un effet de contre-jour, renforcé par le choix des couleurs crépusculaires de flamme et de sang. Oeuvre où la narration s'estompe au point d'un expressionnisme presque abstrait. Ce qu'a senti Théophile Gautier :

"Il a fait cette année une course effrénée de chevaux, la queue et la crinière au vent, dans la plaine que franchit, au vol de sa monture, le héros Dobózy, poursuivi par les Turcs et tuant sa femme, qu'il emporte avec lui et qu'il désespère de sauver. Rien de bizarre comme ces silhouettes de chevaux et de cavaliers se découpant en vigueur d'un fond de ciel rayé d'orange et de jaune." (Moniteur Universel, 1-2 juin 1868).

Mais à la suite l'évocation du *Gibet*, Budapest, Galerie Nationale Hongroise, redevient uniquement littéraire :

"Le Gibet, scène de la guerre des paysans en Hongrie (1514) n'est pas, le titre l'indique, un sujet bien agréable, mais le groupe sinistre produit un effet fantastique, qui fait penser au gibet du vieux roi des Bohémiens dans le conte d'*Isabelle d'Egypte* d'Achille (sic) Armin".

Le rapprochement avec le personnage d'un conte du poète et romancier allemand Achim Armin (1781-1831), publié quarante ans plus tôt, s'il est révélateur des goûts littéraires de Gautier, n'apporte pas plus que l'adjectif "fantastique" qui le précède...

Au moment où Madarász cesse d'exposer en France, un de ses jeunes compatriotes y commence sa carrière par un coup d'éclat que Théophile Gautier ne manque pas de commenter. A l'école de peinture historique hongroise, très florissante dans les années 1860, et par laquelle s'affirmait le sentiment national, succède une peinture de genre. En 1870, un jeune peintre venu de Pest via Vienne, Munich et Düsseldorf, Mihály Munkácsy (1844-1900) - dont le Musée d'Orsay vient d'acquérir une esquisse peinte d'une oeuvre exécutée à Paris, *Le Christ devant Pilate* (1881, Budapest, Galerie Nationale Hongroise) - connaît à Paris un succès inattendu. Médaille d'or en 1878, médaille d'honneur en 1889, commandeur de la Légion d'honneur en 1890, Mihály Munkácsy devait faire une carrière prodigieuse en France où l'exposition de ses oeuvres, tableaux de genre ou sujets religieux, déplaçait jusque chez son marchand Sedelmeyer des foules enthousiastes, tandis que les peintures se vendaient, aux Etats-Unis surtout, pour des sommes énormes.

A vrai dire la nature du feuilleton envoyé par Théophile Gautier au *Journal officiel de l'Empire* (29 juin 1870) est assez particulière : le critique ne commenterait-il pas les tableaux sans les avoir vus ? On pouvait déjà se poser la

question à propos de *Zrinyi et Frangepán* : les inexactitudes de la description tenaient-elles à une observation trop rapide des œuvres, un défaut de mémoire nourrissant une interprétation déformante ? N'oublions pas que le critique rédige son "papier" d'après ses notes (les catalogues illustrés du Salon n'apparaîtront qu'une dizaine d'années plus tard). Baudelaire avait aussi écrit loin de Paris le *Salon de 1859*. Mais si Baudelaire se fiait à sa mémoire, Théophile Gautier s'en remet à des secrétaires : sa fille et son gendre. Il se trouve à Genève lorsqu'il écrit à sa fille Estelle :

"Regarde bien le Salon pour moi et ne te fatigue pas à mettre trop de détails. Prends la masse seulement. Ne te borne pas au noms que je t'ai indiqués et si tu fais quelque découverte communique-le-moi. Je me fie à ton goût. Enfin arrange ça avec le Rodolfo mon famulus Wagner" (Bibliothèque Lovenjoul c. 472. ff. 352.353).

Mission fidèlement remplie. Le fonds Lovenjoul conserve les notes sur la sculpture prise par Rodolfo Bazin (c. 438) sur lesquels Gautier fonde son feuillet du 8 août, ainsi qu'une lettre d'Estelle non datée, qui sert de base à celui du 29 juin. Il est peu probable que Gautier ait suggéré à sa fille le nom du jeune hongrois inconnu ; il doit au contraire s'agir d'une de ces "découverte" que le critique attend de ses correspondants. Découverte qui n'est pas leur seul fait : les visiteurs du Salon se rassemblent devant *Le dernier jour d'un condamné* (n° 2063). Cette peinture sur bois (87,5 x 115,7 cm) avait été exécutée à Düsseldorf et achetée avant son exposition à Paris par Wilstack, un collectionneur de Philadelphie. Elle valut à son auteur une médaille de 3^e classe décernée par le jury du Salon et un contrat qui durera jusqu'en 1877 avec la très importante maison Goupil, qui diffusait peintures et reproductions gravées dans le monde entier. Le succès de la peinture amena Munkácsy à en produire en 1878 pour l'exposition Universelle de Paris où elle reçut la médaille d'honneur, une réplique sur toile (117 x 170,5 cm, Budapest, Galerie Nationale Hongroise).

En 1870, Théophile Gautier reprend presque mot pour mot la lettre envoyée par Estelle. Il va cependant procéder à une réécriture partielle du texte qui consiste à déplacer certaines remarques, à en développer d'autres et à insérer des paragraphes de caractère général et quelque peu moralisant.

Rien de plus révélateur que de suivre les deux textes en signalant les variantes. Les apports de Théophile Gautier sont en italique. Les parties supprimées, déplacées ou modifiées du texte d'Estelle sont placées entre parenthèses..

Estelle commence par recopier la notice du livret (n° 2063 p.269), ce que son père fera à son tour : "Munkácsy (Mihály) - *Le dernier jour d'un condamné*. En Hongrie, trois jours avant l'exécution, le public est admis dans la prison à visiter le condamné qui va expier son crime. L'argent donné par les visiteurs est destiné à faire dire des messes des morts".

Ici Gautier intercale un paragraphe de son cru : "*Il faut rendre cette justice à M. Munkácsy qu'avec un sujet qui pouvait aisément tourner au mélodrame, il a évité toute emphase et s'est tenu dans la stricte vérité, bien assez poignante comme*

cela. Cette consciencieuse exactitude de procès verbal produit un effet que n'atteindrait pas les plus subtiles inventions de l'art."

Il introduit ensuite une remarque sur l'éclairage de la prison pour continuer son commentaire dans le même esprit : *"le lieu de la scène est un intérieur de prison qu'éclaire à demi d'un jour livide un soupirail coupé dans l'épaisseur de la muraille ; mais ne vous figurez pas un cachot romantique, un souterrain à la Piranèse. C'est la vulgaire cellule du condamné, l'anti-chambre du supplice dans sa plate et vulgaire horreur".*

On retrouve ensuite le texte d'Estelle : *"Une table couverte d'un drap noir, sur lequel est étendue une nappe blanche" - "forme une espèce d'autel funèbre au milieu de la prison",* - ajoute son père - *"Un crucifix de métal s'y dresse entre deux bougies".*

Gautier précise, prêtant à l'oeuvre un caractère religieux qu'elle ne possède guère : *"deux bougies allumées, qui brûlent à la lumière du jour avec un reflet blafard comme des cierges auprès d'un cercueil".* "A droite de la table le condamné est assis, les fers aux pieds, la main droite posée sur la table, l'autre sur le dossier de la chaise, la tête baissée". - *"l'air sombre et accablé"* avait simplement écrit la fille. Se souvenant de Victor Hugo, le père développe : *"Et dans une grande prostration. Est-ce le remords ? Il a oublié son crime ; il ne pense qu'aux heures qui s'écoulent et à l'espace toujours diminué entre lui et l'échafaud. Son air est celui de la bête fauve acculée".*

Puis il revient à la description : *"il est vêtu d'un pantalon bleu foncé et d'un gilet brun",* ajoutant cette nuance : *"dont les teintes s'éteignent dans l'ombre".* - "A côté de lui, sur la droite, sa femme sanglote" - Estelle avait écrit : *"la tête appuyée contre le mur",* ce que Gautier, faisant allusion au tableau de Delaroche, dont Munkácsy s'était peut-être souvenu lui aussi, *La mort de Jane Grey* (1834) : *"Dans une prose qui rappelle un peu celle de la suivante de Jane Grey" - "Devant lui son enfant blond" - "et frisé qui" - "le regarde avec étonnement et insouciance en têtant son pouce. Derrière le prisonnier, (appuyé) - adossé - contre le pilier de la voute (et) éclairé par un soupirail, un soldat (regarde) jette sur la foule (d'un air) un coup d'oeil triste et méprisant. Le prisonnier, sa femme, son enfant et le soldat forment une espèce de tableau séparé du reste (par la table)".*

Gautier insiste : *"C'est le centre de la composition, vers lequel convergent tous les yeux".*

Cette remarque va au-devant de l'interprétation du peintre lui-même puisque celui-ci a exécuté une version simplifiée du tableau ne comprenant que le prisonnier et son geôlier (bois, 87,5 x 116 cm, 1872, Galerie Nationale Hongroise).

"A gauche de la table, les visiteurs se pressent : presque sur le devant du tableau un enfant de sept à huit ans (et deux ou trois autres) *accompagné de trois ou quatre petits camarades cherchent à se faufiler entre les jambes des grandes personnes ; une femme (et) son (enfant) marmot sur le bras se hausse pour voir le condamné".* - *"Regardent curieusement"* avait dit Estelle. Gautier explique la nature de cette curiosité : *"Cela est si curieux un homme qui se porte bien et qui va mourir".* - Derrière eux (un homme vêtu d'une sorte de robe noire, la tête baissée)

un vieillard vêtu d'une simarre noire penche la tête d'un air profondément accablé, (à côté de lui) une femme (retourne la tête) qui se retourne avec effroi, comme si elle avait entendu quelque bruit sinistre. Un (homme) ouvrier en bras de chemise, une jeune fille et d'autres personnages effarés et (curieux) cependant avides de ce douloureux spectacle, encombrant les premiers plans du tableau" - ce qui est inexact, le premier plan n'est occupé que par des accessoires, assiette, Bible jetée à terre..."et avancent pour jeter leur obole dans l'assiette posée devant la table afin de recueillir les offrandes". Loin de transformer la foule des curieux en procession et d'employer un vocabulaire religieux, Estelle avait prosaïquement écrit : "devant la table au bord du tableau l'assiette dans laquelle sont les sous".

Théophile Gautier termine en développant et en enrichissant considérablement les notes de sa fille. Celle-ci avait signalé : "(tout au fond une porte entrouverte laissant filtrer un peu de jour. Une lumière grise éclaire la scène. Toutes les expressions sont très variées et très bien rendues. La note grise dominante donne au tableau un grand effet de tristesse)".

Or, on peut lire dans le feuilleton du *Journal Officiel* : "*Au fond, d'une porte entrouverte filtre un jour de cave grisâtre, crépusculaire, qui éclaire lividement cette scène lugubre, noyée dans la pénombre et permet de voir la variété d'expression de toutes ces figures observées par un physionomiste attentif et rendues par un artiste convaincu et sincère.*

Cela peut-être n'est pas beau, mais c'est profondément vrai, profondément humain. On voit bien que le peintre n'a pas cherché à faire de l'horreur à plaisir et dans le but de produire de l'effet. Sans doute notre idéal en art est tout autre, mais nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir ce mâle esprit rendant le vrai avec des moyens si sobres, dans un parfait oubli des traditions classiques, et nous admettons volontiers ce réaliste hongrois".

Gautier avait-il finalement vu le tableau à son retour à Paris avant de rédiger son compte-rendu ? S'est-il borné à demander à sa fille quelques précaires précisions ? On s'expliquerait mal sans un contact personnel ou une information complémentaire un ou deux petits détails exacts qu'il ajoute au texte de sa fille, tels le crucifix de métal, l'enfant blond et frisé et surtout l'attitude de la femme appuyée contre le mur. En revanche d'autres additions sont approximatives ou gratuites comme le nombre des enfants qui se faufilent entre les grandes personnes - en fait ils ne sont que deux - ou l'homme devenu vieillard qui porte une simarre née de l'imagination de Gautier.

Toujours est-il que, de la description élément par élément, la critique passe constamment à des commentaires psychologiques, avant de glisser vers des considérations générales sur le réalisme de Munkácsy. Le mot "réaliste" n'est certainement pas déplacé. Munkácsy, lors d'un premier et court séjour à Paris en 1867 avait admiré à l'Exposition Universelle les oeuvres de Courbet. Deux ans plus tard au moment même où il travaillait au *Demier jour d'un condamné*, il avait pu voir à l'Exposition Internationale de Munich les peintures du maître d'Ornans ainsi que celles de Millet, Corot, Daubigny, Dupré et Manet... Mais il demeure, contrairement à ce qu'affirme Gautier, très étroitement subordonné

aux traditions (faut-il les appeler "classiques" ?) peinture bitumeuse, schéma de composition orthogonal hérité du munichois Piloty et ses élèves. "La variété d'expression de toutes ces figures" et la disposition des personnages devant un fond fermé font de cette peinture un tableau vivant dans la ligne de Greuze plutôt que de Courbet. Ce "réalisme" se fit non seulement admettre mais, pendant une vingtaine d'années, couvrir d'éloges dont les applaudissements de Gautier sont annonciateurs.

Les activités de Théophile Gautier salonnier cessent en 1872 et l'écrivain n'aura plus l'occasion de s'intéresser à Munkácsy. Mais il avait auparavant, en dehors de ses comptes rendus de Salon, très longuement parlé d'un autre Hongrois qui était pour lui un ami, Mihály Zichy (1827-1906).

Dans le *Voyage en Russie* Gautier raconte, au chapitre XIV qu'il lui consacre entièrement, comment il a fait à Saint-Petersbourg en 1858 la connaissance de Zichy : après avoir par hasard vu et admiré chez le marchand de tableaux Beggrow une aquarelle et des dessins de l'artiste, l'écrivain demande à lui être présenté et le rencontre à "la Société du Vendredi", composée de façon tout à fait informelle et amicale d'artistes qui se réunissaient chaque vendredi à tour de rôle chez chacun de ses membres. Les pages les plus instructives de ce chapitre ne sont pas celles où Gautier, emporté par son goût de la description pittoresque, énumère tous les meubles, bibelots et oeuvres d'art qui emplissent l'appartement du peintre. Citons rapidement, car, de tous les artistes dont nous parlons, c'est le seul dont il fasse le portrait, celui qu'il trace de Zichy :

"Un jeune homme de trente ou trente deux ans, aux longs cheveux blonds, retombant en boucles désordonnées, aux yeux d'un gris bleuâtre, pleins de feu et d'esprit, à la barbe claire et légèrement frisée, aux traits agréables et doux (...)"

Né à Zala, après avoir étudié la peinture à Budapest puis à Vienne et voyagé en Italie, Zichy se trouvait en Russie depuis onze ans déjà. Nommé en 1859 peintre de la cour, chroniqueur attitré de la maison des Romanoff, il devait demeurer quinze ans attaché à la Cour de Russie. Mais sa faveur auprès du Tsar lui valut très vite bien des jalousies tandis que les travaux qu'on lui commandait étaient loin de l'enthousiasmer toujours. En fait il rêvait de Paris, où il séjourna plus tard, de 1874 à 1882, avant de retourner terminer sa carrière en Russie. Les lettres qu'il adresse à Théophile Gautier (la Bibliothèque de Lovenjoul en conserve quatre) expriment ces contradictions :

"J'ai 35 ans, j'aurai 42 ans au bout de mon service, me restera-t-il encore du temps et du feu pour Paris ? Mon frère, ma mère me poussent à quitter la Russie, l'attachement, la raison me retiennent", écrit-il le 24 octobre 1861 (c.500 ff.418-419). L'attachement est celui qu'il n'a cessé d'exprimer envers le Tsar (attachement réel ou protestation obligée ? Les lettres étaient lues par la censure...) ; la raison est le souci d'assurer le bien-être de ses enfants (16 mars 1860 c.500 ff.420-421).

Ces confidences manifestent la réelle amitié qui semble avoir lié le peintre et l'homme de lettres. De la part de Zichy les sentiments sont incontestablement très vifs :

"Une jeune fille amoureuse pour la première fois ne peut attendre avec plus d'impatience son amant que je ne vous attends (...). Je compte les jours jusqu'à votre arrivée - ce n'est que sous vos yeux que je recommencerai mes travaux d'art (que) vos paroles, vos conseils ont si puissamment soutenus et encouragés", écrit-il à Théophile Gautier entre les deux séjours de celui-ci en Russie (c.500 ff. 424-425). Lorsque son ami quitta brusquement le pays en octobre 1861 sans dire adieu à Zichy ce départ fut vécu par le peintre comme un véritable abandon.

"J'aurais été assis dans un atelier, toutes les fenêtres bien closes, une seule exceptée par laquelle mon travail, mes modèles devaient être éclairés. Un malencontreux voisin serait survenu, m'aurait muré cette unique fenêtre qui me donnait le jour, la lumière - tel a été l'effet qu'a produit sur moi votre départ". (c. 500 ff. 418-419)

Auprès de l'artiste hongrois Gautier paraît avoir joué un rôle de conseiller, voire d'inspirateur : "Vous m'avez affreusement gâté durant votre séjour (il s'agit du premier). -Votre critique amicale mais sévère me manque", lui écrit Zichy le 16 mars 1860.

"Je ne sens que trop combien j'aurais besoin de passer en revue guidé par vous les créations artistiques de Paris ! Tous vos avis sont très profondément marqués dans ma mémoire" (c. 500 ff. 420-421).

Et resté seul l'artiste déplore de ne pouvoir réaliser "un travail depuis longtemps rêvé, projeté, j'espérais passer un hiver d'agrément, de travail et d'étude artistique (...). Adieu beau rêve envolé " (24 octobre 1861. c. 500 ff. 418-419).

En outre il semblerait que Théophile Gautier ait servi d'intermédiaire entre l'artiste et certains de ses commanditaires ou acheteurs. Dans une lettre non datée, mais vraisemblablement écrite en 1860, Zichy remercie l'écrivain d'avoir "créé son bien-être" et sa "position très enviable". Introduit auprès du Grand-Duc de Hesse par le miniaturiste Tadeo Mayer, Zichy fut remarqué par le Tsar qui l'invita à Gatsina. La *Chronique de Trois jours à Gatsina*, suite de petites scènes plaisantes, lui valut la faveur d'Alexandre II qui le nomma peintre de la Cour en 1859. Il reste à déterminer dans quelle mesure le bibliothécaire de la princesse Mathilde était assez influent à la Cour de Russie pour emporter la décision du souverain...

Ce qui est en revanche certain c'est que Théophile Gautier a fait connaître les oeuvres de son ami. (A) "la suite de vos lignes j'ai vendu toutes mes natures mortes à un seigneur polonais" lui écrit Zichy depuis Saint-Petersbourg (c. 500 ff. 424-425) d'où il lui envoie également un lot d'aquarelles destinées à la vente.

"Je vous remercie infiniment pour l'hospitalité que vous avez accordée à mes aquarelles. Je vous prie de les remettre à Monsieur Delarue qui se présentera à cet effet chez vous muni d'une autorisation de moi." (16 mars 1860 - c. 500 ff. 420-421).

Il s'agissait notamment de *l'Orgie* et de natures mortes (tableaux de chasse) : *le Loup*, *le Lynx*, *le Renard*, *les Coqs des bois*, *les Perdrix blanches*. Dans le *Voyage en Russie* Gautier commente longuement la première de ces oeuvres (aquarelle H. 1,12 x 1,24 ; vendue à Paris en 1878 pour 500 F. - par la suite

conservée à Budapest elle a disparu pendant la guerre ; connue par la photographie), à la découverte de laquelle il attribue l'origine de son admiration pour Zichy :

"Nous nous trouvâmes en face d'un chef d'oeuvre qu'il nous était impossible d'attribuer à aucun maître connu et que tous auraient été fiers de signer (...) c'était une manière toute neuve, un faire tout à fait original, une surprise, une découverte, un cru non classé du terrain l'art, égal aux plus célèbres, d'une sève, d'un bouquet, d'un goût insolite, mais exquis (...), une aquarelle magnifique".

Il évoque plus loin avec le même enthousiasme "trois grandes aquarelles de nature morte, représentant le renard, le loup et le lynx, dont les peaux pendaient dans son salon, et qu'il avait tués lui-même. Ni Barye, ni Jadin, ni Delacroix ne feraient mieux. Ce talent seul suffirait à Paris pour illustrer son homme".

Le quatorzième chapitre du *Voyage en Russie* fait référence à de nombreuses oeuvres de Zichy admirées par l'auteur dans l'atelier de l'artiste à la fin de l'année 1858 ; il serait inutile et fastidieux de citer ici intégralement les longues descriptions qui s'y trouvent ; mieux vaut privilégier les deux oeuvres dont la localisation est aujourd'hui connue - l'une et l'autre sont conservées à la Galerie Nationale Hongroise : *Les Juifs martyrs* et *Les déterreurs de morts*. Au premier dessin (fusain et pastel, 171 x 107,5 cm) Zichy donna ensuite un pendant, *L'Autodafé* qui portait sur l'encadrement le premier mot de la prière de mort du rite israélite. La longue analyse que fait Gautier des *Juifs martyrs* est essentiellement psychologique : il imagine les sentiments et les pensées de chacun des personnages, leur passé, leur avenir proche... Il y joint, avec une sympathie marquée pour les victimes de l'inquisition, et tout particulièrement le père de famille, la condamnation du fanatisme. Selon lui, "dans ce dessin, d'une grande importance, Zichy a résumé d'une manière aussi pittoresque que profonde la double persécution politique et religieuse qui, sous prétexte de venger la mort d'un Dieu, s'acharnait contre le malheureux peuple d'Israël. (...) L'exécution de ce dessin est à la fois large et finie ; l'estompe et le crayon sont les moyens employés. A des blancs lumineux, argentins, s'opposent des noirs veloutés comme celle des belles gravures anglaises. Les Juifs martyrs seront une magnifique estampe, et telle est, sauf erreur, leur destination".

L'oeuvre, organisée en deux niveaux, sur un entrecroisement très rigoureux de diagonales, doit en effet son caractère dramatique aux expressions et aux gestes ainsi qu'aux forts contrastes de clair-obscur. Gautier ne fait pas allusion à la couleur ; il n'est pas impossible que les Rehauts de pastel aient été ajoutés postérieurement (le dessin conservé à la Galerie Nationale Hongroise est daté de 1871). Quant à la destination de l'oeuvre, c'est en effet un usage courant à l'époque pour beaucoup d'artistes de travailler d'emblée en vue de la reproduction de leur oeuvre par l'estampe. La maison Goupil faisait ainsi travailler de nombreux peintres et dessinateurs.

La seconde de ces oeuvres, *Les déterreurs de morts* (Sépie, 42,2 x 36,6 cm) fut donnée à Théophile Gautier par Zichy lui-même et porte, en bas, la dédicace et la signature :

"A Th. Gautier, son dévoué ami Zichy 1858 St Petersburg".

Elle fut vendue en 1878 (n° 179 du catalogue) pour 800 Frs, ce qui est le prix le plus élevé atteint par les dessins de la collection Gautier. "Ce dessin, tout Paris le verra ; il est à nous : Zichy nous en a fait hommage, c'est son chef-d'oeuvre et un chef-d'oeuvre", écrit le destinataire qui, après une description très mélodramatique fondée sur l'analyse du contraste moral entre le mort plongé dans une "méditation d'éternité" et le "trio monstrueux (...) hyènes à face d'homme", n'hésite pas à ajouter : "Quand on le contemple, on pense au *Lazare* de Rembrandt, au *Suicidé* de Decamps, à l'*Hamlet avec les fossoyeurs* de Delacroix, et ces terribles souvenirs ne lui nuisent en rien".

Même si ces comparaisons peuvent paraître quelque peu écrasantes, il est certain que Zichy a dû se souvenir de Rembrandt dans cet effet de lumière qui semble émaner du cadavre plutôt que de la lanterne tenue par le piller de tombe. Ici encore le clair-obscur est essentiel à la composition, procédé qui a touché le critique au cœur : "Quelle magie de lumière et de clair-obscur, quelle puissance d'effets obtenues par des moyens si simples ! Sur le devant un peu de sepia rousse, au fond quelques teintes d'encre de Chine. La plus riche palette ne donnerait pas des résultats si prestigieux." - "On ne saurait pousser plus loin l'horreur romantique."

Nul doute, Zichy est celui qui a soulevé chez Gautier le plus grand enthousiasme. Si l'on voulait établir une hiérarchie des peintres contemporains selon l'écrivain d'art, Zichy n'arriverait-il pas en tête du palmarès ? "Un trait de génie n'est pas bien long à donner - quand on a du génie, et Zichy en a", peut-on lire à propos de l'*Orgie florentine*. Les dernières lignes du quatorzième chapitre du *Voyage en Russie* sont sans ambiguïté.

"Zichy comme Gustave Doré est un monstre de génie, un portentum, pour nous servir de l'expression latine, un cratère toujours en éruption de talent. Notre article est déjà incomplet ; mais nous avons écrit assez pour faire comprendre que Zichy est une des plus étonnantes individualités que nous ayons rencontrées depuis 1830, cette époque climatérique de l'art".

Un tel jugement ne doit pas surprendre de la part de Théophile Gautier. Non seulement il est ébloui par la virtuosité, la diversité d'inspiration et de style de son ami, mais les oeuvres de celui-ci répondent pour la plupart à une exigence esthétique que l'on n'a pas accoutumé de prêter au théoricien de "l'art pour l'art". Loin de le décevoir, le caractère dramatique, voire théâtral, d'une peinture suscite son admiration. Le goût du commentaire moralisant est flagrant dans sa présentation des oeuvres de Zichy, de Munkácsy ou de Madarász... Celui qui écrivait en 1860 à propos de Greuze : "Les arts enseignent et moralisent par le beau seulement et non par la traduction d'une formule philosophique ou sociale" (*Le Moniteur Universel*, 26 novembre 1860) n'en est pas moins satisfait de rencontrer le didactisme dans la peinture quand il se présente avec le charme de l'étrangeté.

"Les vieux emblèmes ne signifient plus rien. Il faut créer de toutes pièces un vaste symbolisme qui réponde aux idées et aux aspirations du temps, théologique, politique et allégorique", exigeait-il dans *La Presse* dès 1848 (21 avril). C'est ce que, parmi bien d'autres artistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, tentera de

faire Zichy, notamment dans la grande composition *Le génie de la Destruction* qui remporta à Paris un succès de scandale en 1878. Ce désir de voir renouveler l'allégorie va de pair chez l'écrivain avec l'intérêt porté au détail anecdotique inusité, au pittoresque des costumes, des bijoux et des armes.

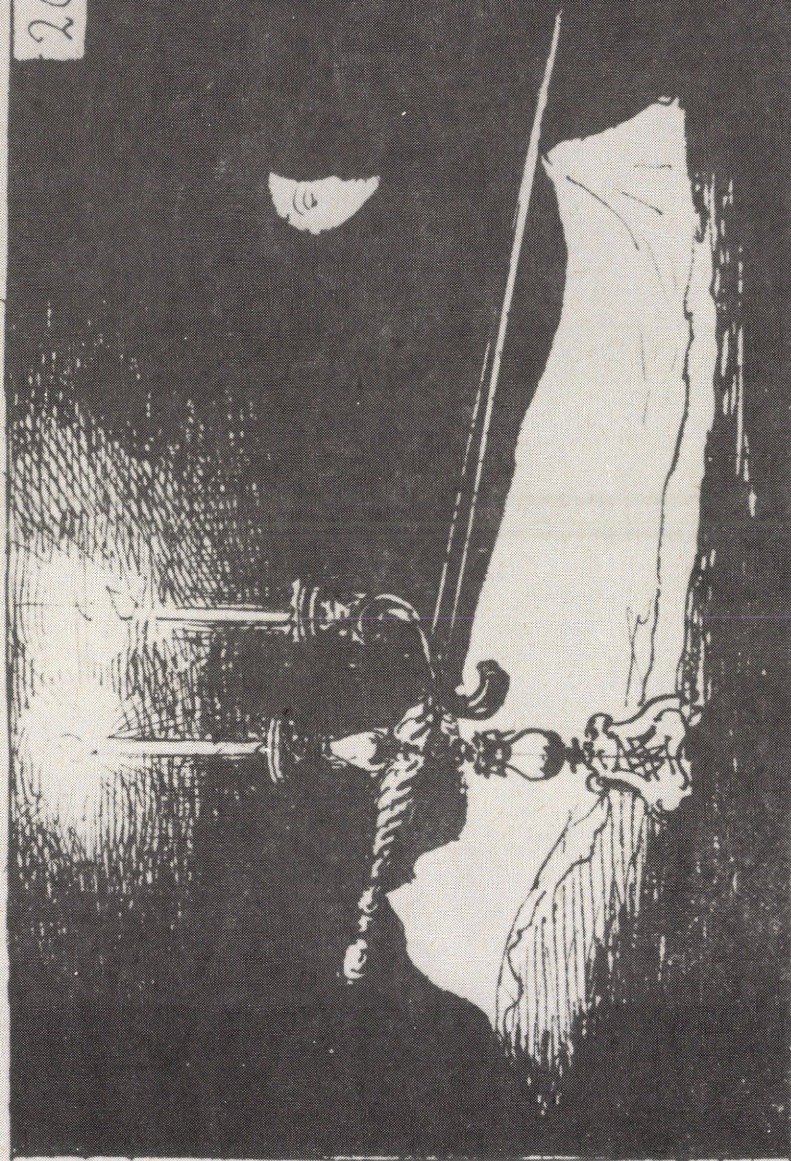
Loin d'être l'expression marginale d'un amateur d'exotisme, les pages consacrées par Théophile Gautier aux artistes hongrois sont dictées par une curiosité cohérente. Ne comptent-elles pas, pour le lecteur du vingtième siècle, parmi les plus précieuses ?

Précieuses pour l'historien de l'art qui refuse de s'enfermer dans l'étude exclusive des avant-gardes pour tenter de saisir la réalité de la production artistique du siècle dernier.

Précieuses aussi pour qui fait sienne l'exploration des relations entre la Hongrie et la France. Il convient d'y trouver un stimulant à poursuivre systématiquement l'enquête. Quels artistes hongrois ont-ils vécu, travaillé, exposé, vendu, enseigné en France au siècle dernier ? Quelles étaient leurs relations avec le milieu artistique et le public français ? Répertoires, dictionnaires, monographies, recherche et publication de textes, du côté français, tout est à faire...

Madagascar

2061



Ca sein suaire.

Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

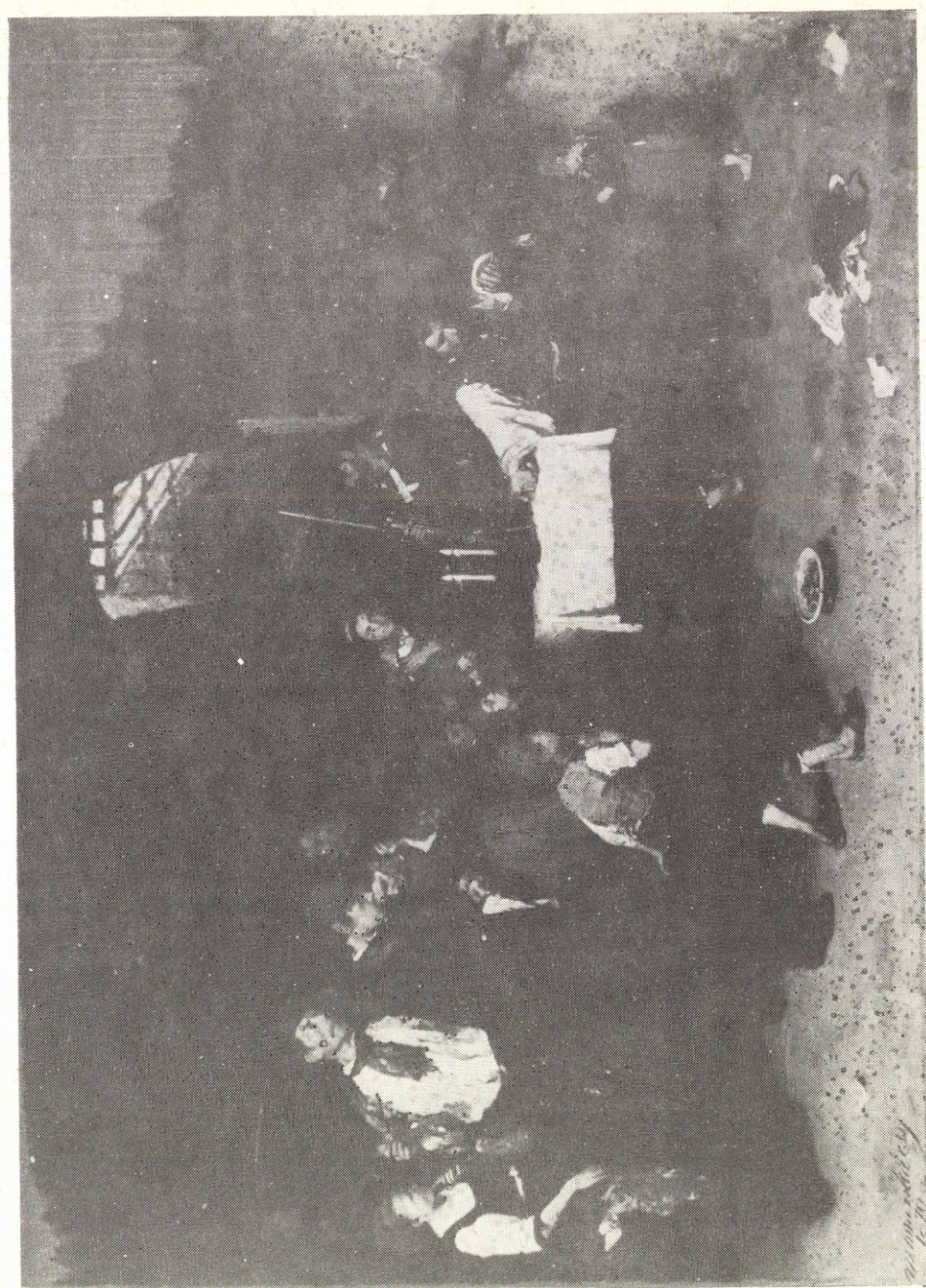


Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7

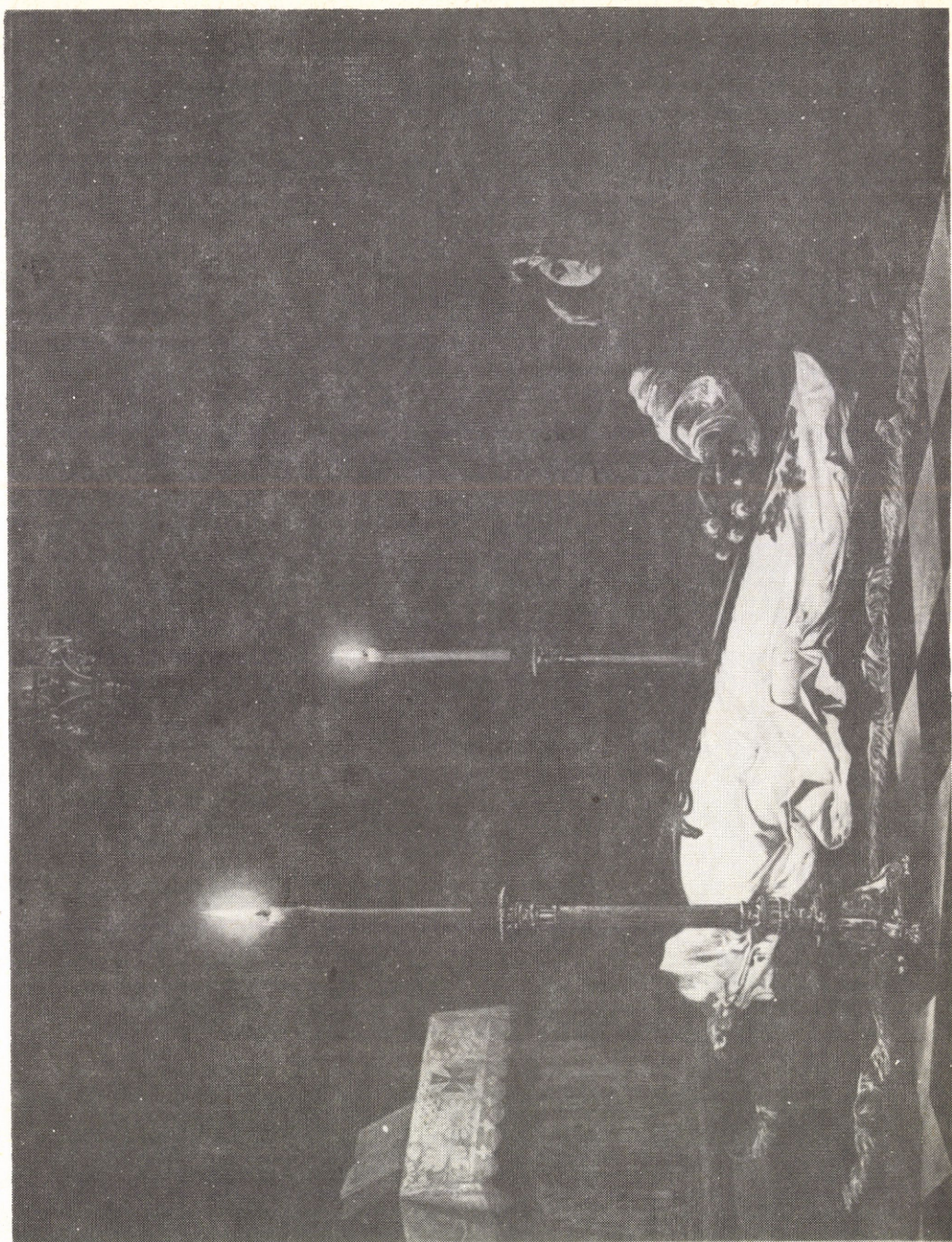


Fig. 1

Théophile Gautier et les peintres hongrois. Illustrations.

Fig. 1 - VIKTOR MADARÁSZ, *Le deuil de László Hunyadi*, H.T., 249 x 312,5 cm, 1859, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Fig. 2 - GALETTE, *Album du Salon de 1861* (Madarász, *Le deuil de László Hunyadi*), Paris, Bibliothèque Nationale, Estampes.

Fig. 3 - VIKTOR MADARÁSZ, *Zrínyi et Frangepán en prison*, H.T., 176 x 236 cm., 1864, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Fig. 4 - VIKTOR MADARÁSZ, *Mihály Dobozi*, 116 x 310 cm, 1868, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Fig. 5 - MIHÁLY MUNKÁCSY, *Le dernier jour d'un condamné*, réplique du tableau original (1869, Park Museum de Philadelphie), H.T. 119,3 x 170,5 cm, 1878, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Fig. 6 - MIHÁLY ZICHY, *Les Juifs martyrs*, papier, aquarelle, sépia, 122 x 70,5 cm, 1871, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Fig. 7 - MIHÁLY ZICHY, *Les déterreurs de morts*, papier, aquarelle, sépia, 42,2 x 36,6 cm, 1858, Budapest, Galerie Nationale Hongroise.

Crédit photographique : 1-3-4-5-6-7 : Galerie Nationale Hongroise - 2 : Paris, Bibliothèque Nationale.

Arany : "Le Shakespeare de la ballade"

L'oeuvre d'Arany s'inscrit manifestement entre "la crise et l'éclatement de l'esthétique normative"¹ et la "modernité" hongroise² : celle-ci fait son apparition aux alentours des années 1880, tandis qu'Arany disparaît en 1882, et avec lui la dernière grande figure du courant "national-populaire" ("népi-nemzeti"), qui véhiculait encore bon nombre de valeurs de cette esthétique "normative". Toutefois, plus que sa poésie lyrique, ses oeuvres épiques, ou ses écrits théoriques et critiques, ce sont ses ballades qui nous permettent le mieux de prendre conscience de ce fait.

Ces célèbres ballades, en effet, sont le lieu d'une contradiction singulière et fort significative. Du côté de la réception, c'est-à-dire de la critique et des lecteurs hongrois, elles font l'objet d'une solide certitude: Arany fut et demeure pour beaucoup, "le Shakespeare de la ballade". A l'inverse, du côté de la production, de l'écriture, c'est-à-dire d'Arany et de ses textes, elles offrent l'aspect d'un champ clos dans lequel le poète se serait longtemps débattu, seul, pour atteindre un objectif ardemment convoité: retrouver dans la ballade savante la pureté originelle alors perdue pour lui, de la ballade populaire.

"Le Shakespeare de la ballade". Comme on le sait, c'est le critique Pál Gyulai qui lança le premier cette appréciation élogieuse, et la formule connut depuis lors un succès qui ne s'est jamais démenti. Qu'on en juge. Dezső Keresztury, l'un des biographes d'Arany, écrivait en 1937 : "Quoi qu'il en soit (sous-entendu : des divergences d'appréciation dont ses ballades furent l'objet), ce jugement, qui fut émis de son vivant même, s'est transmis de génération en génération."³

Et Keresztury, non content de constater les faits, prend position à son tour en déclarant avec fermeté : "Ses ballades font véritablement de lui le maître du genre, y compris au niveau de la littérature universelle".⁴

Quant à l'historien de la littérature József Túróczi-Trostler, il met en relief en ces termes la fécondité du genre en Hongrie : "La poésie hongroise n'a pas eu une cette "année de la ballade", comme le classicisme allemand, mais des décades de ballades extraordinairement vivantes et productives".⁵

Et il caractérise ainsi la place d'Arany aux plans national et européen : "Arany fut en Europe le dernier de ces grands génies nés pour la ballade, et dans la littérature hongroise il fut le premier et le dernier, car le bon sens bourgeois n'avait pas encore étouffé en lui l'antique frémissement lié à l'expérience du tragique. En ce sens il est véritablement "le Shakespeare de la ballade" (...) La ballade hongroise commence à vivre véritablement avec lui, et c'est avec lui qu'elle prend fin."⁶ Du côté de l'édition, les ballades d'Arany firent l'objet, de 1877 à nos jours, d'une institutionnalisation de plus en plus marquée. En 1877, en effet, Ágost Greguss, "l'inventeur" de la célèbre "définition" de la ballade ("la ballade est une tragédie qui se narre en un chant" - " A ballada tragédia dalban

elbeszélve") rassemble quinze textes sous le titre "Les baliades de János Arany". Et en 1982, ce sont trente-neuf poèmes que l'on recueille sous le même titre, dûment classés selon l'ordre chronologique qui a fini par s'imposer, et comme sacralisés par la préface d'István Söster qui leur est associée depuis 1957.

Enfin, si l'on jette un coup d'oeil vers l'école et l'université, on peut établir le même constat : les ballades d'Arany occupent dans les manuels une place de premier plan dans la présentation que l'on fait de l'oeuvre du poète, et même de toute la production littéraire du 19^{ème} siècle.

D'une façon générale, la certitude qui se fait jour dans la formule emblématique de Gyulai, peut être développée comme suit : Arany est "le Shakespeare de la ballade" parce qu'on voit en lui le maître du genre, comme on voit en Shakespeare celui de la tragédie ; il l'est encore parce que ses ballades, à l'instar des drames historiques du poète anglais, révèlent en lui un patriote, un chanteur de la nation, un barde national ; et il l'est enfin parce qu'il tenta dans ses ballades, comme Shakespeare dans l'ensemble de son oeuvre, de dresser de l'homme, de ses passions et de ses travaux (au sens ancien), un tableau à valeur d'universalité.

A l'opposé, si nous nous tournons maintenant vers Arany et la création de ses ballades, la situation est toute autre.

L'homme, celui qui composa les ballades de 1847 à 1877, se présente à nous comme un être en état de quête perpétuelle d'un sol sur lequel il pourrait enfin se poser et prendre, ou reprendre, racine. Pensons tout particulièrement à son Juif errant (*Az örök zsidó*) de 1860.

Le poète, n'est pas de ceux qui progressent sur les cimes la tête haute : loin d'être un homme de certitudes, Arany fut constamment harcelé par le doute (voir son Epilogue- *Epilógus* de 1877), et littéralement "habité" par un profond sentiment d'incomplétude. Dès l'année 1855, il écrivait à Gyulai :

"Mon talent (...) m'a toujours poussé vers l'avant, mon manque d'énergie toujours tiré vers l'arrière, et c'est ainsi que je suis devenu, comme une bonne partie de mes oeuvres, un fragment."⁷

L'époque, elle, n'est guère de nature à infléchir un tel tempérament poétique, une telle âme, vers une quelconque quiétude : après la vague d'espoir soulevée par les événements de 1848 et 1849, ni le compromis de 1867, ni l'évolution technologique et économique du pays, ne suffirent à lui faire oublier la répression de l'époque de Bach ou la disparition de l'ami cher, Petöfi.

Quant au genre auquel Arany s'adonne en composant ses ballades, l'engouement même qu'il connaît en Hongrie dans les années 1860 et 1870 n'est pas de bon augure : les sarcasmes par lesquels Arany accueille l'anthologie de 1860 -1861 (*Magyar balladák könyve*), et l'article de Reviczki de 1884 sur "l'épidémie de ballade" (*A ballada-járvány*), annonce le déclin qu'il va connaître en Hongrie. Comme le soulignait Türczi-Trostler, et comme le confirme l'abandon auquel József Kiss le voue en 1882, Arany est bien le dernier représentant de la ballade, en Hongrie tout au moins.

Toutes ces données se retrouvent traduites dans les ballades d'Arany et dans leur genèse : on y lit notamment, dans celle-ci comme dans celle-là, l'effort du poète pour redonner à la ballade cette dimension universelle que Goethe lui prêtait par ces propos : "(...)un choix de poèmes de ce genre permettait de formuler tout l'art poétique, car les éléments n'y sont pas encore séparés, mais y sont réunis comme dans un oeuf primitif et vivant, qui ne demande qu'à être couvé pour s'élever dans les airs sur des ailes d'or, comme le plus magnifique des phénomènes."⁸

Plus précisément, on y distingue les phases d'une lutte pour trouver en la ballade savante un terrain où le poète pourrait enfin clamer : contre moi-même, contre le temps, contre l'époque, j'ai su revivifier et restaurer cette "parole oubliée" qui me relie à nouveau aujourd'hui à mon peuple, et par delà au monde. Ou encore, pour reprendre le titre d'un beau recueil d'études consacré au poète (La certitude non-acquise -Az el nem ért bizonyság) : en faisant d'un amas confus de fragments une oeuvre qui vaut pour tous, j'ai acquis, par mes ballades, la certitude de m'être réconcilié avec le monde.

Mais ce combat, me semble-t-il, fut un combat perdu.

Premier indice : si le titre Les ballades d'Arany nous paraît aujourd'hui aller de soi, comme Les contes de Perrault ou Les fables de la Fontaine, rien ne nous permet de dire qu'il en eût été de même pour Arany. Bien au contraire : s'il conçut le projet de composer un "cycle Hunyadi", on sait en quels termes il se plaignit de son inachèvement ; en outre, il n'a jamais réservé de sort particulier à ses Ballades, puisqu'il a choisi d'en insérer les textes, sans sous-titre et sans aucune mention spéciale, dans ses Poésies brèves (Kisebb költemények) de 1856 et dans ses Poésies complètes (Összes költemények) de 1867.

Deuxième indice, par ordre d'importance : la genèse des ballades. Elle est marquée par deux traits fortement contradictoires : la continuité, et une extrême irrégularité.

La première est perceptible à un double niveau : Arany cultivait la ballade en 1847, il la cultivait encore trente ans plus tard, en 1877. Par ailleurs, il reprend en 1877, assez systématiquement semble-t-il, des ébauches très anciennes : En décortiquant le maïs (Tengeri-hántás), Les trouble-fête (Az ünneprontók), et Duel à minuit (Éjféli párbaj) remontent aux années 1850. Il y a donc un pont solidement établi entre le présent et le lointain passé : la ballade fut un genre qui ne cessa d'occuper l'esprit d'Arany, comme elle le fit pour Goethe, qui confiait en 1830 à Eckermann : "Je les avais toutes dans la tête depuis de nombreuses années ; elles occupaient mon esprit comme des images gracieuses, de beaux rêves, qui venaient et disparaissaient, et avec lesquels mon imagination se plaisait à jouer. Je me décidais à regret, tandis qu'elles prenaient corps dans de pauvres mots maladroits, à dire adieu à ces apparitions brillantes avec lesquelles j'étais familiarisé depuis si longtemps."⁹

Le second trait, l'irrégularité, n'est pas moins manifeste : la production des ballades présente une plage de silence extraordinairement étendue, puisqu'elle occupe les deux tiers du processus total, de 1857 à 1877. Par ailleurs, il se trouve

que l'unique poème qui s'apparente au genre et vienne rompre ce mutisme, c'est, d'une façon hautement significative, *Le Juif errant*.

Cette dernière ballade constitue à mes yeux l'une des clefs livrant accès à l'univers complexe des textes d'Arany, mon troisième indice.

La critique hongroise a longtemps considéré ce poème comme une oeuvre purement lyrique : prenant prétexte de la fameuse rupture du vers 51 ("Pauvre juif ! ...Mon pauvre coeur." - "Szegény zsidó ! ...szegény szívem."), on voulut y voir l'expression des sentiments personnels du poète. Mais une telle lecture ne pouvait résister durablement ni à la biographie d'Arany, ni à son attachement à l'objectivité (sa fameuse "kettős tárgyiasság"). On repensa donc ce vers-clef du poème, et l'on inversa le rapport entre ses deux parties : *Le Juif errant* fut alors assimilé à un "monologue dramatique". Mais János Barta lui-même, qui proposa cette classification, avait raison de persister dans sa quête : on ne peut évacuer un lyrisme qui jaillit ainsi, d'une façon si irréprensible, si poignante, si alarmante, au beau milieu d'un récit. Il faut en percer le mystère.

Ce qui précède nous met sur la voie : vu la date du poème (1860 est l'année de l'arrivée d'Arany à Pest), vu la place qu'il occupe dans le désert des années 1857-1877, vu la forme éclatée qu'il représente, entre l'objectivité et le lyrisme, vu le thème universel qu'il développe, on peut lire aussi l'expression d'un échec. *Le Juif errant* manifeste l'acmé d'une crise qui traverse à des degrés variables la totalité des ballades d'Arany : la brisure que ce texte offre à nos regards, telle une plaie, nous engage à y déceler l'incapacité du poète à sortir vainqueur du combat dont nous avons vu l'enjeu. *Le Juif errant* n'a pas pu germer en une ballade "originelle" dont il rêvait, fort éloigné aussi de ce qu'il savait être une réussite dans le genre, comme Madame Rozgonyi (Rozgonyiné), par exemple.

Dans cette lumière, *le Juif errant* met fin à une période de relatif "bonheur" dans la pratique du genre, et nous amène à examiner la production de 1877 d'un oeil neuf.

Qu'y trouve-t-on ? Un bien étonnant mélange, au regard de la relative sérénité émanant des ballades des premières années, les années 1847-1857. Mais aussi, et contradictoirement, les signes d'une nette tendance à reprendre la voie ouverte par *le Juif errant* : la ballade savante, nous disent les textes de 1877, semble bien pouvoir être le genre le mieux à même de développer poétiquement des thèmes universels.

Le premier de ces deux aspects se dégage essentiellement de la présence fortement insolite de *Combat singulier* (Párviadal) dans le corpus, d'une part, d'autre part de la remarquable variété des formes et des procédés narratifs. On y observe en particulier un phénomène jusqu'alors inédit dans les ballades d'Arany : Le "je" désignant l'homme et le poète, fait surface à visage découvert dans *Combat singulier*, et il affleure dans *Le montreur d'images* (A kép-mutogatás).

Le second aspect se traduit par le choix des sujets et des thèmes : toutes ces dernières ballades perdent beaucoup de la dimension historique, locale, et pour tout dire hongroise, qui était presque toujours la leur dans la production des années 1847-1857. Toutes tendent, dans le sillage de *Juif errant*, à s'élever au-

dessus de la "petite patrie", de la "szűk pátria". Toutes sauf, précisément, Combat singulier et Le montreur d'images.

Combat singulier développe sous des dehors grotesques le thème qui tenait peut-être le plus au coeur d'Arany, en 1877 : le thème tragique du départ et de l'abandon, préludes à la mort de la patrie. En ce sens, ce poème constitue, avec Le Juif errant, une autre clef pour pénétrer dans l'intimité des ballades. Quant au Montreur d'images, il en est pour moi la troisième clef. Dernière ballade d'Arany, elle nous montre l'impuissance du poète à faire de la ballade savante l'égal de cette ballade originelle qui, fût-elle hongroise ou danoise¹⁰ pouvait, et parfois savait être " le poème commun de presque tous les peuples d'Occident"¹¹ : en y redonnant la parole à un chanteur populaire, à un Bänkelsänger, et en en situant l'action dans la région de son enfance, Arany y renonce sous nos yeux à relayer la ballade populaire par la ballade savante. Testament individuel, Le montreur d'images peut alors également être absorbée comme le point de départ d'une plus ample réflexion sur l'histoire et la nature du genre. Dans quelle mesure ce texte marque-t-il la fin de la ballade savante ? Et dans quelle mesure l'ensemble des ballades d'Arany peuvent-elles être considérées comme le reflet même de la naissance, de l'épanouissement, de la crise, et du déclin de la ballade savante en Europe ? S'il en était ainsi, c'est plus subtilement encore, et surtout plus utilement, qu'Arany pourrait être appelé "le Shakespeare de la ballade".

Notes:

1. Selon l'expression de Kálmán Sass, l'organisateur du colloque hungarologique qui s'est tenu à Bruxelles en Novembre 1988, et qui m'a donné l'occasion d'exposer les vues qui vont suivre.

2. Voir gMajda : Naissance de la modernité en Hongrie. Revue de Littérature comparée, Juillet-Septembre 1986

3. "Akár így, akár úgy : a jelző, amelyet már életében megfogalmaztak, nemzedékeken át öröklődött tovább : "Arany a ballada Shakespeare-je". Ainsi vécut János Arany (Így élt Arany János), Móra. Budapest, 1978. p. 101.

4. "A balladának valóban világirodalmi mértékkel mérve is mestere lett."

5. "A magyar költészetnek nem "balladaéve" van, mint a német klasszicizmusnak, hanem hangos és páratlanul termékeny ballada évtizedei." Littérature hongroise-Littérature mondiale (Magyar irodalom-Világirodalom) Budapest, 1961. Tome 1, p. 384.

6. "Európa utolsó s a magyar irodalom első s utolsó nagy balladatermészetű költője, akiben a polgári józanság még nem oltotta ki a tragikum élményének ősi borzongását. Ebben az értelmezésben valóban "a ballada Shakespeare-je" (...) A magyar ballada igazi élete Arannyal kezdődik s vele végződik." *ibid.* p. 395.

7. "Et pourtant, une douve secrète / me consume: l'éternel doute; / et pour prix de ma carrière / mon sang me brûle comme celui de Nessus." ("Bárha engem titkos métely / Fölemeszt : az örök kétely; / S pályám bére / Égető, mint Nessus vére.")

8. "Tehetségem (...) mindig előretolt, erényem hiánya mindig hátravetett, s így lettem, mint munkáim nagyobb része, töredék." Lettre à Pal Gyulai du 7 juin 1855.

9. "(...)liesse sich an einer Auswahl solcher Gedichte die ganze Poetik gar wohl vortragen, weil hier die Element noch nicht getrennt, sondern wie in einem lebendigen Urei zusammen sind, das nur bebrütet werden darf, um als herrlichstes Phänomen auf Goldflügeln in die Lüfte zu steigen." Notes sur la Ballade du comte exilé et revenu. Ballades de Goethe. Aubier. Ed. Montaigne 1944. p. 162.

10. "Ich hatte sie alle schon seit vielen Jahren im Kopf, sie beschäftigten meinen Geist als anmutige Bilder, als schöne Träume, die kamen und gingen, und womit die Phantasie mich spielend beglückte. Ich entschloss mich ungern dazu, diesen mir seit so lange befreundeten glänzenden Erscheinungen ein Lebewohl zu sagen, in dem ich ihnen durch das ungenügende dürftige Wort einen Körper verlieh." Entretiens avec Eckermann, 14 mars 1830.

11. Voir sa critique des Anciennes ballades danoises (Régi dán balladák). Arany János. összes művei. XI kötet. Akadémiai Kiadó. Budapest. 1968.pp.20-25.

12. H.F. Bauer : Les ballades de Victor Hugo. Presses Modernes. Paris. 1935. p.7.

Céline et la Hongrie

Interview avec Céline dans un journal hongrois le 25 mai 1933.

"Je suis un couillon et un salopard " - dit Céline, l'auteur du plus grand succès de librairie de cette année. La victime du prix Goncourt parle de Semmelweis, de l'ignorance systématisée et des instincts irresponsables.

Paris, mai

/De la rédaction parisienne de Pesti Napló/

L'auteur du plus grand succès de librairie de cette année est assurément Louis-Ferdinand Céline, qui "a failli" avoir le prix Goncourt avec son célèbre roman, Voyage au bout de la nuit. Qu'il se soit fait écarter par le jury du prix Goncourt, finalement décerné au roman de Guy Mazeline, Les loups, n'enlève rien à la valeur ni au succès de son livre. Si le tirage des ouvrages peut être l'étalon du succès, on peut constater que la réussite du Voyage au bout de la nuit a largement dépassé celle des Loups. En moins de six mois, le livre de Céline est arrivé à sa deux-centième édition - un chiffre presque sans précédent dans l'histoire de l'édition française. Céline, qui a remporté cet extraordinaire succès, est médecin de son état et son grand succès ne l'a pas détourné du chevet de ses malades.

Le docteur Louis Ferdinand Destouches-Céline, tel l'ours qui hiberne, en février sort la tête de sa caverne, et, sentant encore l'hiver, rentre dormir. L'unique différence entre l'ours Destouches et l'autre, c'est qu'il ne dort pas mais grogne et, de temps en temps, quitte sa caverne pour se délecter d'un peu de miel...

Depuis qu'il "a failli" obtenir le prix Goncourt, le docteur Destouches est évidemment devenu un homme célèbre. Les éditeurs recherchent ses faveurs et les journalistes ses pensées secrètes. Mais le médecin-littérateur d'un dispensaire de banlieue, avec ses manières d'ours, hausse les épaules et marmonne à l'intention des éditeurs qu'il n'a rien à publier, ou alors dans sept ans, et quant aux journalistes, il les éconduit systématiquement en bougonnant. Il ne se risque en ville qu'en cachette, quand personne ne le voit. L'autre jour ses amis l'ont rencontré dans un grand music-hall, où il s'empressait auprès de jolies danseuses... En tout bien tout honneur, il cherchait une vedette pour sa pièce. Car Céline n'est pas seulement romancier, il est également auteur dramatique...

Comme notre journal l'a déjà dit, Céline a fait sa thèse de doctorat sur Semmelweis. C'est ce sujet que j'ai voulu aborder avec lui, dans sa tanière.

C'est dans une banlieue ouvrière terne et enfumée que la municipalité de Clichy a attribué un petit terrain au dispensaire. On peut y voir un petit bout de ciel bleu sans cheminée ni pans de mur au premier plan. Une pelouse riante entoure le modeste cube de briques. Dans la salle d'attente, des ouvriers au visage souillé de suie et au bras cassé, des femmes en pantoufles aux pieds meurtris par les machines, attendent leur tour. Il est six heures du soir. De nouveaux patients, moins gravement malades, arrivent de l'usine : le dispensaire s'anime. L'infirmière, souriante, s'empresse de m'annoncer : elle est fière de son docteur, devenu un homme célèbre...

D'un pas lourd et traînant, un grand jeune homme mince vêtu d'une blouse blanche sort du petit cabinet de consultation. Il a un visage singulièrement beau et viril, de bons yeux bienveillants, une voix caressante. Mais pourquoi cette tristesse ? J'ai parlé avec lui une demi-heure, mais il fallait lui arracher les mots de la bouche. J'ai rarement interviewé des personnages célèbres aussi modestes. Il est confus d'être l'objet de la curiosité générale, d'être questionné et de devoir répondre. Il ne cherche pas non plus comme ces "écrivains renommés" à faire des bons mots à tout prix. Comme s'il avait constamment peur de se donner des airs prétentieux.

-Non, non, je vous le dis sincèrement -murmure-t-il en souriant - je ne peux rien trouver d'intéressant à dire pour votre interview...

-Le roman sur Semmelweis ? Oh il est loin déjà ! Ca fait plus de dix ans. Il est déjà loin, très loin de moi. Comment suis-je arrivé à faire une thèse ? A l'idée de faire une thèse de médecine justement sur lui ? Peut-être de la même façon que ces deux cent mille étudiants en médecine qui tous les jours sont confrontés à Semmelweis, parce qu'ils doivent nécessairement le rencontrer s'ils s'occupent d'obstétrique. Semmelweis était un grand médecin, comme il y en a eu très peu. Et sa vie était tragique : peu de médecins ont eu une vie aussi tragique. Son drame m'a intéressé. J'en ai fait un livre. Et bien sûr, j'ai été attaqué. Un imbécile très savant m'a pris à partie en disant que mes données étaient fausses. Mon critique a même pris la peine de me réfuter en français. Eh oui ! Le pauvre était lui-même incapable d'en faire autant, et il était fâché qu'un autre l'eût fait. D'ailleurs, il avait raison, il y avait des licences poétiques dans les données. Comme si vraiment c'était important...

Céline murmure tout cela d'une voix entrecoupée, avec un sourire timide, les yeux baissés. Comme quelqu'un qui parle d'une chose qui lui tient à coeur mais qui feint l'indifférence. Il dit un texte qui est en train de naître mais qu'il n'a pas ordonné logiquement.

-On en est à la traduction. Un jeune Hongrois est en train de le traduire pour une agence littéraire. Si ça plaît aux Hongrois, tant mieux. Qu'ils le lisent. De moi-même, je ne l'aurais pas publié. Certainement pas en France. Ici, il n'est pas sorti en librairie. C'est une thèse de médecine...

-Que fais-je d'autre ? J'écris. Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même. On écrit, on parle, on est médecin, on soigne les malades et au fond on ne sait pas expliquer pourquoi...

Une jeune ouvrière aux yeux noirs pétillants pousse la porte. Elle s'impatiente. Elle m'en veut de déranger si longtemps son docteur...

-Une minute, mon petit, lui dit Céline. Un peu de patience...

La fille sourit. Elle regarde le docteur avec enthousiasme, puis hoche la tête et sort.

-Vous aimez soigner les malades ?

-Qu'est-ce que j'en sais ? répond-il embarrassé, comme si je l'avais pris en flagrant délit de faiblesse illicite. Comme s'il avait honte d'être aimé de ses malades.

-Non franchement, mon ami, croyez-moi, ça ne vaut pas la peine de vous préoccuper de mes idées. Moi aussi, je suis comme tout le monde. Un couillon et un salopard, comme les autres, confus et tâtonnant. L'un écrit, l'autre soigne les malades. Quelle différence ? Est-ce qu'il les soigne vraiment ? Qu'est-ce que j'en sais ? Au fond, qu'est-ce qu'on en sait ? Il y en a qui font un beau système de leur ignorance, de leur confusion et de leur bêtise. Moi, je ne sais pas. Je ne peux pas être un brillant causeur. Pourquoi ? Ca non plus, je ne sais pas. Ce sont les instincts qui nous dominent. On n'en est pas responsable. Si l'on écrit, qu'on écrive. L'écriture se justifie elle-même. Pourquoi l'expliquer ?

Quand j'ai voulu prendre une photo de Céline, il a failli être grossier. Quelle lubie ! Prendre une photo de lui ! Est-ce que cela ne suffisait pas le jour du Goncourt ?

László Aigner /traduit par Judit Karafiáth /

Céline, Semmelweis et les Hongrois

Retraduire Céline en français : quelle entreprise absurde ! Même s'il ne s'agit que de quelques paroles, rendues plus ou moins fidèlement par un journaliste hongrois dans les pages d'un quotidien de Budapest. L'interview faite en 1933 par László Aigner, correspondant à Paris du Pesti Napló, vaut pourtant la peine d'être connue : Céline y est interrogé non sur son échec au Goncourt, mais à propos de sa thèse sur Semmelweis.

Cette thèse de médecine, soutenue en 1924, est de nos jours bien connue des céliens. On y reconnaît le prélude à la production littéraire de Céline : prélude tant à ses romans qu'à ses pamphlets. En la personne du grand médecin hongrois qui avait découvert la cause de la fièvre puerpérale, Louis Destouches, le futur Céline, voyait le sauveur de l'humanité, le prophète méconnu et -sans aucun doute- un peu de lui-même. Ne s'était-il pas heurté, lui aussi, à l'hostilité, à la méchanceté et à la bêtise de son entourage ? Voilà le caractère autobiographique et prophétique qui relie la thèse aux futures oeuvres. En dehors de cet aspect thématique, concernant le style, Semmelweis annonce également l'écriture célienne, pour ne mentionner que les fameux "trois points", si caractéristiques de son "métro émotif"... Pourquoi Semmelweis ? Quelles étaient les raisons qui

avaient poussé Louis Destouches à choisir la vie et l'oeuvre de ce médecin hongrois ?

Céline s'en expliquera une trentaine d'années plus tard, dans une interview enregistrée par Francine Bloch pour la Phonothèque Nationale : "... D'ailleurs ma thèse de doctorat en médecine était d'un genre littéraire, sans le vouloir. On m'avait dit : "il faut faire une thèse, il faut la faire vite." Ben, alors, j'avais choisi comme thèse, pour la faire vite, j'ai dit : "Oh, ben on m'a raconté une bonne histoire, très curieuse. On me l'avait racontée... parce que j'ai fait mes études à Rennes, je suis parisien, mais il s'est trouvé que j'ai fait mes études à Rennes, et j'avais un brave professeur d'obstétrique qui m'avait raconté l'histoire de Semmelweis, bon. Ah ben j'ai dit nom de Dieu tiens voilà une affaire que je vais raconter et puis ça va me faire une thèse, j'avais le droit. Alors, j'ai fait cette thèse, et, ben mon Dieu, elle a passé, et le bonhomme, c'était le professeur Brindeau, qui était musicien, et qui dit : "Ah ben il est fait pour écrire cet homme-là."¹

Pourtant, l'intérêt de Céline pour l'histoire de Semmelweis ne se trouve qu'en partie expliqué par le fait qu'on lui avait raconté cette "bonne histoire, très curieuse". On sait que dès son enfance il était fervent admirateur de Pasteur. Or, c'est justement l'oeuvre du savant français qui a finalement rendu justice à la découverte de Semmelweis, refusée par la plupart de ses contemporains. "Pasteur, avec une lumière plus puissante, devait éclairer, cinquante ans plus tard, la vérité microbienne, de façon irréfutable et totale",² écrit Céline à la fin de sa thèse, pour offrir une lueur d'espérance à ses lecteurs atterrés par la tragédie personnelle de Semmelweis.

Au journaliste hongrois, Céline expose, ne serait-ce que par politesse, une motivation plus riche. Le côté "bonne histoire" y figure également, dans une formulation plus saillante que dans l'interview de 1959 ("...Et sa vie était tragique ; peu de médecins ont eu une vie aussi tragique. Son drame m'a intéressé..."), mais le premier argument invoqué à l'appui de son choix est d'ordre professionnel. Il est arrivé à l'idée de faire une thèse sur Semmelweis "peut-être de la même façon que ces deux cent mille étudiants en médecine qui tous les jours sont confrontés à Semmelweis, parce qu'ils doivent nécessairement le rencontrer s'ils s'occupent d'obstétrique. Semmelweis était un grand médecin, comme il y en a eu très peu". On voit bien la fascination qu'exerçait le savant hongrois sur le futur médecin et écrivain français : une vingtaine d'années plus tard, dans une lettre à Albert Paraz, Céline affirmera encore son admiration pour Semmelweis en disant qu'il était son idéal.³

"D'ailleurs ma thèse de doctorat en médecine était, d'un genre littéraire, sans le vouloir" - dit Céline en 1959. Tel ne devait pas être son avis en 1933, si l'on excepte le mot "roman" prononcé juste au début du passage portant sur la thèse ("Le roman de Semmelweis ?"). Faut-il le prendre dans le sens d'"histoire", ou était-ce seulement une formulation maladroite et arbitraire du journaliste ? Nous n'en savons rien. Quoi qu'il en soit, Céline dira plus tard que "c'est une thèse de médecine" pour expliquer pourquoi il n'a pas songé à sa publication; aucune mention donc de mérites littéraires. D'ailleurs, comme c'est très souvent le cas,

Céline ne dit pas (ou oublie ?) la vérité : contrairement à ce qu'il dit au journaliste, il a bien essayé de publier Semmelweis vers la fin des années vingt, mais Gallimard a refusé le manuscrit. La thèse sera publiée en 1936, à la suite de Mea Culpa.

Genre littéraire ou non, toujours est-il que dans cette même interview Céline invoque les "licences poétiques " dans ses données. Drôle de façon de s'excuser de fautes et erreurs commises dans une thèse de doctorat...

Il faut signaler en outre que les rectifications de "l'imbécile très savant " ne portaient pas sur la thèse, mais sur la version abrégée de celle-ci intitulée : "Les derniers jours de Semmelweis", parue dans la Presse Médicale un mois après la soutenance de thèse. Or, même si nous concédons des "licences poétiques " à une thèse de médecine, plus ou moins littéraire ⁴, elles nous paraissent tout à fait inadmissibles dans les pages d'une revue médicale sérieuse.

L'imbécile savant, qui a d'ailleurs exprimé la reconnaissance des Hongrois pour le "beau travail" de Monsieur Destouches, n'était autre que le biographe et éditeur hongrois de Semmelweis, le professeur Tiberius de Győry. Dans sa lettre adressée à la Presse Médicale ⁵, il se propose de rectifier "quelques petites erreurs de dates et de faits" (en réalité, des exagérations énormes : des séries mortuaires de 96 % au lieu de 16 et 31 % !) et des scènes "de pure imagination" (dans une crise de folie, Semmelweis se blesse pendant la dissection d'un cadavre etc.).

Mais le professeur Győry n'a lu qu'un extrait de la thèse. Qu'aurait-il dit à la lecture du texte intégral ? En fait, les falsifications, les omissions et les inventions, pour reprendre les termes d'Elisabeth Roudinesco ⁶, y pullulent. Loin de vouloir en dresser l'inventaire, citons-en quelques-unes. Contrairement à ce que Céline prétend, la maison natale de Semmelweis existe toujours. Semmelweis n'a pas pu participer à l'enthousiasme général de la Révolution hongroise (1848) : il n'est rentré que deux ans plus tard. Céline escamote sa famille pour faire de lui un héros solitaire : il lui enlève, en plus, la plupart de ses amis et protecteurs. Sous la plume de l'écrivain, Semmelweis devient un prophète paranoïaque, presque toujours en collision avec son entourage.

"D'ailleurs, il avait raison" - admet Céline avec une franchise désarmante, après avoir traité le bon professeur d'imbécile et de jaloux, car incapable de rédiger quoi que ce soit sur Semmelweis... Győry, biographe et éditeur de Semmelweis dont les ouvrages sont cités par Céline dans la bibliographie de sa thèse!

Il ne faut nullement chercher à excuser cette impertinence célinienne typique. L'expliquer : c'est facile. Passé quelques années, les faits - que d'ailleurs Céline ne respectait jamais trop - s'étaient déjà effacés. Il ne lui est resté de cette affaire dans la Presse Médicale que le souvenir pénible d'avoir été attaqué - à tort ou à raison, c'était pareil. Etre attaqué; toujours et par tout le monde : voilà l'obsession de Céline qui met en branle toutes sortes de mécanismes néfastes, issus d'une vision déformée de la réalité et menant à des résultats désastreux - les pamphlets. Cette manie de la persécution s'est doublée chez lui d'une mythomanie accentuée : Céline a toujours su (consciemment ou non) remanier

les événements de sa vie en faveur d'une interprétation qui lui paraissait avantageuse pour une raison ou une autre. Rien d'étonnant donc dans le fait qu'il ait oublié sa propre bibliographie. D'autant moins que très probablement, il n'avait jamais lu la plupart des écrits cités... Peut-être ne sommes-nous pas tellement loin de la vérité si, exceptionnellement cette fois-ci, nous croyons Céline quand il dit qu'on lui avait raconté l'histoire de Semmelweis et qu'il n'a fait que la raconter à son tour⁷. Semmelweis n'a jamais été traduit en hongrois (le jeune homme qui avait entrepris de le faire n'a pu, semble-t-il, mener à bien son travail), ce qui est vraiment dommage, vu l'intérêt hongrois du sujet. D'autant plus qu'il est accessible en traduction anglaise, allemande, portugaise, espagnole, italienne et japonaise.

En attendant la publication du Semmelweis hongrois, les lecteurs doivent se contenter de l'unique roman de Céline accessible en leur langue : *Voyage au bout de la nuit*. Cet ouvrage, par contre, en est à sa deuxième traduction⁸. A en juger par les échos de l'époque, son succès a été immédiat : une dizaine de critiques ou comptes rendus faits pas des personnalités aussi éminentes que François Fejtő, Andor Németh, Lajos Kassák ou Zoltán Szabó, lui ont été consacrés. Néanmoins, à part les manifestations d'une curiosité éphémère du grand public, dans les années trente, à l'égard de ce livre scandaleux et insolite, Céline n'a pas été très connu dans les milieux littéraires hongrois. Il passe quasiment pour un inconnu en Hongrie : même les mieux informés ne connaissent qu'un titre (*Voyage au bout de la nuit*) et quelques adjectifs qui lui sont liés, au choix : antisémite, nazi, fasciste, collaborateur.

Ce sont des idées reçues, mais qui sont loin, bien entendu, d'être dénuées de fondement. Mais quelles étaient les idées reçues de Céline concernant la Hongrie, les Hongrois ?

Au début de Semmelweis, Céline nous présente un tableau idyllique de la Hongrie - aussi idyllique d'ailleurs que l'image du "bon médecin de quartier", dévoué et timide, dans l'interview de László Aigner (ajoutons tout de suite, pour excuser la naïveté du journaliste, que c'était effectivement un des "moi" authentique de Destouches-Céline !). "En Hongrie, pays mélodieux, pays de théâtre, peuplé par une race plus démonstrative que la nôtre, la musique jaillit au grand air, sans effort" - tel est le cadre enchanteur de l'enfance du petit Philippe. "C'est de chansons et non d'école que le petit Semmelweis, le nôtre, était fervent. La tentation était grande et multiple. Il y avait à cette époque, surtout à l'heure du déjeuner, presque autant de chanteurs populaires à Buda que de porches dans la rue..."

Mais dans un autre ouvrage l'opinion de Céline est loin d'être aussi favorable aux Hongrois. Le journaliste a fait allusion à une pièce de théâtre de Céline qui fournit un prétexte à l'écrivain pour "s'empresser auprès de jolies danseuses". Et en effet, dans *L'Eglise*, seule oeuvre théâtrale écrite et publiée par Céline,⁹ le principal personnage féminin - inspiré d'Elizabeth Craig, compagne de Céline pendant des années - est une danseuse qui devra se produire sur scène. La visite de Céline dans les music-halls était donc tout à fait légitime...

Le troisième acte de cette pièce se déroule au siège de la Société des Nations à Genève - cette scène étant censée représenter la corruption et le cynisme des fonctionnaires et délégués de tous les pays. Aux séances des commissions, on fait des discours solennels pour la sauvegarde de la paix, mais au fond, les délégués ne s'intéressent qu'aux chèques qu'ils vont toucher. Il y en a qui viennent de pays de fantaisie ; la république Tchouco-Maco-Bromo-Crovène, la Batania ou la Roumélie - mais il y en a d'autres qui sont tout simplement des Scandinaves, des Hollandais - ou des Hongrois.

Dans la liste des personnages, nous trouvons "Le Colonel Cravach, militaire hongrois ; magyar, très fantaisie". Il est "vêtu en magyar de fantaisie, hongrois, du genre le plus guerrier, large sabre pendant en brinquebalant, éperons infinis". Céline lui accorde une place éminente parmi les loups de la société. Tout comme les autres délégués, il ne pense qu'à toucher ses frais de voyage et son indemnité mensuelle. Dans un monologue de deux pages (c'est le délégué qui parle le plus !) il expose à la secrétaire du "Directeur du Service des Compromis " ses problèmes de devises : il reçoit son indemnité dans sa monnaie nationale, mais il est également payé en francs suisses et il a besoin de francs français pour sa petite amie à Paris, et une certaine somme pour son fils à Naples. "Faut-il garder des francs suisses qui monteront peut-être au change ? ... On dit beaucoup de bien de la livre, mais ça n'est pas le dollar...". Telles sont ses préoccupations et il les partage avec ses confrères.

Il semble bien que l'habit de gala hongrois de l'époque - tout anachronique qu'il était - ait donné le branle à la verve satirique de Céline qui n'a pas épargné le bon colonel ni les autres délégués. Pourtant, derrière cette représentation très ironique nous sentons la réalité : ce personnage est, hélas, tout à fait plausible...

Oublions donc le colonel Cravach et retournons à notre "héros parfait ", Semmelweis. Réjouissons-nous d'avoir un compatriote devenu héros littéraire sous la plume d'un grand écrivain français.

Notes:

1. Interview avec Francine Bloch (1959). Cahiers Céline 7. Céline et l'actualité 1933-1961. Textes réunis et présentés par J.-P. Dauphin et Pascal Fouché. Gallimard, Paris, 1986. 427-428.

2. Semmelweis. Gallimard, Paris, 1952. 131-132.

3. Cahiers Céline 6. Lettres à Albert Paraz 1947-1957. Edition établie et annotée par Jean-Paul Louis. Gallimard, Paris, 1980. 136.

4. Ce genre de thèse, contrairement à ce qu'on aurait tendance à penser, n'était pas trop insolite à l'époque, ni depuis -pour ne mentionner que la thèse de Victor Ségalen Les névroses dans la littérature contemporaine, 1902, ou une autre thèse sur Semmelweis (André Sobel : Semmelweis, sa

vie tragique et ses oeuvres, 1934). En plus, il y a des thèses de Médecine consacrées au Semmelweis de Céline...

5. Remarques sur "Les derniers jours de Semmelweis" par Tiberius de Györy, professeur à l'Université de Budapest. Cahiers Céline 3, Semmelweis et autres écrits médicaux. Textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. Gallimard, Paris, 1977. 94-95.

6. Elisabeth Roudinesco : "Céline et Semmelweis : la médecine, le délire et la mort". Tchou, Paris, 1979. 99-100.

7. C'est évidemment une exagération "célinienne". Louis Destouches a bien pu lire l'article du professeur Pinard en français, ainsi que quelques biographies en allemand et en anglais. Mais il est très souvent en contradiction avec ses sources - en premier lieu Bruck, Hegar et Sinclair -, et on se demande s'il les avait vraiment étudiées... Une confrontation systématique de Semmelweis avec les sources citées (et peut-être lues) par Céline sera bien utile pour mettre en relief la méthode créatrice du futur romancier.

8. La première traduction, faite par András Hevesi, a paru en 1934, tandis que la deuxième est l'oeuvre de János Szávai (1977).

9. Grâce au succès du Voyage, Céline a pu la publier en 1933. Mais vers la fin des années 20, cette pièce, tout comme Semmelweis a été refusée par Gallimard.

La rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse au début du siècle

Les événements marquants du mouvement psychanalytique hongrois sont à l'heure actuelle assez connus pour que l'on n'ignore pas que l'intérêt pour la psychanalyse se fit jour à Budapest d'une façon particulièrement précoce, dès le tout début des années 1900. En effet, Sándor Ferenczi s'y intéressa dès 1893, en prenant connaissance des recherches de Freud et de Breuer sur l'hystérie. Les débuts officiels de la psychanalyse en Hongrie remontent à 1907, note I. Hermann dans son article concernant cette période, lorsque Jung vint à Budapest et fit la connaissance de Ferenczi¹. C'est K.G. Jung qui jouera le rôle d'intermédiaire entre les Hongrois et Freud. Le premier groupe psychanalytique hongrois fut créé en 1913 sous la présidence de S.Ferenczi. Autour de lui et dans ses traces, le monde a connu de grands noms du mouvement psychanalytique hongrois de cette première génération, tels que par exemple M. Bálint, L. Szondi, M. Klein, G. Róheim, R. Spitz, I. Hermann et O. Rank.

Quelles peuvent-être les raisons de cette rencontre privilégiée de la Hongrie avec la psychanalyse ?

Peut-on évoquer des traits particuliers de l'histoire du peuple hongrois et de sa culture qui l'y prédisposaient, favorisant une sensibilité poussée, tournée vers le monde invisible de l'homme, vers ce qui constitue sa face cachée, c'est-à-dire l'inconscient ?

Interrogeons-nous d'abord sur l'origine asiatique des Magyars. Cette origine s'instaura dans une altérité totalement étrangère et unique en Europe, après leur arrivée dans le bassin des Carpates vers la fin du IX^e siècle. Les Magyars apportèrent de leur terre d'origine, du pied de l'Oural, une croyance et un culte proches du chamanisme des peuples sibériens, chamanisme autour duquel s'organisait la vie sociale des tribus.

Nous savons ce que cela a coûté au premier roi de Hongrie, Vajk, fils de Géza, devenu István par le baptême (qui reçut sa couronne du pape Silvestre II) et au peuple encore païen, pour que leur territoire puisse devenir un état chrétien reconnu et indépendant, afin d'être à même de sauvegarder ainsi leur identité culturelle.

En effet, à cette époque en Europe, la chrétienté représentait déjà bien plus qu'une simple religion, elle signifiait une orientation politique.

Epouser cette orientation politique ne coûta rien de moins aux Hongrois que de s'arracher à la croyance chamanique et aux coutumes païennes. Ce sacrifice nécessaire n'allait pas sans de sanglantes luttes internes.

Même si l'état chrétien avait triomphé, le chamanisme ne put être totalement banni et il survécut dans la croyance et la pratique populaires d'une façon vivace jusqu'à notre XX^e siècle. Sa fonction fut d'assumer une médiation entre les

vivants et les morts, entre l'homme et son mystère invisible, pouvant le dévorer sous forme de maladie. A ce propos, il est intéressant de lire l'article de M. Hoppál sur le chamanisme². Cette croyance a laissé une trace très marquée, une sorte de prédisposition pour être à l'écoute de la face cachée de l'homme.

Que retenir de cette brisure entre ce qui fonde l'origine des Hongrois et l'effort d'adaptation qu'ils avaient à faire pour survivre dans un milieu qui exigea d'eux d'importants sacrifices? En est-il resté une interrogation permanente concernant l'identité, une hésitation constante entre une volonté d'ouverture à ce qui vient de l'extérieur en vue d'une adaptation et d'une intégration européenne et une ténacité d'invention affirmant l'originalité toujours renouvelée de ce qui fonde une identité?

D'où une ouverture permanente aux nouveaux courants de la pensée, par conséquent aussi à la psychanalyse au début du siècle - la psychanalyse étant par excellence une interrogation concernant l'identité - et d'autre part l'existence des inventeurs de génie.

Il faut encore souligner le fait que la Hongrie fut depuis toujours un formidable creuset culturel, subissant l'influence de diverses populations en son sein. Le premier roi de Hongrie soulève déjà cette question dans son livre de *Recommandations*, écrit à l'intention de son fils Imre. Il l'encourage à bien accueillir les étrangers en Hongrie. Il dit qu'un pays qui ne connaît que sa propre langue et ses propres coutumes est un pays faible.

Conception qui fut d'une exceptionnelle modernité pour cette époque d'il y a presque 1000 ans. Nous y trouvons en germe l'éthique d'ouverture vers l'altérité érigée en droit de l'homme en notre XX^e siècle : fruit cueilli dans l'amertume à la suite des atrocités des deux guerres mondiales.

En deuxième lieu, on peut évoquer la particularité de la langue hongroise. N'a-t-elle pas contribué à éveiller l'intérêt pour la psychanalyse ?

Pour parler de cette langue finno-ougrienne de la famille ouralienne, il faudrait être linguiste. Contentons-nous ici de préciser qu'il s'agit d'une langue agglutinante et que ce fait a pu favoriser certaines associations de concepts opposés dans un seul mot: un nouveau concept surgit par la création d'un troisième sens, tout en gardant une part du matériel signifiant en guise de mémoire de son origine. Ne sommes-nous pas proche, dans ce processus, des formations de l'inconscient; comme par exemple la condensation ? Illustrons par un exemple cité par A. Fáj, dans son article concernant les sources d'inspiration d'*Ulysse* et de *Finnegans Wake*³ : le mot hongrois *iafia* vient sans doute d'un équivalent ancien de *lány* et de *fia*, soit "fille-garçon", condensation donnant un nouveau concept qui signifie *enfant* où gisent encore les sens originaux qui leur ont donné naissance, le matériel signifiant sauvegardé donne accès derrière le sens actuel aux sens anciens perdus.

Ce qui est bien le prodige de l'inconscient : la co-existence de la présence-absence par l'effet du signifiant. Ce dernier marque à la fois ce qui est perdu tout en gardant la mémoire, produisant par là l'effet de non sens et de sens.

Il est intéressant de noter que lorsque Joyce crée son "mythe universel" dans *Finnegans Wake*, il repère cette particularité de la langue hongroise dont il va

utiliser la manière de former les mots, remarque A. Fáy dans son article, l'exemple du mot cité plus haut, le *iafia* l'enfant, devient *dauthersons* chez Joyce. Il s'appuie sur une quinzaine de langues pour créer une langue nouvelle, universelle, où le sens va glisser sur une chaîne signifiante sans que l'on puisse s'arrêter à une signification définitive. Car un seul mot renvoie déjà d'emblée à plusieurs sens, voire à plusieurs langues et à autant de significations cachées. Joyce atteint par là en effet le "mythe universel" par la création de cette langue universelle, car son mythe va être décrypté en fonction de la langue et de l'inconscient du lecteur, d'une façon toujours nouvelle, comme si chaque lecteur était mis en position de réécrire le livre. Et ceci parce que ce qu'il nous a légué avec son génie, est non pas une "histoire", mais une armature bâtie de nombreuses langues que le lecteur doit chaque fois habiller de sens selon le matériel signifiant et l'univers de significations qu'il a à sa disposition. Son livre se comporte comme la structure de l'inconscient, si nous voulons bien suivre la définition qu'en a donné Jacques Lacan :

"l'inconscient est structuré comme un langage." ⁴

En tant que tel, le mythe universel de Joyce va découper un champ de significations toujours nouveau en fonction du lecteur, et ceci en fonction précisément de la possibilité d'association de sens auquel le lecteur a accès dans une situation donnée.

Voilà comment la langue hongroise, en tant que langue finno-ougrienne, a pu contribuer à la création de ce mythe universel, par lequel Joyce donne une illustration géniale de la manière dont l'ordre symbolique du langage détermine l'homme. Il n'est donc pas étonnant que cette langue ait favorisé l'intérêt pour la psychanalyse, si l'on considère que ce que la psychanalyse étudie c'est justement comment l'ordre symbolique détermine chez l'homme sa manière de dérouler son destin à travers la vie; comment une certaine façon d'être pris dans un discours familial, social, culturel peut déterminer un mal-être plus ou moins important, et comment s'y retrouver dans une originalité unique du sujet désirant et créateur ?

Passons maintenant à un examen rapide de la situation historique où s'enracine le mouvement psychanalytique hongrois.

En effet, après avoir essayé de repérer certains traits dans l'histoire de son origine et de sa singularité culturelle, il faudrait aussi considérer la situation de la Hongrie au début du XX^e siècle en Europe, dans le cadre de la Monarchie austro-hongroise.

"Seconde capitale de l'Empire austro-hongrois, Budapest faillit, à plus d'un titre, devenir aussi, après Vienne, la seconde capitale de la psychanalyse. C'est en Hongrie que les théories de Freud trouvèrent précocement certains de leurs plus brillants défenseurs" écrit J.M. Palmier.⁵

Et ce ne sont que les aléas d'une suite d'événements historiques qui ont fait éclater ce premier noyau de l'école de Budapest, non sans qu'à travers la figure

d'Imre Hermann, et de son oeuvre d'une richesse exceptionnelle, une élaboration théorique pût se poursuivre et la formation des psychanalystes s'effectuer autour de sa personne ou parallèlement.

Le climat politique du début du siècle se caractérisa par la domination de l'Autriche, ainsi que par celle de la noblesse terrienne hongroise. Cette dernière, déjà humiliée dans son sentiment national et patriotique par l'Autriche, essaya de tout faire pour sauvegarder ce qui lui restait de pouvoir par une attitude de défense conservatrice "fermée au modernisme et à tous les courants littéraires, artistiques, politiques, philosophiques susceptibles de mettre en cause cette domination." -Ce qui tendait bien évidemment à isoler la Hongrie du reste de l'Europe.

Budapest s'ouvrait par contre à l'Europe occidentale. C'est par l'intermédiaire de ses milieux intellectuels, de ses poètes, de ses journalistes, de ses étudiants, que les influences intellectuelles européennes, notamment françaises, pénétraient en Hongrie.

Tout était donc réuni et prêt en état de latence, aussi bien du fait des racines culturelles que de par la situation historique de l'époque pour que "l'esprit du siècle", pût toucher la Hongrie en premier lieu après Vienne et provoquer cette formidable éclosion de la psychanalyse.

En effet, Imre Hermann a montré dans son livre sur J. Bólyai, le célèbre mathématicien hongrois, que la présence latente de certains phénomènes dans le discours d'une époque donnée qu'il appelle "esprit du siècle", peut faire surgir par un phénomène de synchronicité l'avènement d'une invention scientifique dans différents endroits de la planète ⁶.

Nous pouvons très bien concevoir, par ce phénomène de discours, l'existence d'une sensibilité particulière favorisant l'éclosion d'un courant d'idées. Hermann donne l'exemple de la découverte de la géométrie absolue, hyperbolique, fondatrice de l'ère des fusées, à quelques années d'intervalle seulement par Bólyai en Hongrie, en 1923, peu après par Lobatchevsky à Kazan, en même temps que Gauss y travaillait à Göttingen.

En ce qui concerne la psychanalyse, on peut se demander quels étaient les phénomènes latents présents dans le discours de cette époque du début du XX^e siècle, qui ont précédé et favorisé son éclosion.

Pour répondre à cette question, il faut interroger le rapport de l'homme au savoir rationnel, scientifique.

De tout temps, ce qui tracassa l'homme, ce fut la question de savoir comment concilier ce qui l'entourait au titre de la réalité et sa propre place par rapport à cette réalité, pour interroger, en définitive, le sens de la vie, le sens de sa finitude.

Si, pendant longtemps, l'homme s'était considéré comme le centre de son monde, on peut constater qu'à partir de l'avènement de l'ère scientifique, ce fut le savoir rationnel qui vint définitivement occuper la place centrale en notre occident. En effet, tout se passait comme si dans sa quête d'une réponse à son interrogation concernant son être, il avait espéré pouvoir procéder par une nomination du réel, grâce au savoir scientifique, mais avait oublié chemin faisant

sa question initiale. Le sujet humain fut donc relégué à l'arrière plan, comme victime de ses illusions.

L'envers de l'euphorie de l'ère scientifique, c'est le sujet en souffrance dans le "malaise de la civilisation", pour reprendre l'idée de Freud ⁷. Quant au savoir, il s'est mis à fonctionner pour son propre compte, jusqu'à cette extrême limite où la menace surgit pour l'homme que son savoir ne le déborde et ne le détruise. Il fallut attendre, en ce début du XX^e siècle, l'arrivée de la psychanalyse en notre Occident pour réintroduire le sujet. Nous avons la chance, par conséquent, de vivre dans une époque où le sujet et le savoir sont à la fois présents au centre des préoccupations. Les découvertes scientifiques ne sont plus passibles d'inquisition et la psychanalyse a redonné droit de cité à l'homme en Occident.

Cependant, la psychanalyse en réintroduisant le sujet, a apporté une nouvelle dimension. Elle a montré que derrière la réalité extérieure, dont les lois sont énoncées par un savoir rationnel, il y a une autre réalité qui concerne le sujet. Cette autre réalité, loin d'être un savoir rationnel, met en lumière une dépendance de l'homme par rapport à quelque chose qui est inconscient.

De cette découverte, ni le savoir, ni l'homme du moi pensant ne sortent indemnes. L'introduction du sujet dépendant de l'inconscient, a fait trou dans le savoir rationnel. Le moi pensant du cogito, par contre, ne peut plus prétendre savoir quelque chose de sa vérité par ce savoir rationnel sans en partie se méconnaître. Le cogito de Descartes est complété par Jacques Lacan, le plus illustre psychanalyste après Freud, de la manière suivante : "je pense donc je suis" "là où je ne pense pas...où je ne pense pas être", donc toujours dans un ailleurs par rapport à la réflexion consciente ⁸.

Où est alors la liberté de l'homme dans tout cela, si son savoir le dessert, le méconnaît, et que du côté de sa vérité, c'est un inconscient qui le détermine ? La psychanalyse situe la liberté de l'homme dans la possibilité des allées et venues entre un savoir rationnel conscient et le savoir inconscient, afin qu'il ne soit enfermé ni dans l'un, ni dans l'autre, s'il veut garder sa dimension humaine et qu'il puisse cerner de plus en plus près une position subjective.

C'est par conséquent, le ressurgissement en force de la question par laquelle l'homme occidental s'interroge sur ce qui fonde sa dimension humaine, qui caractérise cette époque où la psychanalyse s'enracine. Et ceci à un moment où le spiritisme y accroche son drapeau de revenant, et où Ferenczi, tout en faisant une critique intelligente du spiritisme en 1899, le situant comme mouvement en contre-point à la naissance de l'ère atomique, met dès lors le doigt sur "les événements inconscients et semi-conscients dans le fonctionnement psychique" ⁹.

On est déjà tout près de la découverte par Freud de l'inconscient, cette autre réalité et de son lien aux aïeux, aux morts, à la mort. Cette découverte est survenue à la suite d'un échec radical de nos sociétés occidentales à symboliser la mort, faute de mythes structurants et de rites collectifs qui en supportaient jadis le poids. Nos deux guerres mondiales en furent témoins.

La psychanalyse, comme nouveau lien social, a essayé de pallier cet échec. En prenant en compte cette autre réalité, l'importance de la naissance de la psychanalyse apparaît non pas tout simplement dans le fait qu'elle fournit une

méthode thérapeutique pour guérir des individus "malades", mais dans le fait d'assumer un rôle d'intermédiaire entre le sujet, la société et cette autre réalité où le désir jaillit du fait de se savoir mortel.

L'accueil précoce de la psychanalyse en Hongrie s'expliquerait-il, au delà des faits culturels et historiques, par un souhait latent de voir au seuil du XX^e siècle, ressurgir le chamane sous le profil du psychanalyste ?

En effet, le rôle du psychanalyste consiste à être à l'écoute de la souffrance humaine sous toutes ses formes, écoute qui permet d'établir un lien entre les vivants et les ascendants par le biais de ce que ce langage en a inscrit comme trace et de ce que la parole permet d'en déchiffrer. L'homme peut ainsi retrouver un rapport concilié aux ancêtres et son désir de vivre peut trouver son expression dans le génie qui lui est propre au sein de la communauté humaine.

NOTES

1. I. Hermann : "A magyar pszichoanalitikai mozgalom kezdete a Freud-Jung levelezés tükrében", in *Orvosi Hetilap* n.50, Budapest 1974.
1. Hermann : "Quelques points d'histoire de la psychanalyse hongroise" in *Coq-Héron* Paris n.98.
2. M. Hoppál : "Le chamanisme" in *Synapse* n.36, sept. 1987 Paris. "Magyar Touch", établi par les soins de M.Ciardi.
3. A. Fáj "Az Ulysses és a Finnegans Wake ihletői", in *Magyar Műhely*, n.42, 1973, Paris.
4. J. Lacan : "Ecrits", Ed. Seuil, 1966, Paris. p. cf. l'index raisonné.
5. J.P. Palmier : *La psychanalyse en Hongrie* in *Magyar Műhely*, n. 42, 1973, Paris.
6. I. Hermann : "La naissance d'une pensée, János Bólyai", in *Parallélisme*, Ed. Denoël, 1980. Paris, chap. III.
7. S.Freud : "Malaise dans la civilisation", PUF, 1979. Paris.
8. J.Lacan : "Ecrits".
9. S. Ferenczi : "Spiritizmus" in *Gyógyászat*, 1899 Budapest, n.3. cf. aussi, C. Lorin : *Le jeune Ferenczi*, Ed. Aubier, 1983. Paris.

CANTATA PROFANA*

A kilenc csodaszarvas

*Volt egy öreg apó
Volt néki, volt néki
Kilenc szép szál fia,
Testéből sarjadzott
Szép szál kilenc fia.*

*Nem nevelte őket
Semmi mesterségre,
Szántásra-vetésre,
Ménesterelésre;
Csordaterelésre:
Hanem csak nevelte
Hegyet-völgyet járni,
Szarvasra vadászni.*

*Az erdőket járta
És vadra vadászott
Kilenc szép szál fiú.
A vadra vadásztak;
Annyit barangoltak
és addig vadásztak,
Addig-addig, mígnem
Szép hídra találtak,
Csodaszarvasnyomra.*

* Version établie à partir de "Colinde" roumaines.

Béla Bartók

CANTATA PROFANA

Les neuf cerfs miraculeux

Il était une fois
Un vieux et ses neuf gars,
Neuf gars droits, bien bâtis,
Ses propres rejetons,
Neuf beaux brins de garçons.

N'apprirent aucun métier,
Ni la terre labourer,
Ni le froment semer,
Ni les chevaux mener,
Ni les boeufs pâturer :
Ne furent élevés
Qu'à courir la forêt,
Courir, le cerf chasser.

La forêt parcouraient,
Le gibier pourchassaient,
Les neufs beaux brins de gars.
Et tant vagabondaient,
Et chassaient tant et tant,
Qu'un beaux jour ils tombèrent
Sur des traces de cerfs,
De cerfs miraculeux
Sur un pont merveilleux.

*Addig nyomozgattak,
Utat tévesztettek,
Erdő sűrűjében
Szarvasokká lettek:
Karcsú szarvasokká váltak
Erdő sűrűjében.*

*Az ő édes apjok
Várással nem győzte,
Fogta a puskáját,
Elindult keresni
Kilenc szép szál fiát.
Reátalált a szép hídra,
Hídnál csodaszarvasnyomra;
Szarvasnyom után elindult,
El is jutott hús forráshoz,
Hús forrásnál szarvasokhoz.
Féltérdre ereszkedett,
Hej, egyre rá is célzott.
De a legnagyobbik szarvas
-Jaj, a legkedvesebb fiu-
Szóval imígy felfelele:*

*"Kedves édes apánk,
Ránk te sose célozz!
Mert téged mi tűzünk
A szarvunk hegyére
És úgy hajigálunk
Téged rétről rétre,
Téged kőről kőre,
Téged hegyről hegyre,
S téged hozzávágunk
Éles kősziklához:
Izzé-porrá zúzódasz
Kedves édes apánk!"*
*Az ő édes apjok
Hozzájuk így szólott,
És híva hívta,
És őket hívó szóval hívta:
"Édes szeretteim,
Kedves gyermekeim,
Gyertek, gyertek haza,
Gyertek vélem haza,*

Ces traces, les suivirent
Si bien qu'ils se perdirent,
Dans la forêt profonde
En cerfs ils furent changés,
En neuf cerfs élancés
Dans la forêt profonde.

Mais pour leur père chéri
L'attente était amère,
Il saisit son fusil
Et s'en alla quérir
Ses neuf beaux brins de gars.
Le beau pont, le trouva,
Puis les traces de cerfs;
La piste le mena
Aux cerfs, près d'une source.
Mit un genou en terre,
Epaula son fusil.
Mais le plus grand des cerfs
-Las, son fils le plus cher-
En ces mots l'adjura:

"Notre cher et doux père,
Ne nous mets pas en joue!
Car nous te piquerons
Tout au bout de nos bois
Et nous te jetterons
De pré en pré, de roc
En roc, de mont en mont,
Nous te malmènerons
Et nous te flanquerons
Sur un rocher pointu:
Et tu seras moulu,
Notre cher et doux père!"
Mais leur père chéri
Leur répondit ainsi,
Appelant sans répit
De ces mots suppliants:
"O mes fils bien-aimés,
O mes très chers enfants,
Rentrez chez nous, rentrez,
Venez donc avec moi,

Jó anyátok vár már!
Jöjjetek ti vélem
A jó anyátokhoz
Várva vár magához.
A fáklyák már égnek,
Az asztal is készen,
A serlegek töltve.
Az asztalon serleg,
Anyátok kesereg;-
Serleg teli borral,
Jó anyátok gonddal.
A fáklyák már égnek,
Az asztal is készen,
A serlegek töltve..."
A legnagyobb szarvas,
-Legkedvesebbik fiú-
Szóval felfelelvén
Hozzá imígy szóla:

"Kedves édes apánk,
Te csak eredj haza
A mi édes jó anyánkhoz!
De mi nem megyünk!
De mi nem megyünk:
Mert a mi szarvunk
Ajtón be nem térhet,
Csak betér az völgyekbe;
A mi karcsú testünk
Gunyában nem járhat,
Csak járhat az lombok közt;
Karcsú lábunk nem lép
Tűzhely hamujába,
Csak puha avarba;
A mi szájunk többé
Nem iszik pohárból,
Csak hűvös forrásból."

Volt egy öreg apó.
Volt néki, volt néki
Kilenc szép szál fia.
Nem nevelte őket
Semmi mesterségre,
Csak erdőket járni,
Csak vadat vadászni.
És addig-addig

Votre mère vous attend!
Revenez, suivez -moi
Chez votre bonne mère,
Votre mère vous attend
Depuis bien trop longtemps.
Les torches allumées,
Les tables sont dressées,
Le bon vin est versé.
Sur la table la coupe,
Votre mère se lamente,
La coupe emplie de vin,
Votre mère de chagrin.
Les torches allumées,
Les tables sont dressées,
Le bon vin est versé..."
Mais le plus grand des cerfs
-Las, son fils le plus cher-
En ces mots l'adjuvant,
Lui répondit ainsi:

"Notre cher et doux père,
Rentre, rentre sans nous
Chez notre bonne mère!
Nous, nous n'y allons pas!
Nous, nous n'y allons pas:
Car nos immenses bois
Ne passent pas le seuil,
Il leur faut les vallées;
Notre corps élancé
Ne souffre que les feuilles;
Les cendres du foyer
Nous brûleraient les pieds,
L'herbe seule leur sied;
Et nous ne boirons plus
Désormais dans un verre,
Mais à la source claire."

Il était une fois
Un vieux et ses neuf gars,
Neuf gars droits, bien bâtis
N'apprirent aucun métier,
Ne furent élevés
Qu'à courir la forêt,
Courir, le cerf chasser.
Et tant vagabondaient,

*Vadászgattak, addig:
Szarvassá változtak
Ott a nagy erdőben.
És az ő szarvuk
Ajtón be nem térhet,
Csak betér az völgyekbe;
A karcsú testük
Gunyában nem járhat,
Csak járhat az lombok közt;
A lábuk nem lép
Tűzhely hamujába,
Csak a puha avarba;
A szájuk többé
Nem iszik pohárból,
Csak tiszta forrásból.*

Béla Bartók

Et chassaient tant et tant:
Qu'en cerfs ils furent changés
Dans la grande forêt.
Et leurs immenses bois
Ne passent pas le seuil,
Il leur faut les vallées;
Et leur corps élancé
Ne souffre point d'habit,
Ne souffre que les feuilles;
Les cendres du foyer
Leur brûleraient les pieds,
L'herbe seule leur sied;
Désormais ce n'est plus
Dans un verre qu'ils boiront,
Mais à la source pure.

Traduit du hongrois par
Sophie Kepes et Lajos Nyéki.

Résumés en hongrois

Köpeczi Béla

Széptevő és lázadó : Thököly a francia irodalomban

A XVII. század Franciaországának olvasóközönsége, mindenekelőtt a szalonok világa, elvetve a száraz, bölcsekedő és retorizáló történelemírást, növekvő érdeklődést tanúsít a kor történelme és ennek regényes formában történő megjelenítése iránt. A magyarországi Habsburg-ellenes harcok szereplői, így Thököly is számos népszerű francia nyelvű műben és sajtótermékben jelenik meg. A XIV. Lajos támogatását élvező "kuruckirály" nemcsak kalandos életével hívja fel magára a figyelmet, hanem alakjának két, a legkülönbözőbb formában értékelt vonásával is. Thökölyt a populáris irodalom olyan kiemelkedő képviselői, mint Prévost abbé, Pignault-Lebrun vagy Pixécourt női szívek hódítójaként valamint a szabadságért lázadóként mutatják meg. Céljuk egyrészt a szenzáció keresése, másrészt a mindennapi tudat befolyásolása a kor domináns eszméinek illusztrálásával.

Jean Nouzille

Magyarország visszafoglalása és a császári csapatok

Az 1863. szeptember 12-én Kalhenbergben aratott győzelem fordulatot jelent Európa történelmében : megkezdődhet Magyarország visszafoglalása.

A keresztény világ meglepéssel fogadja Buda elfoglalásának a hírért. A császáriak győzelmét nem csupán az oszmán Birodalom területén eluralkodó éhínség és a különböző lázadások könnyítik meg, hozzájárul ehhez a hadsereg megújulásra képtelen, agresszivitásra hajlamos irányítása. De szerepet játszik az események kimenetelében Franciaország semlegessége és a keresztény államok koalíciója is. A harcok során a császári csapatok komoly utánpótlási gondokkal küzdenek. Letarolják a városokat és falvakat, menekülésre kényszerítik a lakosságot. Így például 1684 és 1686 között a Duna-Tisza köze elveszíti a korábban ott lakók jelentős részét. A felszabadító hadjárat nem hoz javulást az életkörülményekben.

Georges Diener

Francia menekült hadifoglyok a magyar társadalomban

A történelmi kutatások időnként meglepő módon cáfolják az előítéleteken alapuló közvéleményt.

Igy van ez a tanulmány kapcsán is, mely a francia menekült hadifoglyok Magyarországon töltött napjaival foglalkozik (1940-1945).

A második világháború alatti Magyarország a köztudatban úgy szerepel, mint a hitleri Németország hű kiszolgálója és utolsó csatlója.

1940-1945 között ezerkétszáz francia hadifogoly talált menedéket Magyarországon. Ez a tény Magyarországot paradox helyzetbe hozta, hisz a hitleri Német Birodalom utolsó csatlósa onnan menekült fogolyokat fogadott be.

A kor történelmi dokumentumainak, írásbeli és szóbeli leírásainak alapján egy sokkal árnyaltabb kép alakul ki egy országról, amelynek külpolitikai stratégiája speciális és ellentmondásos.

Georges Kassai

Párhuzamosságok, gyakoriság, konnotáció József Attila két versszaka kapcsán

Roman Jakobson módszerét követve a szerző kísérletet tesz egyes nyelvtani, jelentéstani és hangtani párhuzamosságok megállapítására József Attila Eszmélet-ének X. szakaszában. Ezek az egymást kölcsönösen erősítő párhuzamosságok két ellentétes szemantikai pólust hoznak létre. Egy másik versszak hangtani elemzése nyomán beigazolódni látszik az a feltevés, hogy a konnotáció a gyakoriság függvénye is lehet. A hangtani elemek gyakorisága ebben az esetben is szemantikai és nyelvtani elemek gyakoriságával párosulva teremti meg a versszak sajátos "hangulatát", vagyis konnotációját.

Antoinette Ehrard

Théophile Gautier és a magyar festők

Théophile Gautier műkritikusi pályájának tanulmányozása fényt derít arra, hogy a nagy költőt és kritikust a kortárs külföldi festők közül a magyarokhoz fűzték a legszorosabb szálak; erről tanúskodik levelezése valamint magángyűjteménye is. Az 1861-es párizsi Szalonban figyel fel Madarász Viktor történelmi festészetére, 1864-ben lelkes hangon elemzi a "Zrínyi és Frangepán" c. képet. 1870-72-ben nagy érdeklődéssel kíséri Munkácsy magasba ívelő pályáját, franciaországi sikersorozatát, bár az is igaz, hogy a "Sírhalomház"-ról írott kritikája alapos gyanút kelt, hogy Gautier nem is látta a festményt, leányának beszámolójára támaszkodva írta cikkét. Zichy Mihályt vulkanikus tehetségű, zseniális művésznek írja le Gautier, akit elbűvöl a magyar festő virtuozitása. Gautier magyar vonatkozású írásainak elemezése további kutatómunkára kíván ösztönözni a magyar festők múlt századi franciaországi tevékenységét illetően.

Nicolas Cazelles

Arany, "a ballada Shakespeare-je"

A szerző Arany János életművét a "normatív esztétika" válsága és a "modernizmus" kialakulása közé helyezi.

A balladaíró Arany János helyét keresve a magyar és európai irodalomban, Nicolas Cazelles a Gyulai Pál által először megfogalmazott minősítés, "a ballada Shakespeare-je" megalapozottságát kutatja.

Elemezi a költő helyzetét és lelkiállapotát a Bach-korszakban és a Kiegyezéskor, majd reagálását a hatvanas-hetvenes évek "balladajárványára". A tanulmány írója különös jelentőséget tulajdonít Az örök zsidó, a Párviadal és a Kép-mutogató című balladáknak, amelyek révén új fénybe kívánja állítani Arany 1977-es balladatermését.

Karafiáth Judit

Céline és Magyarország

A szerző közli a Pesti Napló 1933. május 25-i számában megjelent Céline-interjú fordítását. Az interjú az író Utazás az éjszaka mélyére című regényének megjelenése ürügyén készült, de elsősorban Céline és Semmelweis kapcsolata érdekli az újságíró.

Karafiáth Judit tanulmánya Céline /eredeti nevén Louis Destouches/ 1924-ben megvédett, Semmelweisről írt doktori értekezésének keletkezési körülményeiről, annak "irodalmi jellegéről", ennél fogva "költői szabadságáról" közöl nem csupán a filológus számára érdekes adatokat, többnyire kiadatlan vagy nehezen hozzáférhető források alapján.

Éva Füzeséry

Magyarország korai találkozása a pszichoanalízissel

Miután a századfordulón megszületett a pszichoanalízis, 1913-ban már Budapesten is megalakult a pszichoanalitikus kör. Tagjai mind híres pszichoanalitikusokká váltak szerte a világon.

Miben kereshetjük e korai érdeklődés gyökereit a pszichoanalízis iránt?

A magyarok ázsiai eredetű kultúrájában, sámánizmusában, nyelvében s ennél fogva az európai népektől különböző identitásuk állandó keresésében, a század elejének különleges politikai helyzetében találhatók a kívülről jövő gondolat-áramlatok befogadása iránti nyitottság gyökerei.

Feltehető tehát, hogy a pszichoanalízis, amely a tudatalatti világot tanulmányozza, nem mint egy merőben új érdeklődési központ, gondolkodási forma foglalkoztatott bizonyos köröket Magyarországon, hanem mintegy folytatása volt a magyarok ázsiai kulturális hagyományainak, a sámánizmus "láthatatlan világa" felé irányuló nyitottságának és további identitáskeresésének.

CHRONIQUES

Institut Hongrois de Paris : les programmes de 1988

Installé depuis décembre 1986 dans de nouveaux locaux qui lui permettent d'organiser expositions et concerts, projections de films et cours de langue, soirées littéraires, conférences et colloques, l'Institut Hongrois de Paris, après festivités et rodage obligés, a vécu en 1988 une année ordinaire. Qu'a-t-il proposé à son public pendant cette période ?

Dans les *salles d'exposition* ont été présentés des textiles de Klára Preiser (Budapest), des sculptures de Magda Frank (Paris), des dessins et affiches du décorateur Eric Vogel (Budapest), des oeuvres en cuir de 15 stylistes-designers hongrois, des tableaux des peintres de La Colonie d'artistes de Szolnok, des peintures de Ákos Szabó (Paris) et des céramiques de Kinga Szabó (Budapest). L'année s'est terminée par une exposition historique consacrée à Saint Etienne, roi de Hongrie, qui avait lieu à la mairie de VI^e arrondissement, à deux pas de l'Institut Hongrois.

Le *programme musical* a été également marqué par une riche variété des genres : le concert de clavecin de János Sebestyén a été suivi par celui du Quatuor à cordes Új Budapest ; la comédienne Mari Törőcsik a interprété des chansons de Budapest d'avant-guerre, le violoniste András Keller et le pianiste Károly Mocsáry ont exécuté des oeuvres de Liszt, Rachmaninoff et Bartók, le pianiste français Gérard Ghanassia a joué du Bach et du Chopin, mais aussi du Gershwin ; les trois jeunes musiciens hongrois (saxophone, guitare et batterie) du Stendhal trio ont joué du jazz, l'illustre bassiste, Aladár Pege, un géant du jazz, a interprété en revanche de la musique classique avec sa virtuosité unique. En novembre le public s'est laissé enchanter par la production exceptionnelle de deux grands chanteurs d'opéra, József Gregor et Sándor Sólyom-Nagy et l'année musicale s'est terminée par un concert des pianistes parisiens, Gabriella Szentpéteri et Dimitri Petricenko.

Dans le domaine des *belles-lettres*, György Spiró est venu parler de son roman *Les Anonymes* paru en traduction française aux éditions Bernard Coutaz, Jean-Luc Moreau a présenté son anthologie de *Poèmes et chansons de Hongrie* publiée dans la collection *Enfance heureuse des pays du monde*; Christine Arnothy, auteur de nombreux best-sellers français, a parlé lors de sa conférence de la *source créative* qu'elle trouvait dans ses origines hongroises. Une soirée poétique a été consacrée à Gyula Illyés, liée à l'inauguration, rue Budé, dans le Marais, d'une plaque commémorative du séjour parisien du poète ; au cours d'une autre soirée l'Institut a rendu hommage à János Pilinszky. Afin de montrer l'autre côté de la médaille, l'on a invité les Editions *Európa* de Budapest, qui ont pour mission la publication des littératures étrangères en Hongrie : ses responsables, Levente Osztovits et László Lator ont fourni des chiffres impressionnants qui témoignaient de la présence en Hongrie des livres traduits d'écrivains français.

(En effet, depuis 1945, avec un tirage total de 50 millions d'exemplaires les ouvrages français de belles lettres -sans compter l'histoire et la critique littéraire ainsi que les livres pour la jeunesse - occupent la première place dans la traduction, même si au nombre des titres, 1644, il ne viennent qu'en deuxième position).

Pour le *théâtre*, le grand événement de 1988 est le passage du Katona József Színház au théâtre de l'Europe (Odéon) avec les représentations de *Catullus* de Milán Füst et des *Trois soeurs* de Tchekov -en langue hongroise. A cette occasion, l'Institut Hongrois a organisé une table ronde sur le théâtre hongrois d'aujourd'hui à laquelle ont participé les metteurs en scène et de nombreux comédiens de cette excellente compagnie, ainsi que des critiques de théâtre. En vidéo ont été présentées deux autres productions du théâtre Katona : *L'imposteur* et *Tête de poulet* de Gy. Spiró.

Et voici les titres des *conférences* qui ont eu lieu à l'Institut en 1988 : *Ferenc Liszt, compositeur et franciscain* (par Lucien Grivel, musicologue) ; *Les problèmes de l'intégration de la jeunesse dans la société hongroise* (par Éva Tóth, Institut des Sciences Sociales de Budapest et Henri Toulouze, Association France-Hongrie) ; *Lutte avec l'histoire -l'oeuvre de Miklós Jancsó* (par Jean-Pierre Jeancolas, historien du cinéma) ; *Classes bilingues dans les lycées hongrois* (par Gábor Boldizsár, directeur de l'Enseignement secondaire au Ministère hongrois de l'Education) ; *L'image de la Hongrie - une approche subjective et critique* (par Bertrand Boiron, Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises). Ferenc Kozma, directeur adjoint de l'Ecole des Hautes Etudes Politiques de Budapest est venu parler de la réforme hongroise, et Lajos Nyéki (INALCO) a fait une conférence à l'occasion de la parution de son livre *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui* (Publications Orientalistes de France).

Quant aux *conférences-débats*, le sujet ayant attiré le public le plus nombreux a été *l'Image culturelle de la France en Hongrie*: des exposés ont été faits par Hubert Dubois, ancien ambassadeur de France à Budapest, György Timár, écrivain, François Zumbiehl, inspecteur d'académie, ancien lecteur à l'université Eötvös et Pál Berényi, directeur de l'Institut Hongrois. Un colloque a été consacré aux programmes biotechnologiques hongrois, un autre, organisé avec le concours du Ministère français de l'Agriculture, s'est penché sur l'application des techniques avancées dans le domaine de l'hydraulique. Les participants d'une table ronde ont examiné les possibilités de coopération franco-hongroise dans les domaines de l'agro-industrie et de la protection de l'environnement. Un débat sur les perspectives des échanges technologiques a réuni le groupe de recherches franco-hongrois CNRS - Académie des Sciences de Hongrie.

Le *programme cinématographique* a commencé en janvier par une grande manifestation organisée avec la Cinémathèque Française, *10 ans de Cinéma hongrois* : 26 longs métrages ont été projeté au Centre Georges Pompidou. La salle de cinéma de l'Institut a enchaîné avec un cycle *In Memoriam Pál Gábor* (1932-1987), suivi par neuf films d'une très grande actrice, Mari Törőcsik, qui a participé à un débat après la projection de *Où êtes-vous Mme Déry?* Après la programmation d'une série de nouveaux films hongrois, une semaine du film

d'animation a fait connaître l'activité du Studio Pannonia : le réalisateur Ferenc Czákó, qui venait d'obtenir la Palme d'Or à Cannes pour son court métrage *Ab ovo*, était présent. Dans le cadre d'une Rétrospective Miklós Jancsó douze films ont été présentés. Après le cycle László Ranódy (1919-1983), cinq films de Lívia Gyarmathy ont été projetés : la réalisatrice a participé à deux débats, un avec le public français et un avec les Hongrois de Paris qui sont venus voir le documentaire consacré au poète György Faludy. L'institut a accueilli deux autres cinéastes en cette année 1988 : Gyula Maár, dont les films ont été au programme du *Cinoche* de Bagnole pendant une semaine, et Zsolt Kézdi-Kovács, qui a parlé de la cinématographie hongroise à Levallois-Perret dans le cadre d'une manifestation présentant quatorze films hongrois.

Les activités du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises

Fondé par une convention entre le gouvernement français et le gouvernement hongrois et inauguré le 14 décembre 1985 par le Ministre français de l'Education Nationale, M. Chevènement et le Ministre hongrois de la Culture et de l'Education, M. Köpeczi, le CIEH se trouve installé dans les locaux de l'Université de la Sorbonne Nouvelle -Paris III (Centre Bièvre, 1 et 5 rue Censier 75005 Paris - 4^e étage), université où existait depuis 1967 un enseignement de hongrois dans le cadre du Centre d'Etudes Finno-ougriennes (CEFO) travaillant en étroite collaboration avec la Chaire des langues finno-ougriennes de l'Institut National des Langues et Civilisation Orientales (INALCO).

Le but fixé à ce Centre est de développer les études hongroises dans l'enseignement supérieur, dans une optique interuniversitaire et interdisciplinaire (dans le domaine des sciences humaines) aussi bien en ce qui concerne l'enseignement que la recherche, en liaison étroite avec les universitaires et chercheurs hongrois.

Le directeur du CIEH (Jean Perrot, Directeur d'études à l'EPHE IV^e section) et ses collaborateurs sont assistés d'un Conseil d'Orientation Scientifique devant lequel sont débattues les grandes orientations du Centre et les programmes annuels d'activité.

Le budget du CIEH lui est attribué directement par le Ministère de l'Education Nationale (Direction de la Recherche; l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III mettant à sa disposition locaux et personnel; la partie hongroise fournissant un demi-poste de bibliothécaire et répondant aux besoins du Centre en ouvrages hongrois récents.

Les activités du CIEH ont bénéficié également de l'opération "aires culturelles" de la Direction de la Recherche et notamment de l'allocation "jeunes chercheurs".

Réalisations :

1./ Enseignement:

Les moyens nouveaux de documentation offerts par le Centre ont favorisé l'approfondissement des enseignements déjà existants dans le cadre de Paris III et de l'INALCO, dont la coopération a été renforcée dans le cadre de la convention reliant les deux établissements.

Le Centre a également appuyé les voyages d'études des étudiants français en Hongrie, qui sont appelés à devenir une des bases des études hongroises, et qui favorisent par ailleurs des prises de contact débouchant sur des activités professionnelles en Hongrie.

Conscient que c'était là le point de passage obligé du développement ultérieur des études hongroises, le CIEH a oeuvré pour obtenir du Ministère de

l'Education Nationale une habilitation pour une *licence de hongrois* sous double sceau Paris III-INALCO, effective à partir de l'année universitaire 1989-1990.

Le CIEH a également oeuvré pour obtenir la création à Paris III d'un poste de Maître de conférences d'études hongroises, premier poste dans une université. Cette création aura des conséquences positives pour le rayonnement des activités hungarologiques.

En collaboration avec l'Institut Hongrois de Paris, deux réunions annuelles des enseignants de hongrois (enseignants de Paris III et de l'INALCO auxquels viennent s'ajouter les lecteurs de province) ont été organisées, qui ont permis de poser des jalons concernant l'harmonisation progressive des enseignements et les conditions auxquelles les étudiants de hongrois de province pourraient poursuivre leurs études hongroises à Paris.

Des éléments d'études hongroises ont été introduits à partir de l'année universitaire 1988-1989 dans des secteurs de Paris III (Littérature Générale et Comparée et Didactique du Français Langue Etrangère) et de nombreux étudiants de Paris III et d'autres universités ont choisi une ou plusieurs unités de valeur de hongrois comme éléments "libres" pour compléter leurs études.

2./ Documentation :

La bibliothèque du CIEH possède déjà un fonds substantiel enrichi par des dons d'institutions hongroises (notamment la bibliothèque Széchenyi), par des échanges et par des acquisitions (notamment des ouvrages hongrois traduits en français). Aménagée en salle de lecture, cette bibliothèque offre de bonnes conditions de travail aux étudiants et aux chercheurs.

Le Centre a également recensé les thèses universitaires concernant les études hongroises et essaie d'obtenir le dépôt d'un exemplaire par les auteurs.

Une des missions que s'est données le CIEH est l'inventaire des fonds hongrois (dans un sens très large) des bibliothèques. Une convention a ainsi été signée en juillet 1986 entre l'Université de Paris III et la Bibliothèque Nationale ; elle vient d'être renouvelée. Les premiers résultats de cet inventaire (sous forme de fiches) sont d'ores et déjà disponibles au Centre.

Dans l'esprit même de la création du Centre, il faut signaler l'aspect positif de l'aide importante apportée à ce travail par la Bibliothèque Nationale de Budapest (Széchenyi Könyvtár). La publication d'un catalogue est prévue à l'expiration des travaux.

3./ Recherche :

La tâche prioritaire du Centre est de développer la recherche dans le domaine hungarologique, à partir d'une meilleure situation d'ensemble fournie par le renforcement des activités d'enseignement et de documentation.

Le Centre a ainsi organisé des colloques permettant aux spécialistes français et hongrois de se rencontrer et de confronter l'état de leurs travaux. Il va sans dire que ce sont les hungarologues français qui ont le plus profité de ces rencontres, certains étant jusqu'ici, dans certaines spécialités, relativement isolés.

Chaque année est ainsi organisé, en liaison avec la séance annuelle du Conseil d'Orientation Scientifique, un colloque dont le domaine est à chaque fois nouveau et qui fait appel à de nombreux participants d'horizons les plus divers :

- Thème littéraire : décembre 1985 *Regards sur Kosztolányi*
- Thème historique : décembre 1986 *Le 3^e centenaire de la reprise de Bude*
- Thème linguistique : février 1988 *Colloque franco-hongrois de lexicologie et de lexicographie.*

- Thème culturel : février 1989 *Les relations culturelles franco-hongroises de 1920 à nos jours* (en collaboration avec l'Institut Hongrois de Paris pour le 60^{ème} anniversaire de celui-ci).

Par ailleurs le Centre est directement concerné par les activités de recherche situées à Paris III même : il appuie le travail des membres du Centre de Recherche en Linguistique Contrastive (CRELIC) et a contribué à organiser les deux journées franco-hongroises de linguistique contrastive qui se sont tenues à Paris en avril/mai 1986 et à Budapest en septembre 1987, de la même façon qu'il appuie les travaux de lexicographie franco-hongroise en voie d'achèvement (dictionnaires hongrois-français des désinences casuelles et des postpositions) ou en voie d'élaboration (dictionnaire hongrois-français et français-hongrois).

Enfin le succès même du colloque sur les relations culturelles franco-hongroises de février 1989 aura pour conséquence d'amener le Centre à coordonner encore davantage les travaux des chercheurs et à favoriser la naissance d'équipes nouvelles de recherches

Les universitaires et chercheurs hongrois de passage à Paris ont par ailleurs été invités à donner des conférences au CIEH : parmi celles-ci, citons celles de Béla Kálmán sur "*le hongrois langue européenne*", d'Ilona Kassai sur "*ce que les erreurs intonatives d'un enfant hongrois nous enseignent sur son développement syntaxique*", d'Ottó Süpek sur "*l'oeuvre et la personne de l'Anonymus hongrois ou : comment lever l'anonymat?*", de József Herman sur "*situation et perspective des recherches à l'Institut de linguistique de l'Académie hongroise des Sciences*", de Tivadar Gorilovics sur "*Endre Ady et Paris*".

Enfin le développement de la hungarologie en France ne saurait se concevoir isolément de ce qui se passe dans les autres pays, et en tout premier lieu, dans ceux d'Europe occidentale, où les problèmes et les solutions peuvent se révéler voisins. Des contacts ont déjà été établis avec le Centre de hungarologie de Hambourg, dont le statut est comparable à celui du CIEH. Un colloque réunissant les différents centres hungarologiques et lieux de recherche, organisé par le CIEH, est en cours de préparation : il aura lieu en 1990 et permettra une réflexion approfondie ainsi que l'amorce d'une coopération pratique.

Les responsables du Centre sont en relation suivie avec l'Institut Hongrois de Paris, le Ministère hongrois de la Culture et de l'Education, l'Académie hongroise des Sciences, le Haut Conseil des Etudes Hungarologiques (*Hungarológiai Tanács*) le Centre des Lecteurs de Hongrois (*Magyar Lektori Központ*)..., ainsi qu'avec les universités hongroises (signalons que la convention qui lie Paris III et l'Université L. Eötvös de Budapest est en cours de renouvellement) ainsi qu'avec le Ministère français de l'Education Nationale

Direction des Affaires Générales, Internationales et de la Coopération) le Ministère des Affaires Etrangères, l'Institut Français de Budapest.

4./ Publications :

Le CIEH a apporté son appui aux publications suivantes :

Actes du colloque "Regards sur Kosztolányi", Paris-Budapest, ADEFO-A.K., 1988.

Eléments de linguistique contrastive de J. Kelemen, A.K., 1988

A partir de cette année, le CIEH éditera en collaboration avec l'Institut Hongrois de Paris, les *Cahiers d'Etudes Hongroises*.

COMPTES RENDUS

François Fejtő : *Requiem pour un Empire défunt - Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*. Paris, Lieu Commun, 1988, 437 pages.

Le mot *requiem* implique regret et compassion. Rien qu'en lisant le titre du dernier ouvrage de Fejtő, le lecteur est déjà fixé sur les sentiments de l'auteur, sur les raisons qui le poussèrent à décrire la chute de l'Empire austro-hongrois, sur la moralité qu'il croit pouvoir tirer des événements qui transformèrent l'échiquier de l'Europe sur tous les plans : économique, politique, ethnographique, stratégique.

Ce qui frappe avant tout Fejtő, c'est la nouveauté de cette transformation par sa nature préméditée et totalitaire : "aller jusqu'à gommer de la carte un empire qui occupait et administrait le centre de l'Europe était un fait nouveau dans l'Histoire, aux répercussions désastreuses" (p.15). En rejetant l'idée très répandue de la disparition de la Monarchie à cause des tensions intestines, des conflits qui l'auraient minée de l'intérieur, Fejtő, en s'appuyant sur ses recherches, émet l'hypothèse que "les tendances centrifuges, autonomistes, séparatistes n'auraient pu aboutir à une désagrégation par l'intérieur, si le démembrement de la monarchie n'avait pas été décidé à l'extérieur" (p. 17). Il se propose donc "d'examiner comment et pourquoi (s'est opéré) dans l'esprit des vainqueurs le désir de substituer à l'idée traditionnelle d'une paix négociée, en vue du rétablissement ou de la modification de l'équilibre, le concept inédit de" **victoire totale**", qui rendait acceptable, quasi légitime, la suppression d'un état ennemi" (p. 17) (passage souligné par nous). Cette destruction délibérée d'un ensemble, certes hétérogène, mais présentant des signes de vitalité incontestable dans ses conflits mêmes, paraît surprenante, sinon paradoxale aux yeux de l'auteur qui remarque que cette disparition "est survenue à l'époque même où l'économie mondiale progressait rapidement dans une voie favorable à la construction de grandes unités. Ce grand ensemble relativement bien rodé a été remplacé par une mosaïque de petits Etats pas plus homogènes ni moins multinationaux que l'empire dont on avait pris pour le dissoudre le prétexte de sa multinationalité, Etats qui s'empressaient, ivres de leur nationalisme triomphant, de se refermer dans leurs frontières taillées en dépit de tout bon sens". (p.18)

Les tenants d'une historiographie positiviste reprocheront à Fejtő de manquer d'objectivité, de porter sur les événements et leurs auteurs des jugements de valeur, d'introduire dans son récit le conditionnel en relatant les faits en fonction des conséquences qu'ils auront produites. A quoi Fejtő répond : "L'Europe centrale n'est plus qu'un souvenir géographique."..."Il ne mène à rien (...) de polémiquer avec des morts ou même de les accuser d'irresponsabilité et d'imprévoyance. L'historien doit se contenter de reconstituer, dans la mesure

du possible, avec objectivité, les origines, le développement, l'issue d'une situation de fait et les conséquences à court et à plus long terme qu'elle nous impose d'assumer, nous autres européens, qui sommes, en dernier lieu, responsables de notre avenir, si nous ne pouvons rien contre notre passé. " (p.19) (passage souligné par nous). Il partage donc l'idée, très ancienne, de ceux qui croient en la valeur pédagogique de l'histoire, qui pensent, à tort ou à raison, qu'en démasquant les erreurs du passé on peut se préserver contre celles du présent et de l'avenir. Cette position a pour raison profonde, pour ne pas dire philosophique, une conception antidéterministe de l'existence, qui suggère que, dans une certaine mesure, l'homme est maître de son histoire, qu'il n'est pas entièrement façonné par celle-ci. D'où l'importance que Fejtő accorde tout au long de son ouvrage imposant, grouillant de faits et de personnages, au facteur idéologique qu'il analyse avec finesse et perspicacité, en évitant le danger du schématisme, des simplifications abusives.

Comme l'introduction de ce compte rendu le laisse entendre, le lecteur des écrits de Fejtő résiste mal à la tentation de le citer copieusement. (tel fut le cas de Péter Agárdi qui, dans sa thèse de doctorat consacrée à l'auteur, accorde aux citations une place qui dépasse largement les limites auxquelles nous a habitués l'usage). C'est que Fejtő, même affublé de sa toge d'historien et de docteur ès lettres (le titre lui fut décerné pour ses travaux en 1973 à Paris Nanterre, Paris X) reste un écrivain de qualité, doté de la profondeur de pensée d'un philosophe (n'est-ce pas lui - il ne manque pas une occasion de le rappeler avec une fierté à peine dissimulée -, qui fit découvrir Sartre au public hongrois, à une époque où même la France ignorait presque l'existence du père de l'existentialisme). Il remarque lui-même dans le texte de présentation de sa thèse (publié dans la revue *Contrepoint*, 1974, n°13-14) que le métier d'historien s'apparente à celui du romancier, que "l'historien lui-même ne peut pas se passer d'imagination et d'intuitions quand il doit évoquer et replacer dans leur contexte les événements, décrire, ou bien analyser les acteurs et les changements, autrement dit, tout ce qui constitue l'objet de l'histoire". (Je dois avouer que, ne disposant pas des numéros de cette revue déjà disparue, j'ai été amené à reconstituer ce passage à partir d'une traduction hongroise, ce qui ne fait que souligner un des traits caractéristiques de Fejtő, à savoir son identité "franco-hongroise".)

Comme il s'agit d'un ouvrage très riche en détails et en suggestions, pour en rendre compte, il faut abandonner la méthode des citations et laisser aux lecteurs le plaisir des détails, d'autant plus que le présent livre de Fejtő est pour ainsi dire la somme de ses ouvrages précédents tous parus en français : *1848 dans le monde* (1948), *Un Habsbourg révolutionnaire : Joseph II* (1954), *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes* (1960), *Histoire des démocraties populaires* (1969 et 1977), *La social-démocratie quand même* (1980), sans oublier ses *Mémoires. De Budapest à Paris* (1986) qui révèlent les sources de son inspiration austro-hongroise.

A part l'avant propos, dans lequel Fejtő pose ses thèses et que nous venons d'analyser, le livre se divise en quatre parties principales intitulées

respectivement : *Causes et objectifs de la première guerre mondiale, un regard sur l'histoire de la maison des Habsbourg jusqu'au XVIII^e siècle, Entre guerre et paix*, où l'auteur relate les tentatives désespérées de l'empereur Charles I^{er} pour mettre fin au carnage en voulant conclure avec les Alliés une paix séparée, enfin *De la guerre classique à la guerre idéologique*, le tout suivi d'une *Conclusion*, de très nombreuses notes et de treize documents, dont certains inédits ou très peu connus, en annexes.

L'examen de ces parties révèle au lecteur les deux vertus principales et complémentaires de l'auteur, à savoir son esprit de synthèse extrêmement développé et son goût des subtilités qui le pousse, quand il le trouve utile, à procéder à des analyses très fines.

En cherchant les causes de la première guerre mondiale, Fejtő constate la nature foncièrement impérialiste des pouvoirs en présence : au lieu de soutenir la thèse, à caractère plutôt mythologique, d'un affrontement entre bons et méchants, entre agresseurs et agressés, défenseurs d'une "bonne cause" contre les tenants de projets "diaboliques", il fait observer que toutes les parties en présence obéissaient aux mêmes règles de jeu. Chiffres à l'appui, il démontre que, à la veille de la guerre, "parmi toutes les nations de l'Europe, l'Allemagne se trouvait (...) dans le domaine tant social que culturel, à la tête du progrès" (p.25), qu'elle souffrait d'un complexe d'encerclement, que le degré d'agressivité de ses dirigeants était proportionnel au retard que leur pays avait accumulé dans la lutte pour le partage du monde. "Toutes les puissances - lit-on à la page 27 - qui se partageaient l'Europe et étaient en train de coloniser les autres continents étaient structurellement impérialistes". Dans le déclenchement de la guerre, "la responsabilité incombait non à telle ou telle puissance, mais à la nature du système politique international, avec son concept d'équilibre entre les Etats-nations, qui, une fois les forces militaires mises en jeu, permettait à celui-ci une trop grande autonomie" (p.29). L'auteur est de l'avis de ceux qui pensent, comme Rusconi (*Il Rischio 1914. Come si decida la guerra*, 1987), que "la cause la plus profonde de la guerre résidait dans la rigidité du système européen, où la méfiance, les peurs réciproques, les définitions anachroniques d'intérêts nationaux, la montée fébrile du panslavisme, des considérations de prestige et, last but not least, la ductilité des opinions publiques se conjuguèrent pour empêcher une adaptation rationnelle aux changements des rapports de forces". (p.33)

Dans la deuxième partie nettement plus importante de son livre, Fejtő résume l'essentiel de ce qu'on doit connaître sur la Monarchie et les peuples qui l'ont constituée. C'est là que son esprit de synthèse déjà mentionné se manifeste le plus amplement. Je souligne un des morceaux de bravoure de cette partie, intitulé *Un peuple rebelle*, chapitre dans lequel Fejtő, -comble de concision ! - réussit à résumer toute l'histoire des Hongrois en quatorze pages. Un autre chapitre, intitulé *Développement des conflits nationaux en Hongrie et en Autriche*, nous décrit la situation d'avant guerre dans sa réelle complexité. Contentons-nous de l'énumération rapide des titres intérieurs pour illustrer la richesse de cette partie : *Le cas de la Transylvanie, Slovaques : nation ou nationalité*, *Les Serbes de Hongrie, les Croates, ou la nostalgie d'un Etat*, (...) *Les Tchèques entre la*

loyauté et la rupture, l'irrédentisme italien, l'imbroglia polonais, l'assimilation des Juifs et l'antisémitisme. Après avoir présenté les peuples de la Monarchie, l'auteur nous fait découvrir "les deux visages de Vienne" (chapitre XI), "capitale libérale de l'empire", qui "se libéralisait à vue d'oeil", ce qui permet à Fejtő de prendre en considération, après "les forces réellement ou potentiellement centrifuges", "les forces de cohésion : prestige de la cour, discipline de l'armée, bonne organisation (tout est relatif) de l'administration, loyauté des paysans qui se sentaient protégés par l'Etat contre les seigneurs, l'intérêt commun à une grande partie de la population à se défendre contre les poussées du panslavisme ou du pangermanisme. Avant tout, le fait de constituer un grand espace économique, une sorte de marché commun centre-européen - fait auquel (...) (même) les socialistes n'étaient pas insensibles - eut une importance primordiale. Avec ses cinquante millions d'habitants, l'Autriche-Hongrie représentait le plus grand marché européen, après la Russie et l'Allemagne" (p.160) - à la page suivante, Fejtő donne les preuves chiffrées de cette évolution qui a fait que, du point de vue du taux de croissance, vers les années 1910, l'Autriche-Hongrie se situait au même niveau que l'Allemagne, la Suède ou le Danemark. L'essor économique produisit un exceptionnel essor culturel dont les principaux représentants furent Werfel, Roth, Zweig, Musil, Berg, Mahler, Schnitzler, Hofmannstahl, Freud, Wittgenstein, Popper, etc. Ce qui fait dire à Fejtő que ce bouillonnement intellectuel, contrairement à une idée très répandue, "semble aujourd'hui comme une préfiguration non du déclin de notre civilisation, mais d'une Europe unie ; non l'annonce de son morcellement, conséquence d'une guerre absurde, provoquée en 1914 par une Allemagne devenue mégalomane, mais le signe avant-coureur de l'unité métanationale" (p.163)

Nous avons souligné ces passages enthousiastes vantant les mérites de la Monarchie, car il s'agit avant tout de procéder à une réhabilitation dont l'importance est capitale pour l'avenir de l'Europe et du monde entier, mais il serait faux d'en conclure que l'ouvrage de Fejtő pêche par un excès de complaisance. On pourrait citer de très nombreux passages où il s'en prend notamment à l'étroitesse de vue de certains dirigeants hongrois en matière de politique à l'égard des nationalités, à leur "attachement farouche" à leurs "privileges intérieurs et extérieurs" (termes dus à Victor Tapié cités à la page 190), il dénonce leur incompréhension des projets fédéralistes, leur politique traditionnelle favorable à la Prusse. On pourrait multiplier les références allant dans le même sens. Mais il ne manque pas non plus de signaler qu'en 1870-1871, "une partie importante, sinon la majorité de l'opinion hongroise souhaitait la victoire de la France et que le parti quarante-huitard protesta aussi énergiquement contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine que la Diète de Prague" (p.176).

A partir de la troisième partie, le rythme du récit s'accélère, les chapitres s'abrègent comme pour marquer l'essoufflement, l'approche de l'issue que, en acceptant la conception de Fejtő, nous ne devons pourtant pas considérer comme fatale. Comme nous l'avons signalé, les passages les plus dramatiques correspondent aux efforts désespérés du jeune empereur, secondé, du côté

français, par le prince Sixte de Bourbon-Parme, en faveur de la paix. A travers les documents cités et les récits de Fejtő, nous découvrons deux personnages attachants, pleins de bonne volonté, naïfs même, jetés au milieu des professionnels de la ruse diplomatique, partisans inconditionnels de la raison d'Etat.

Pour expliquer les raisons de ce que Briand lui-même qualifia de "sabotage de la paix" (c'est aussi le titre du chapitre XX du livre), qui aura coûté au monde des centaines de milliers de morts supplémentaires (ces démarches en vue d'une paix séparée datant du printemps 1917), Fejtő nous conduit dans les coulisses de l'histoire, nous initie aux secrets des chancelleries et des état-majors, nous fait pénétrer dans des loges maçonniques, nous fait lire des rapports de police, et justement, son livre devient aussi excitant qu'un roman policier tragique, accablant.

Dans la quatrième partie de son livre, Fejtő expose en détail sa théorie suivant laquelle la prolongation de la guerre, sa transformation en lutte d'extermination totale causant la chute de la Monarchie sont dues en fin de compte à des facteurs idéologiques, personnifiés par "deux génies de la propagande" : Maşaryk et Beneš, habités par un nationalisme virulent caché sous l'apparence rassurante d'un universalisme emprunté à la franc-maçonnerie. Notons tout de suite qu'en dévoilant ainsi les méfaits d'une guerre idéologique qu'il qualifie à la page 322 de son livre de "retour aux guerres de Religion d'antan", Fejtő n'a aucune intention de lancer une chasse aux sorcières. Son livre est dédié "à la mémoire de son père, qui fut libéral, franc-maçon et loyal citoyen de la monarchie austro-hongroise". Ce qu'il cherche, c'est l'étude des faits débarassés de toutes interprétations schématiques, sans préjugés. C'est ainsi qu'il constate chez les principaux destructeurs de la Monarchie l'existence d'un "cléricalisme à rebours" (p.309) qui les poussa "à diaboliser l'ennemi, à faire de la guerre de puissance une guerre métaphysique" (p. 308) dont le but principal était de "républicaniser" le continent, "d'extirper de l'Europe les derniers vestiges du cléricalisme et du monarchisme, et cela en ignorant ou feignant d'ignorer le processus de libération accéléré auquel on avait assisté en Allemagne et en Autriche depuis la fin du siècle" (p.310). Fejtő souligne que "le fanatisme des meneurs chauvins ou utopistes fut facilité par la censure", qui impliquait "la suppression de toute information ou opinion contraires à celles qui pouvaient agréer au pouvoir" (p.322). C'est ainsi que "l'Autriche était présentée non seulement comme cléricale mais aussi comme réactionnaire et despotique, bien que, dès 1907, elle eût introduit le suffrage universel et qu'elle fût, avec la Hongrie, l'un des pays les plus libéraux de l'Europe, l'un des premiers états de droit du continent" (p.322), alors que le régime tsariste bénéficiait d'une très bonne presse, - et ceci dans le sens propre du terme ! - mais, il est vrai, financée en grande partie par le trésor russe (voir pp.326-334).

En contre-partie, Fejtő ne manque pas de signaler l'attitude des socio-démocrates autrichiens et hongrois qui, toujours fidèles à l'idée d'une solution fédéraliste, "restèrent le plus longtemps opposés à la dissolution de la monarchie" (p.297). Et il poursuit : "celle-ci ne fut pas davantage approuvée par Lénine, qui,

(...) dans la question nationale, suivait l'enseignement des austro-marxistes " (pp.297-298) (Voir aussi l'appel lancé dans le même sens le 3 novembre 1918 par Lénine, Sverdlov et Kamenev). - Et les partisans d'un antimilitarisme primaire liront peut-être avec surprise que l'Etat-major français de l'époque voyait plus juste que certains intellectuels rêveurs épris d'abstractions ou les décideurs au pouvoir ; voir chapitre XXII, particulièrement la page 253, où, en analysant un rapport du 2ème Bureau, Fejtő conclut : "pour les chefs militaires français, une Autriche démocratisée et transformée en confédération danubienne, toujours sous tutelle habsbourgeoise, pouvait être un facteur important de l'équilibre européen, alors qu'un éclatement de l'Autriche-Hongrie ne profiterait qu'à l'Allemagne."

Ce conditionnel fut transformé en indicatif par l'histoire : c'est l'Allemagne nazie qui profita la première de l'éclatement de la Monarchie. Et ce fait nous servira de transition pour conclure.

On peut discuter avec Fejtő de tel ou tel détail, on peut remarquer que la formule de thèses suivies de démonstrations qu'il a choisie, inévitablement, alourdit quelque peu son discours, car elle comporte une certaine insistance et un certain nombre de redites. Mais, au fond, insistance et redites sont d'excellents procédés pédagogiques qui ne font qu'augmenter l'efficacité de l'ouvrage, dont le plus grand mérite, que je crois incontestable, est son caractère d'avertissement. A chaque page, on entend la voix un peu rauque et angoissée de l'auteur : "Profitant de l'exemple tragique de l'empire défunt, comprenant les causes de sa disparition, nous, Européens de l'Ouest et de l'Est, essayons d'éviter les mêmes erreurs dans ce temps où d'autres fanatismes, et non moindres, nous menacent ". Pour nous réconforter, écoutons les derniers accords, quelque peu utopistes, de ce requiem où Fejtő parle des peuples de l'ex-empire, tout en s'adressant à eux : "Après une longue nuit de cauchemar, ils se retrouvent conscients de leur identité non seulement nationale, mais aussi supranationale, et des traditions qui les attachent au reste de l'Europe, renouant avec leur histoire commune et distincte. C'est peut-être, dans le développement d'un sentiment de solidarité, d'une claire conscience centre-européenne, que l'Histoire verra les seuls biens qui fussent sortis, pour les peuples de l'ancienne monarchie, des deux guerres et des deux paix qu'ils subirent." (p.378) - Décidement, il y a toujours quelques problèmes de mode grammatical dans ce sujet : cet indicatif de Fejtő est en réalité un optatif - que ses lecteurs ne peuvent que partager.

Lajos Nyéki

François Fejtő, *Mémoires. De Budapest à Paris*, Paris, Calman-Lévy, coll. Histoire, 1986, 323 pages.

L'ouvrage de François Fejtő, "*dédié à ses enfants et à ses petits enfants qui ne sont plus exilés*", se divise en quatre parties, strictement chronologiques : 1- *Mon pays natal* (jusqu'en 1938) 2- *Français de Hongrie* (1938-1940) 3- *L'exil dans l'exil* (1940-1944) 4- *Tentons de vivre* (à partir de 1944).

La 1ère partie peint les origines familiales de l'auteur et restitue l'atmosphère de l'Empire austro-hongrois, vaste espace pour les dynamismes et les ambitions. Une fois de plus, il évoque la catastrophe qu'a constitué son écroulement (et qui est le sujet de *Réquiem pour un empire défunt*, paru en 1988). Les événements de 1918-1919 sont restitués par l'effet qu'ils produisirent sur le jeune écolier d'alors. Il est à Pécs puis à Budapest un étudiant aux talents multiples (voir le passage où un de ses professeurs s'enthousiasme pour son "*sens linguistique*"), tenté par le mysticisme, converti sincère, qui découvre la dureté de la condition ouvrière, s'engage à gauche (il se dit "*converti au marxisme*" par son ami Attila József, avec qui il fonde la revue *Valótság*) et connaît la prison. Il ne dissimule pas cependant la séduction qu'opère sur lui, comme sur tous ses camarades, la personnalité paroxystique de Dezső Szabó, chef de file des "*populistes*". Son évolution idéologique le mènera très vite, cependant, à se sentir et à se déclarer social-démocrate et à rompre avec le parti communiste à l'occasion de la controverse autour du *Retour d'U.R.S.S.* d'André Gide. C'est à cette époque qu'il fonde *Szép Szó* avec Attila József et Pál Ignóty. Il quitte la Hongrie en 1938, évitant la prison et le piège historique qui fut fatal à tant de membres de sa famille et de ses amis. "*L'idée d'aller ailleurs qu'à Paris ne m'effleura pas*" (p.118). C'est ainsi que se termine la première partie.

La seconde partie le montre arrivant à Paris, "*exilé camouflé en correspondant*", comme il le dit joliment; il se fait des amitiés rapides et efficaces : l'équipe d'*Esprit*, Clara Malraux, qui l'introduisent au sein de l'intelligentsia parisienne. Il se lie avec d'autres Hongrois, comme Andor Németh, Aurél Kolnai, András Hevesi, László Dormándi et fréquente l'illustre Mihály Károlyi. Sur le plan politique, il a ses entrées dans l'entourage des dirigeants socialistes français et s'engage dans le comité contre la guerre et le fascisme. Tout en étudiant en historien la situation d'après Trianon et les relations françaises d'Henri Heine, si cher à son cœur. Enrôlé en février 1940, puis déclaré inapte, il échappe au destin de tant de ses camarades exilés qui périrent dans des conditions déplorables. Réussissant (de façon fort plaisante) à échapper aux Allemands, il se retrouvera jusqu'à la libération au cœur de la France profonde, près de Cahors, dans des conditions qu'il qualifie à la fois de "*dures*" et de "*privilégiées*". Là, il sera un fin observateur du comportement des Français vis-à-vis du régime de Vichy en même temps qu'un résistant déterminé et modeste, toujours fidèle à ses options idéologiques. C'est le sujet de la troisième partie.

La quatrième partie le voit de retour à Paris, plein de joie (il en a salué la libération avec des pleurs), mais il connaît immédiatement des ennuis suscités par des "*résistants hongrois*" qui veulent lui interdire d'entrer à l'A.F.P..

L'intervention de Mihaly Karolyi, qui dirige le Conseil National Hongrois de Londres, se révélera efficace. Alors qu'il suit la situation intérieure hongroise pour l'A.F.P. et d'autres journaux, il refuse un poste de secrétaire d'état à l'éducation en Hongrie, mais accepte, à la demande de Mihály Károlyi devenu ambassadeur à Paris, le poste de chef du bureau de presse de l'ambassade : l'auteur reconnaît se demander encore pourquoi aujourd'hui, tout en proposant une explication liée à ses rêves de "*fédération danubienne*"... Le procès Rajk lui impose la rupture avec les autorités hongroises et l'amène à une vigoureuse dénonciation des conditions du procès (voir son article dans *Esprit* : "*L'affaire Rajk est une affaire Dreyfus internationale*"). Politiquement ancré à gauche, il se veut "*neutraliste*", malgré son admiration pour Raymond Aron. Devenu français (la calomnie veillant, cela n'alla pas sans mal, malgré l'appui d'Edgar Faure), il participe à l'évolution de la gauche française. Son ouvrage célèbre, *L'histoire des démocraties populaires*, paru en 1952, est explicitement destiné à un public de gauche.

Lorsqu'éclatent les événements de 1956, il considère qu'il lui faut absolument, à l'intérieur de la gauche, "*défendre l'honneur du peuple hongrois*", qualifié de "*fasciste*" et de "*féodal*". C'est à cette époque qu'il noue amitié avec Albert Camus, Manès Sperber (qu'il nomme "*Chevaliers du Saint-Esprit*"), Peter Kende, Tibor Méray, Tibor Tardos, Ignazio Silone, qu'il fonde la revue *Arguments* avec Edgar Morin, Jean Duvignaud, Colette Audry, Roland Barthes, toujours dans le même but de "*faire évoluer la gauche française*".

Sans qu'il y ait de rupture véritable, le ton de l'auteur, à partir des années 60, devient plus apaisé, comme si les batailles (intérieures et extérieures) étaient plus aisées à livrer. Il évoque avec satisfaction ses "scoops" de journaliste, mais admet s'être trompé sur la destinée du "*printemps de Prague*". Il porte des jugements déculpabilisés sur Israël, le rôle des U.S.A., l'idéologie tiersmondiste des intellectuels, le rapport des socialistes avec l'entreprise. Il se montre aussi ravi d'enseigner à Science Po, à la demande d'Hélène Carrère d'Encausse.

Quelques pans (discrets) de sa vie privée sont dévoilés au lecteur, toujours sur le ton de la sérénité. Son amitié pour Eugène Ionesco est évoquée avec émotion. Ce qui ne veut pas dire qu'il y ait chez lui détachement vis à vis du combat idéologique : il participe en 1978 à la fondation du comité des intellectuels pour l'Europe des libertés. Bien entendu, il suit attentivement ce qui se passe en Hongrie et commente la résurgence des courants qui divisaient avant guerre les intellectuels ("*populistes*" contre "*urbains*") et apprécie qu'on analyse (positivement) son oeuvre passée d'essayiste et de littérateur ; il ne se sentira cependant pleinement réhabilité que lorsque son oeuvre entière pourra être traduite et publiée en Hongrie. De façon plus générale, il se réjouit de voir la jeunesse hongroise redécouvrir, telle une Atlantide, les richesses précieuses de l'activité intellectuelle de l'avant-guerre.

Parvenu au terme d'une lecture chronologique de l'ouvrage, on ne peut qu'être sensible à l'insistance avec laquelle l'auteur parle de "*bilan positif*", à

l'absence quasi-totale d'agressivité ou d'aigreur. Il pense, à vrai dire, avoir vécu, dans l'ensemble, *"la vie pour laquelle (il) avai(t) été, comme on dit aujourd'hui, 'programmé'."* (p.316).

Il reste que cette harmonie est le contraire de la facilité, qu'elle connaît des contradictions (résolues). En voici quelques-unes, telles qu'elles forment peu à peu le portrait vivant de François Fejto :

Un homme de fidélité et de stabilité (qui sait s'exprimer de façon plaisante : *"je me flatte d'être un exemple de stabilité. Depuis quarante ans, j'habite la même maison, et j'ai le même numéro de téléphone ; depuis cinquante ans, je n'ai pas changé de femme, ni de convictions politiques."* - p.184) : la valeur essentielle qui court tout le long de ces mémoires est en effet l'*authenticité* dans la vie privée comme dans la vie publique ; mais être authentique implique de conserver toute sa liberté de jugement, sa liberté de *"composer"* son jugement, au risque d'être attaqué (et cela ne lui a pas manqué) par les esprits monolithiques, amateurs de schématisation qui sont autant de prisons, et qui sont, à l'examen des comportements, si souvent opportunistes... La peur de la liberté, qu'il décèle chez certains artistes, est stigmatisée comme un défaut capital.

Un esprit capable d'écrire *"sous dictée inspirée"* *Dieu et son Juif* (1960), un coeur généreux sensible à l'injustice des conditions sociales, qui est capable de parler avec une froideur d'anatomiste de sa conversion au catholicisme et est un dénonciateur implacable du mécanisme qui transforme les volontés révolutionnaires en substitut abâtardi des religions.

Un intellectuel qui a rompu de façon particulièrement nette avec le communisme, mais qui prétend, avec une assurance tranquille, appliquer les méthodes mêmes de Marx à l'analyse des sociétés des démocraties populaires.

Un Juif qui, malgré sa conversion, se sent et se veut pleinement juif, mais arrive à parler avec objectivité de l'attitude de la Hongrie de Horthy à l'égard des Juifs, de l'attitude de ceux-ci à l'époque, ainsi que de la question de l'antisémitisme dans les pays communistes.

Un démocrate hongrois, juif, français, citoyen du monde, mais qui restera toujours ce qu'il a été dans sa prime jeunesse : un citoyen (et non pas un sujet...) de l'Empire austro-hongrois, dont la destruction lui apparaît comme un mal historique (ce qui ne veut pas dire inévitable). On nous permettra de citer Joseph Roth qui s'exprime ainsi dans *La crypte des capucins* : *"Cette grande guerre qu'on nomme 'guerre mondiale' (avec raison à mon avis, non parce qu'elle a été faite par le monde entier mais parce qu'elle nous a tous frustrés d'un monde, du monde qui précisément était le nôtre)."* (p.51-52). François Fejto se représente donc comme passé au moule de cet *"Empire défunt"*, mais il n'y a pas chez lui de nostalgie passéiste, il y a le désir, autant que faire se peut, de ressusciter une forme de cohabitation des nations du centre de l'Europe, d'où le lancinant appel à une forme de fédération des peuples danubiens (voir à ce propos le voyage à Prague avec son ami Attila József).

Quelqu'un qui a inconstamment le goût de fréquenter les personnalités marquantes de son époque, qui a su créer autour de lui un réseau serré d'amitiés efficaces, qui ne cache pas une conception élitiste de la vie, parfois irisée d'un

snobisme candide... mais chez qui existe un humour corrosif, une lucidité brûlante devant le spectacle de l'intellectuel placé (par le destin ou par sa volonté) à la pointe de l'action collective ; François Fejto trace ainsi un certain nombre de portraits "au vitriol" : Karolyi, Lukacs, Sartre, et même Mendès-France.

Il a éminemment, comme on dit, les pieds sur terre, il éprouve un sens profond de la réalité des choses, de ce qui est donné et non contournable, mais il refuse la fatalité, vit avec l'espérance et constate, avec une jubilation prudente, que la providence lui a marqué de multiples marques d'intérêt et a toujours éloigné de sa tête, au dernier moment, les dangers qui le guettaient. C'est cette "joie du réel" qui l'habitait devant Koestler rencontré à Londres (*"Il n'était pas gai, Koestler"* - p.290) peu avant sa mort.

Un amoureux de la France à qui il rêve depuis l'adolescence comme on rêve à une femme ; l'auteur de cette merveilleuse formule qui decrait ravir les Français : *"Je n'ai jamais demandé autre chose aux Français que de tolérer que je jouisse de la France"* - p.13). Ces Français qui sont sans doute encore maintenant à ses yeux ce qu'ils étaient en 1938, à la fois xénophobes et accueillants, accueillants à l'égard des hommes qui, comme François Fejto, arrivent décidés à enrichir la France du savoir que donne une expérience et un héritage différents et à qui la France confie le soin de maintenir le lien avec la patrie d'origine, en devenant un homme-pont entre les deux cultures.

Partout le frémissement de l'homme fonde les jugements du mémorialiste : jugements parfois d'une ou deux lignes qui condensent, avec un refus souverain du "développement", des années d'observation et de réflexion. La litote accompagne l'intelligence et la pudeur. Il est un passage (p.253) où François Fejto avoue se sentir plus historien et journaliste que philosophe et sociologue. A vrai dire, s'il faut absolument le classer, nous le classerons parmi les moralistes.

BERTRAND BOIRON

The Uralic languages. Description, history and foreign influences.
Edited by Denis Sinor (Handbuch der Orientalistik, VIII.
Handbook of Uralic studies). Leiden - New York - Kobenhavn -
Köln, E.J. Brill, 1988, XX - 841 pages.

C'est un heureux événement pour les études hongroises que la parution, attendue depuis longtemps, de ce premier volume du *Handbook of Uralic Studies*, volume consacré aux langues (le second devant être consacré aux peuples qui les parlent). L'ouvrage a été réalisé par une équipe de plus de vingt spécialistes de grande notoriété, sous la direction de Denis Sinor. Presque tous les auteurs (exception notable : Bernard Comrie, Bo Wickman) sont Hongrois (au moins d'origine) ou Finnois. Les textes sont écrits en allemand ou en anglais (à peu près à égalité), à la seule exception - qui sera ici saluée comme il se doit - de la présentation de la langue hongroise, faite en français par István Szathmári.

Après la préface et l'introduction de D. Sinor, les contributions sont réparties en quatre sections ; description des langues actuelles (pp. 3 à 216), histoire des différentes langues (pp. 219 à 447), grammaire comparée de l'ensemble ouralien (pp. 451 à 571), relations avec d'autres groupes linguistiques (pp. 575 à 791, à cette section étant attachée une histoire de la linguistique ouralienne par Bo Wickman pp. 792 à 818). L'ouvrage est complété par un triple index : termes techniques (partie très précieuse), langues, auteurs cités. Il n'a pas de bibliographie d'ensemble, les auteurs ayant introduit dans les différents chapitres les informations bibliographiques qu'ils jugeaient utiles.

Ainsi structuré, l'ouvrage peut apparaître comme raisonnablement équilibré, bien que la partie descriptive occupe une place insuffisante avec moins du quart de l'ensemble. On constate d'ailleurs des disparités : c'est inévitable, et D. Sinor s'en explique dans sa préface. Il était légitime de ne pas donner une place privilégiée aux langues les plus importantes de la famille, qui sont aussi les mieux connues et les plus accessibles ; on acceptera donc une présentation du hongrois réduite à 20 pages ; il paraît pourtant plus difficile d'admettre que l'ensemble "balto-finnois" soit traité comme un bloc en 25 pages : le sacrifice imposé à Aimo Turunen est abusif.

On regrettera aussi que les aspects historiques et comparatifs soient traités de façon trop dispersée, la section dite comparative ne comprenant que trois chapitres tandis que la suivante, consacrée aux relations avec d'autres groupes, comporte à la fois l'étude des influences extérieures subies par la famille et le point sur le débat ouralo-altaïque, qui est d'ordre comparatif. Et il aurait été intéressant, dans cette dernière section, de ne pas se limiter à une présentation fragmentaire des influences extérieures, envisagées pour l'ensemble ouralien (influences slaves, germaniques, etc.), mais de tenter une approche plus synthétique permettant une sorte de bilan du rapport parenté/ affinité dans un cas aussi complexe que celui du hongrois. Il y a certes une présentation solide de l'histoire du hongrois par Samu Imre (en 35 pages), mais elle est orientée essentiellement vers le développement interne des structures de la langue.

La description du hongrois d'aujourd'hui donnée par I. Szathmári comporte des indications intéressantes où l'on reconnaît les orientations personnelles de l'auteur, mais elle gagnerait à sacrifier certains détails pour mieux dégager les traits structuraux essentiels (par exemple pour faire apparaître ce qui est nettement structuré dans les suffixes casuels, présentés de façon trop énumérative, ou le jeu très fortement organisé qui règle l'ordre des constituants dans la phrase). On notera dans la partie phonétique le classement contestable de *ty* et de *gy* comme affriquées, et la notation erronée *f* (coquille!) pour *gy* dans le tableau.

Jean Perrot

Jolán Kelemen, *De la langue au style. Eléments de linguistique contrastive français-hongrois*. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988, 194 pages.

La plupart des professeurs de français en Hongrie peuvent se considérer aujourd'hui comme disciples de l'auteur, enseignante hors pair de grammaire descriptive du français à la Chaire de Français de l'Université Eötvös de Budapest depuis de longues années (nous n'en précisons pas le nombre, ses activités scientifiques et pédagogiques n'étant égalées que par son charme délicieux).

Jolán Kelemen s'est toujours opposée à une conception hermétique de la linguistique ; tenant la formation de professeurs de français pour sa tâche principale, elle a toujours su mettre ses recherches au service de son travail pédagogique. La linguistique contrastive est un terrain particulièrement fertile à cet égard, ses origines étant par excellence pédagogiques : elle est partie de l'analyse des fautes et de l'étude des interférences.

Qu'est-ce que l'analyse contrastive ? C'est la confrontation, à caractère purement synchronique, de deux systèmes ou systèmes partiels de langues. Cette démarche a un intérêt double : -linguistique, car en éclaircissant d'une façon nouvelle des structures de deux langues, elle contribue à une description plus complète de celles-ci ; - pédagogique, car elle permet d'élaborer des stratégies en vue d'éviter la production des fautes prévues.

Jolán Kelemen se propose de donner une synthèse dans la description. Elle n'opte pas pour une méthode exclusive, au contraire, elle s'efforce de démontrer que la syntaxe transformationnelle, la sémantique et la linguistique du texte sont d'autant plus fructueuses qu'elles fonctionnent ensemble. Dans ce volume elle ne traite pas de l'intégralité de la grammaire française, elle l'avait fait dans plusieurs de ses travaux : elle se contente d'aborder cinq domaines importants où se retrouvent concentrés les problèmes les plus pertinents.

Les premier et deuxième chapitres (Déterminants, Pronominalisation) sont en rapport très étroit, l'un des critères de classification des déterminants étant justement la pronominalisation. Dans l'analyse des déterminants, c'est l'acceptabilité des déterminants indéfinis introduisant le syntagme nominal sujet ou objet qui préoccupe le plus Jolán Kelemen. Le problème du sujet est le plus délicat. Pourquoi peut-on dire *des étudiants arrivent* , mais non *des étudiants travaillent* ? Elle se penche sur ce problème peu étudié et offre des solutions. Le chapitre de la pronominalisation propose au lecteur une analyse très instructive des interférences.

Le troisième chapitre est le domaine privilégié de Jolán Kelemen, qui, depuis longtemps, s'est imposée comme l'expert reconnu des temps verbaux. L'analyse sémantique et pragmatique du temps et de l'aspect constitue le plat de résistance du riche menu offert par ce livre. Chapitre primordial pour les hungarophones apprenant le français, le hongrois ne disposant que d'un seul temps passé exprimé par la morphologie verbale.

Le quatrième chapitre, toujours au niveau de la phrase, traite de deux types de circonstants : les circonstants de manière et ceux d'opposition et de concession, ces derniers présentant le plus de contrastes avec les expressions hongroises équivalentes. Cette partie sera particulièrement utile aux enseignants et aux apprenants, car les manuels et grammaires ne s'attardent pas longtemps sur ces questions.

Le cinquième chapitre se propose d'étudier la phrase complexe, la coordination et la subordination, tout en dépassant le cadre de la phrase.

La dernière partie jette les bases d'une stylistique contrastive du français et du hongrois, la stylistique étant considérée comme description linguistique du texte littéraire. Cela est d'autant plus important que depuis une vingtaine d'années la stylistique se trouve fortement contestée par les linguistes. Et s'il est tout à fait justifié que les descriptions linguistiques s'appuient en premier lieu sur des phrases prises dans la langue courante - parlée ou écrite -, il n'est pas admissible que les textes littéraires soient complètement écartés du champ d'investigation. Or, c'est ce qui se produit régulièrement dans les études de grammaire depuis un certain temps, en guise de réaction contre l'usage des grammaires traditionnelles. Dans le livre de Jolán Kelemen on voit se dessiner une heureuse synthèse qui, tout en développant les résultats de la linguistique moderne, rétablit dans leur état les corpus littéraires et propose de nouvelles perspectives : celles d'une stylistique contrastive.

Pál Pataki

Lajos Nyéki : Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui,
Paris, Ophrys-POF (Publications Orientaliste de France), 1988,
429 pages.

Nous sommes en présence d'un ouvrage qui constitue la somme de toute une vie d'enseignement et de recherches et que seul pouvait nous fournir Lajos Nyéki, éminent linguiste et homme de lettres, fort d'une longue expérience acquise en Hongrie et en France.

L'optique adoptée par l'auteur repose sur un principe que peu de linguistes mettent en doute à l'heure actuelle : le système qui sous-tend une langue donnée est un système de relations entre tous les sens que la langue peut véhiculer et toutes les formes par lesquelles ces divers sens peuvent être exprimés. Elaborer une grammaire revient, dans cette perspective, à établir des correspondances entre des structures morphosyntaxiques et sémantiques et les représenter par un ensemble cohérent.

Domaine vaste et épreuve ardue, mais l'auteur ne se laisse pas décourager. S'appuyant sur sa connaissance intime de la langue hongroise, il réussit à nous en faire sentir les profondeurs et fait preuve, en même temps, de ses talents pour éclaircir, illustrer et synthétiser.

Comme l'auteur s'en explique dans l'introduction (chapitre 1), il s'agit avant tout de concevoir une *grammaire explicative et raisonnée* qui aide le lecteur à trouver la structure acceptable pour la plupart des situations et à s'initier au maniement des différents registres de l'usage.

Ce qui constitue tout particulièrement l'objet de l'étude, c'est la langue parlée avec ses nombreuses formules d'emploi quotidien. Cela n'empêche pas l'auteur de recourir à des exemples tirés d'oeuvres littéraires.

L. Nyéki a choisi de diviser sa Grammaire en douze chapitres, chacun d'entre eux correspondant à un aspect particulier de la langue. De plus, s'il y a une progression incontestable de l'exposé, il est aussi vrai que presque chaque chapitre est en quelque sorte fermé sur lui-même, si bien qu'une lecture sélective est possible.

Le livre s'ouvre sur la définition de quelques *notions linguistiques* indispensables à la bonne compréhension de l'ouvrage (chapitre II). On appréciera l'unité et la concision de ce petit dictionnaire de tendance structuraliste et "communicationnelle" qui examine successivement la prédication, l'énoncé et l'énonciation, le syntagme et le paradigme, le sens et la signification, le déterminé et le déterminant, la thématization et la focalisation, le posé et le présupposé, les catégories de mots, de même que la nomenclature des désinences casuelles et la prosodie.

Le chapitre III est consacré à des problèmes liés à la *prononciation* et à l'*orthographe*. L'auteur a le courage de faire état de phénomènes que d'aucuns jugeront peut-être hors norme ou marginaux (la quinzième voyelle, notée par la lettre *ë*; les variantes à vocalisme différent : *hagy/hágy*, *kel/kél*, *felesleges/fölösleges* ; les anachronismes graphiques : *Végh/vég*, *Széchenyi* =

Szécsényi, Thewrewk = Török) mais qui, selon nous, méritent d'être enregistrés dans une grammaire se voulant à la fois pratique et scientifique.

On lira avec intérêt les pages suivantes (chapitre IV) qui, afin de satisfaire les principaux besoins de la communication, font le point des *relations de base* en hongrois contemporain. Ici, l'ambition de l'auteur est de décrire et d'illustrer par de très nombreux exemples le fonctionnement des relations d'existence, d'attribution, d'appartenance, de négation ainsi que des procédés d'actualisation. Mettant en évidence des expressions traditionnellement négligées par les manuels comme *Péter van vagy hatvan kiló* (existence effective) ; *katona-fiam* (intégration de l'attribut dans le groupe nominal) ; *egyén még egy tányérral* (quantification adnominale portant sur les unités) ; *nehezemre esik* (possessivation des adjectifs substantivés) ; *nehogy aláírd a szerződést* (proposition subordonnée de but négatif), cette approche sera d'une grande utilité pour les enseignants.

Le chapitre suivant (V) nous ramène au problème de la *phrase simple*. Présentant le verbe et les constituants du syntagme verbal, l'auteur s'intéresse plus particulièrement aux modalités qui traduisent le caractère inévitablement subjectif de l'énonciation (possibilité, probabilité, souhait, nécessité, hypothèse, etc.), aux aspects qui expriment les propriétés objectives du procès (continu/discontinu, itératif, inchoatif, accompli/inaccompli, etc.), ainsi qu'à l'actance (transitivité, verbes réfléchis, passif, réciprocité).

Au lieu de procéder à une énumération exhaustive des morphèmes fonctionnels (suffixes, postpositions), l'auteur s'interroge sur la réalisation des diverses fonctions syntaxiques en supposant que celles-ci ont leur propre organisation hiérarchique : noyau prédicatif (rapport sujet-verbe-objet), compléments de première zone (datif, sociatif-instrumental, expression de la manière), compléments de seconde zone (localisation spatiale, temporelle et notionnelle). L'introduction de la catégorie du "notionnel", empruntée à B. Pottier, lui permet de distinguer trois classes de compléments : cause et motif, p.ex. : *-ból/-ből* (*a maga erejéből vitte sokra*), *-ra/-re* (*meglepetésére, rég nem látott barátja állt az ajtó előtt*), *folytán* (*egy véletlen folytán rájött a tévedésre*) ; but et conséquence, par ex. : *-nak/-nek* (*ez az anyag jó lesz télikabátnak*), *-hoz/-hez/-höz* (*hozzájárult a kép megvételéhez*), *érdekében* (*mindent megteszek az ügy elintézése érdekében*) ; agent et référence, p. ex. : *által* (*ez a szerző által vallott felfogás*), *útján* (*a hang a levegő útján terjed*), *terén/teren* (*a nyelvészet terén/nyelvészeti téren*).

Vient ensuite l'exposé détaillé de la *phrase complexe* (chapitre VI). S'en tenant plus ou moins à la classification traditionnelle, L. Nyéki traite d'abord des différents types de coordination et des principaux morphèmes de liaison correspondants (addition, succession, opposition, choix, conséquence, cause, explication et justification) et se penche ensuite sur l'emploi de la subordination. Son analyse permet de mesurer la difficulté que constitue, pour un locuteur étranger, la présence quasi obligatoire dans la principale d'un antécédent pronominal ou adverbial servant de point d'appui pour la subordonnée. Par ailleurs, les exemples pertinents qui illustrent l'expansion de la rection (p.ex. :

Értesültünk a megérkezéséről./Értesültünk arról, hogy megérkezett, - Tisztában vagyok a szándékaival./Tisztában vagyok azzal, hogy mit szándékozik cselekedni. - Gratulálunk Annának a sikereihez./Gratulálunk Annának ahhoz, hogy olyan jól szerepelt.) retiendront l'attention du lecteur sensible aux soucis didactiques de l'auteur.

Le chapitre VII, réservé à l'organisation du message dans l'énoncé, s'inspire largement des travaux de J. Perrot. On y trouve des réflexions pertinentes à propos des particules d'énonciation telles que *hat, csak, legalább, úgyis, valóban*, etc. dont l'usage cause des difficultés presque insurmontables aux étrangers. La question épineuse de l'ordre des mots est abordée en fonction de l'opposition thème/rhème. Relevant les fautes typiques commises dans ce domaine par ses élèves francophones (* *Hogyan megismerkedtek egymással ? * A könyvvásár zárul holnap...és nem ma*, etc.), l'auteur s'attache à donner des consignes précises pour les éviter.

Toute une partie du livre est consacrée à la formation des mots (chapitre VIII). On ne peut que louer L. Nyéki qui rassemble une longue série d'exemples illustrant les divers procédés de dérivation. La composition, quant à elle, fait l'objet d'une analyse plus courte, mais fondée sur des observations judicieuses (problème du déterminant + déterminé, p.ex. : *levélpapír* ou *papírlevél* ; rapport logico-syntaxique entre les éléments : *favdó = fa vágója/fát vág*).

Les quatre derniers chapitres (IX-XII) comblent une lacune importante en proposant, sous forme de répertoires, des éléments de base pour l'appropriation de la morphologie. Les listes quasi exhaustives qu'on y trouve sont appelées à faciliter la mémorisation des bases nominales (racines et thèmes), des conjugaisons, des rections et des préverbes.

Il n'est pas inutile de signaler que l'ouvrage comporte en appendice de précieuses indications bibliographiques et un index thématique.

Les quelques points qui nous apparaissent discutables dans ce livre ne masquent pas le travail considérable accompli par L. Nyéki. C'est un ouvrage très important dont les étudiants de hongrois tireront profit et que les chercheurs et enseignants apprécieront comme point de départ pour de multiples réflexions collectives. Longtemps attendu et nécessaire, il ne pourra être ignoré par aucun finno-ougriant de France et du monde francophone.

Nous ne pouvons que partager l'avis exprimé par J. Perrot en conclusion de la préface : "Cet ouvrage doit être un instrument de travail précieux. Il est l'oeuvre d'un enseignant qui a tiré beaucoup d'indications utiles de sa pratique, et d'un linguiste qui a raison de croire qu'on peut donner une formation de portée générale en décrivant les mécanismes d'une langue particulière."

Espérons que ce livre, malheureusement fort cher, aura la diffusion qu'il mérite.

Tamás Szende

Regards sur Kosztolányi, Paris - Budapest, 1988. A.D.E.F.O. - Akadémiai Kiadó, Bibliothèque finno-ougrienne n°5, Textes réunis et publiés par Bertrand Boiron. Avant-propos de Jean Perrot, 177 pages.

Ce volume contient le texte de presque toutes les communications du colloque franco-hongrois organisé à Paris en décembre 1985, à l'occasion du centenaire de la naissance de Kosztolányi - lisons les mots de présentation sur la couverture : *"Cet événement marquait l'inauguration de Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, et correspondait à une nouvelle phase dans le développement des activités hungarologiques en France et dans la coopération scientifique entre les deux pays. Il n'est guère de personnalité de la littérature hongroise qui puisse mieux que Dezső (Désiré) Kosztolányi assurer la communication entre les deux cultures, ce dont témoignent les récentes traductions françaises de son oeuvre"*.

Ces rapports culturels ont connu au cours de ces dernières décennies un progrès spectaculaire, surtout dans le domaine de la collaboration au niveau universitaire et de l'enseignement secondaire. L'échange de lecteurs hongrois et français, le nombre croissant des voyages d'études d'universitaires et d'étudiants témoignent de ce développement heureux. La fondation et l'ouverture du nouveau Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises ont été rendues possibles, grâce à la bienveillance réciproque et à la formation dans les deux pays d'équipes de professeurs et de savants, nécessaires à la direction des travaux. De plus en plus nombreux sont les étudiants français qui apprennent la langue et la littérature hongroises dans les universités françaises.

Du point de vue des conditions de la recherche et des analyses comparées, la collaboration semble porter ses fruits. Il faut se féliciter du choix du sujet de ce colloque, d'autant plus que dans les rapports de civilisation et de réception, les thèmes intéressant les deux publics retiennent une attention particulière. En France, Kosztolányi est lu, relu et traduit attentivement depuis des années dans les différents ateliers universitaires ; tandis que le prestige de cet auteur, après une longue période de mauvais traitement, est enfin rétabli en Hongrie.

Les contributions faisant partie du volume (5 d'auteurs hongrois, 11 d'auteurs français, précédés par l'introduction du professeur Jean Perrot) passent en revue les questions dont la formulation et l'analyse sont absolument nécessaires à la meilleure compréhension et à la juste appréciation de cet important écrivain et poète. Aussi est-il compréhensible que les textes destinés aux lecteurs français creusent les problèmes intéressant en premier chef le récepteur français. Les Hongrois, eux, pourront être satisfaits de ce que Kosztolányi fournisse un aliment instructif, abondant et de haute qualité à ses lecteurs dans un autre pays, cinquante ans après sa mort.

Un élément constitutif de l'art de Kosztolányi est son rapport à la langue, et ceci de deux points de vue au moins. L'un est le jeu subjectif, individuel avec l'expression, la forme et le style, ainsi que la sensibilité artistique et stylistique, voire l'esthétique conçue comme refuge ou évasion. L'autre est l'activité consciente du poète puriste et linguistique : problème qui retient avant tout l'attention des spécialistes de linguistique. Y appartiennent les articles de

Bertrand Boiron, de Lajos Nyéki, de Madeleine Csécsy et - à un niveau plus général - d'André Karátson (*Kosztolányi et la variété des langues. Kosztolányi, défenseur de la langue hongroise. Kosztolányi le linguiste ou la science du langage reformulée par le poète. Kosztolányi aux prises avec le lieu commun; société, langage et mort dans les récits d'avant 1920*).

Les textes passionnants et utiles d'Agnès Járfa et Sophie Kepes, exposant les problèmes liés à la traduction française des oeuvres en prose de Kosztolányi, ont également trait à la linguistique et à la stylistique appliquée (*Traduire les nouvelles de Kosztolányi : difficultés stylistiques.-Néron, le poète sanglant - Absolve Domine - enquête sur l'histoire de deux traductions*). Cet intérêt plus étroitement professionnel s'explique également par les nécessités pédagogiques, étant donné que grâce au travail approfondi sur un auteur passionnant, l'étudiant vivant dans un milieu essentiellement différent du milieu d'origine linguistique et culturel, pourra s'approcher des éléments et des secrets de cette civilisation étrangère.

Ces mêmes textes donnent une idée de ce travail d'équipe qui se poursuit dans les instituts universitaires français, dans un domaine finalement assez ingrat et difficilement maniable pour les Français. L'étude de Jean-Luc Moreau (*Kosztolányi ou 'Dis-moi à quoi tu joues, je te dirai qui tu es'*) analyse les éléments esthétiques et artistiques de l'humour joueur de Kosztolányi, présentant cette attitude poétique et créatrice comme une forme de résistance à une réalité cruelle et grossière, à la misère de l'histoire et de la mort. Il fait en même temps sentir toutes les difficultés liées à la traduction des brillantes solutions de forme de l'original, et donne également des échantillons de sa propre invention de traducteur et de la richesse de son ingéniosité stylistique.

Les aspects philosophiques et de contenu sont exposés - outre Moreau et Karátson - par les autres participants français du colloque : Blandine Judas, Georges Kassai, Maurice Regnaut et Eva Toulouze (*L'influence psychanalytique dans les nouvelles antérieures à 1918.-Kosztolányi et l'instinct de mort.-Kosztolányi auteur d'Esti: l'écriture ou la mort.-Kosztolányi et l'inspiration romaine. A propos de quatre nouvelles de 'L'oeil-de-mer'*) Ces textes se posent comme but la présentation des structures esthétiques de la synthèse artistique et des déterminations psychanalytiques de l'écrivain, dont l'analyse ne nécessite pas forcément la connaissance approfondie, détaillée et complexe du milieu culturel d'origine. Autrement dit, les auteurs français cherchent justement dans le poète hongrois ce qui transmet un message utile et assimilable dans un contexte culturel différent, message non alourdi par l'inaccessibilité relative de ce milieu. Tout cela est d'ailleurs une preuve de la grandeur, de la force attractive, de l'intelligence et de l'ironie de Kosztolányi.

Il semble que les participants hongrois se font un devoir de satisfaire - par un geste de politesse ? par des considérations didactiques ? comme un premier pas vers une image ultérieure plus nuancée ? - à cette exigence du récepteur français.

Péter Adám, Péter Balassa, Ágnes Kelevéz, János Szávai et Mihály Szegedy-Maszák s'efforcent tous de faire voir comment Kosztolányi conçoit, au cours des premières décennies de notre siècle, les problèmes généraux et concrets de l'expérience vécue du monde et de la création artistique (*Esti Kornél et la folie*).

Kosztolanyi et la misère. Réflexions sur Édes Anna. A propos du 'Journal' de Kosztoldnyi. Le rire de Kosztolányi. 'Esti Kornel' comme antiroman). Agnes Kelevéz part de considérations philosophiques, présentant les traits caractéristiques du *Journal* de Kosztolányi en 1933-1934 /publié en 1985 à Budapest /; Péter Ádám est mû par un intérêt psychanalytique ; János Szávai s'intéresse au rire et à l'ironie de Kosztolányi ; enfin Mihály Szegedy-Maszák adopte un point de vue théorique, cherchant les liens qui unissent *Esti Kornel* au roman expérimental en Europe dans les années vingt. Il est bien vrai que le chercheur peut arriver, partant d'une performance artistique concrète, à la sphère plus large des considérations philosophiques.

L'étude de Péter Balassa, avec son idée centrale - la misère - nous amène à méditer sur la méthodologie et sur les suites à donner aux recherches kosztolanyiennes en Hongrie. Cette opération peut se réaliser à deux niveaux : dans le sens de la "Geworfenheit" selon Heidegger, utilisant les notions d'affectivité élémentaire, impuissance, asservissement, poids, plainte, fardeau. La base philosophique de *Édes Anna* se trouve dans le stoïcisme et dans l'existentialisme, exprimant l'angoisse et la souffrance de l'homme moderne réduit à l'impuissance. Balassa consacre ses efforts à l'analyse de cet aspect de la misère, mais une autre approche est également possible. "*Entrer dans la sphère de la misère est une rencontre inévitable dans la vie de chaque homme, tout particulièrement dans celle de l'homme de l'Europe de l'Est où l'expérience domine tout. La misère est un état solitaire, asservi, et en même temps le centre secret de notre culture et de notre condition.*" (p. 22) Voici l'explication du fait que la poésie et la littérature hongroise en général ont toujours été, jusqu'à nos jours, collectives, altruistes, moralistes. Et c'est justement ce trait qui les rend, au delà des difficultés de compréhension, difficilement assimilables pour les membres d'une société plus avancée. Le message de Kosztolányi leur est également destiné, mais la compréhension plus profonde de sa synthèse artistique nécessite la connaissance des déterminations hongroises. Il serait à souhaiter que les études hongroises en France prennent cette direction.

Géza Nagy

Etudes Finno-ougriennes, tome XX (1986-1987), Paris-Budapest, Klincksieck-Akadémiai Kiadó, 1988, 306 pages.

Fondée en 1964 par Aurélien Sauvageot et Jean Gergely, actuellement dirigée par le professeur Jean Perrot, cette revue scientifique est l'organe commun du Centre d'Etudes Finno-Ougriennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III et de la chaire des langues finno-ougriennes de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Elle est publiée par l'Association pour le Développement des Langues Finno-Ougriennes.

Ouverte aux finno-ougriistes de tous les pays (articles publiés majoritairement en français, mais aussi en anglais, allemand, russe), de vocation pluridisciplinaire (linguistique, histoire, littérature, ethnographie etc.), cette revue apporte une contribution importante et reconnue aux études touchant les différents peuples finno-ougriens, et tout spécialement aux études hongroises. Elle a permis aux spécialistes français de mieux faire entendre leur voix.

Elle est publiée avec le concours du C.N.R.S.

Ce numéro comporte des articles de linguistique (concernant le finnois, le hongrois, le lapon, les langues ougriennes de l'Ob, l'Oudmour), d'histoire et d'ethnographie. Dans le domaine linguistique, les deux thèmes principaux abordés sont ceux du passif et de la double conjugaison hongroise. Certains de ces articles sont également précieux par leurs éventuels prolongements pédagogiques.

Bernard Le Calloc'h ("Charles de Ujfalvy (1842-1904), pionnier des études finno-ougriennes en France", 5-37/39) nous présente la figure attachante de ce hongrois destiné à une carrière d'officier dans l'armée impériale et devenu agrégé d'allemand en France.

Charles de Ujfalvy commence par se faire le défenseur de la parenté finno-ougrienne des Hongrois à une époque où il existait encore en Hongrie (est-ce totalement disparu ?) un refus passionnel de cette parenté au profit de la filiation hunnique et (extrême-) orientale. (*La langue magyare, son origine, ses rapports avec les langues finnoises et tchoudes, ses particularités*, etc. 1871) et il continuera cette oeuvre linguistique jusqu'à la parution, en 1876 d'*Une grammaire finnoise* et d'*Eléments de grammaire magyare*, sans avoir négligé d'apporter des aperçus sur la grammaire comparée des langues "ougro-finnoises".

A côté de cette oeuvre de linguiste, conduite selon les méthodes du temps, et péchant plus d'une fois par simplification ou naïveté (B. Le Calloc'h en fait une analyse suffisamment détaillées), Ch. de Ujfalvy se vit utiliser par le Ministère de l'Instruction Publique dans un premier temps en vue de faire un rapport sur l'enseignement austro-hongrois, dans un second temps en vue d'explorer les territoires d'Asie Centrale rendus accessibles par la conquête russe. Ceci à deux reprises (1876 et 1879) ; en 1881, une 3^e mission l'attend dans les hautes vallées de l'Himalaya occidentale. C'est le passionné de géographie et d'ethnographie qui était là bien utilisé (cf. ses ouvrages consacrés à la "migration des peuples").

Cette étude est particulièrement intéressante : elle fait revivre la personnalité d'un pionnier, qui a été en son temps un "pont" entre la France et la Hongrie (cf.

ses traductions de poésies), mais elle est également une évocation précieuse de la vie intellectuelle et scientifique de la fin du XIX^e siècle.

László Szabó ("Scandinavian loanwords in Scolt-and-Kola-lappish", 41-49) étudie la question des emprunts d'origine scandinave (norvégien ou suédois) dans deux "subdialectes" du lapon oriental. A noter qu'il est difficile, d'après l'auteur, de distinguer entre une origine norvégienne ou suédoise directe et une origine suédoise à travers le finnois ; les emprunts présents dans les deux "subdialectes" remontant vraisemblablement au nordique commun.

L'auteur énumère, de façon assez monotone, les champs conceptuels dont relèvent les quelques centaines de mots constituant le corpus. On peut émettre certaines réserves sur le manque de précision touchant les problèmes phonétiques/phonologiques des emprunts.

Lucia Popova (A propos des constructions dites "passives" en vogoul et en ostiak, 51-71) apporte de précieux renseignements sur les constructions dites passives en obougrien (vo goul, ostiak de Nord et ostiak de l'Est / dialecte vach /) ainsi que sur des faits samoyèdes, turcs, mongols et tongous. Dans les langues obougriennes les formes passives coexistent avec deux formes actives (subjective et objective). Après avoir réfuté l'interprétation de la spécialiste soviétique du vogoul E.I. Rombandeeva, selon laquelle la marque de passif *-we* ne référerait qu'à la définitude de l'agent, l'auteur présente une analyse détaillée des faits obougriens. En **vogoul**, lorsque l'agent est explicite, il est marqué par le cas latif (suffixe *-n*), le sujet ayant, comme dans les constructions actives, une marque "Ø". On notera une extension assez large de constructions passives triactanciellles impliquant un "bénéfice" : le "bénéficiaire" recevant la marque "Ø" de l'absolutif (qui est celle du sujet et de l'objet dans les constructions actives), le "donateur du bénéfice" recevant la marque du latif, et le "bénéfice" lui-même recevant la marque de l'instrumental (ex. : *pet'ojka-n* (latif) *marine* ("Ø" - absolutif) *pisma-l* (instrumental) *xassəltaptu-we-s* (marque de passif + marque de prétérit 3^e p.s.) "par oncle Petja Marina de la lettre a été priée d'écrire"). L'auteur signale l'extension en vogoul des constructions passives à certains verbes intransitifs. En **ostiak du Nord**, les faits sont comparables, à la différence que, dans les constructions triactanciellles, c'est la même marque *-n* de locatif-instrumental qui s'applique à l'agent et au "bénéfice". En **ostiak de l'Est** (dialecte *vach*), on notera que le sujet des constructions *actives* peut également être doté de la marque de locatif quand le locuteur veut insister sur son caractère d'agent(if) (l'auteur renvoie à son article "Les constructions ergatives dans les langues obougriennes et notamment en ostiak -dialecte vach" *BSLP* LXXX, 1, 297-314). L'auteur a conçu son étude comme bien plus qu'une présentation de faits de morpho-syntaxe : il se réfère constamment aux stratégies discursives du locuteur en s'appuyant sur de nombreux exemples analysés dans leur structuration informative.

Uzbek Baitchura ("Intonation in Udmurt", 73-94, avec deux addenda), auteur d'une oeuvre déjà importante sur les problèmes de prosodie dans les langues finno-ougriennes et turques, présente l'interprétation des données obtenues à

partir de 4 informateurs touchant l'intonation des mots de 3 et 4 syllabes en Oudmourt (Votjak).

Risto Alapuro ("Reflexion sur le "consensus" en Finlande : une perspective historique ", 95-105), analysant la nature du "consensus finlandais", dégage 3 facteurs, assez étroitement liés : a) Le traumatisme de la guerre civile n'a pas empêché une évolution sociale de type scandinave où le Parti Communiste a vu son influence décliner. b) Il s'est opéré une réconciliation entre la mémoire collective des ouvriers et la culture intellectuelle. L'auteur souligne le rôle qu'a joué dans ce processus le roman de Väinö Linna *Ici sous l'étoile polaire*. La guerre civile est ainsi devenue maintenant une réalité conçue comme *historique*. c) Les rapports de la Finlande avec l'URSS sont issus d'une "réflexion rationnelle sur les intérêts mutuels". L'auteur ne prétend décrire que la maturation, la "digestion" d'un complexe de problèmes, l'avenir reste bien entendu ouvert et imprévisible...

Jean-Luc Moreau ("De l'étymologie des mots finnois 'nahka', 'ori' et 'kataja' ", 107-109) propose des pistes étymologiques appuyées sur des données très précises du germanique (*nahka* "peau de bête, cuir, fourrure"), du vieux russe (*ori* "étalon"), et enfin, pour *kataja* "génévrier" sur un mot latin ou plus exactement sur des convergences reliant un mot bas-latin d'origine vraisemblablement gauloise et /.../ les désignations fennique et balte du génévrier".

Markku Tukia ("Constructions du passif en finnois, remarques typologiques et contrastives", 111-126) aboutit à des conclusions très voisines de celles de Christian Touratier dans le même volume. C'est pourquoi nous n'insisterons que sur quelques points particulièrement mis en valeur par l'auteur. En ce qui concerne l'établissement de la personne de la forme passive, M. Tukia se rallie à la notion de "4^e personne", connue dans le contexte de communication et bien distincte du "sujet indéterminé" (= "n'importe qui"), qui, lui, peut s'exprimer, dans certaines conditions, grâce à la 3^e personne (*sen kyllä arvaa* "cela se devine" / *se kyllä arvataan* ("passif") "on le devine"). L'auteur examine ensuite les emplois de cette forme dans la langue contemporaine familière avec valeur d'indicatif (*me mennään*) ou d'impératif (*mennään*), ainsi que le jeu antéposition/postposition du "complément" du passif qui correspond à l'organisation informative de la phrase. Les constructions où interviennent les formes dites "3^e infinitif" (actif) combinées avec le verbe *olla* (être) sont abordées dans l'optique d'une éventuelle valeur "passive" (ex. *leijona on Pekan tappama* "le lion est tué par Pierre"). Les formes du "2^e participe passif" (ex. *sanottu* "dit") sont également mentionnées. L'auteur conclut en soulignant qu'on a avantage à parler du "passif" en finnois comme d'un "problème logico-sémantique, et non grammatical".

Christian Touratier ("Un cas d'extraposition : le passif du finnois", 127-146) procède à une minutieuse et rigoureuse enquête sur le "passif" finnois, forme a priori "surprenante" pour un francophone, même linguiste.

L'auteur établit tout d'abord le caractère indubitablement morphologique de 3^e personne de la désinence personnelle du "passif" (analogue à une variante du suffixe possessif de 3^e personne (avec neutralisation singulier/pluriel). Il examine

ensuite le statut syntaxique exact du SN qui "accompagne" le passif : morphologiquement l'argument peut correspondre au partitif, à l'accusatif en -t (pronoms personnels), à une forme "Ø" coïncidant avec le nominatif mais également identique à l'objet notionnel des verbes impératifs... La conclusion étant qu'il ne peut en aucun cas s'agir d'un sujet... Une caractéristique fondamentale : impossibilité de l'expression d'un complément correspondant au sujet d'une construction active.

Une tentation : y voir un "passif impersonnel" comme il en existe en latin et en français, mais l'absence totale de possibilité d'expression de l'agent vient, en particulier, faire repousser cette hypothèse.

Parvenu à ce point, Ch. Touratier émet l'hypothèse que "le morphème de signifiant /ta/ ou /tt/ qu'il contient n'a pas le signifié grammatical d'un véritable morphème passif, qui est d'intransitiver un contenu verbal en supprimant son 1er argument sémantique, c'est-à-dire l'actant qui sans cette intransitivation recevrait normalement la fonction syntaxique de sujet."

L'auteur se rallie donc à l'interprétation de Fred Karlsson suivant lequel il s'agit d'une 7^e personne, différente de la 3^e (cf. la non combinaison possible d'un SN possessivé 3^e personne avec une forme passive...). Ce 1^{er} actant n'a rien de "sous-entendu", il est simplement "non précisé par le locuteur". Ce point de vue explique le développement des constructions du type *me sanotaan* "nous, on dit". L'auteur examine ensuite la question de la position du SN "complément" normalement antéposé (alors que l'objet est en finnois normalement postposé) ; il joue le rôle de thème dans le message, c'est à dire un rôle de "1er plan" en relation avec la réduction du 1er actant à une personne non précisée.

Les conclusions : si le "passif" finnois n'est pas un passif du point de vue grammatical et syntaxique, il est néanmoins un assez bon substitut "sémantique" du passif avec cette différence fondamentale par rapport au passif français : le 1er actant est simplement "anonyme" en finnois alors qu'en français il peut être totalement "gommé".

Cet examen du "passif" finnois par un linguiste qui n'est pas spécialiste des langues finno-ougriennes est un exemple de la méthode qui permet de cerner les intersections et les originalités irréductibles de constructions qu'on a trop facilement tendance à "coiffer" de la même étiquette.

Aimo Sakari ("Le *Kalevala* et le *Mirèio* de Mistral", 147-157) réfléchit sur les "correspondances" entre deux tentatives de ressusciter une ancienne poésie, en France et en Finlande, au cours du XIX^e siècle. L'auteur évoque les artisans de la renaissance occitane et particulièrement François-Juste-Marie Raynouard (1761-1836) auteur des 6 volumes du *Choix des poésies originales des Troubadours* (1816-1821) qui est à l'origine de l'école du felibrige ainsi que de l'école germanique de philologie romane. Le *Mirèio* de Mistral (1859) et le *Kalevala* de Lönnrot (1835-1849) sont issus de motivations très proches, malgré l'évidente disproportion entre le réveil occitan en France et l'éveil national de la Finlande, basé sur la langue finnoise. L'auteur conclut par un tableau de la postérité du *Kalevala* en Finlande. L'intérêt de l'article, parfois un peu

anecdotique, est de montrer l'unité de l'aire culturelle européenne et le caractère non marginal de l'épopée finnoise.

Jean Gergely ("Dezső Kosztolányi, témoin de son temps", suivi d'une "lettre d'Aurélien Sauvageot à Jean Gergely (extrait)", 159-176) s'interroge sur ce qu'ont été les options artistiques et idéologiques de Dezső Kosztolányi, maintes fois jugées sévèrement. Il examine l'attitude de l'écrivain pendant et immédiatement après les "révolutions" de 1918-1919 et fait la part de l'évolution personnelle et du besoin de se "dédouaner" : il s'avère que Kosztolányi, au fil des années, servit souvent de "pont" entre la "gauche" et la "droite" d'une littérature hongroise "coupée en deux" (*kettészakadt magyar irodalom*). J. Gergely analyse ensuite le contenu des articles de critique littéraire de D. Kosztolányi et se montre relativement sévère pour un écrivain guetté par les affirmations simplistes ou schématiques, malgré son talent et sa sincérité. Ses attaques, contre Szabó et contre Ady sont caractérisées comme des *pamphlets* et Jean Gergely voit un phénomène d'exorcisme vis-à-vis de ses propres tendances dans l'attaque contre Ady, démontré par le style même de Kosztolányi. Suit l'analyse d'articles de Kosztolányi concernant des musiciens (Zerkowicz, Lányi, interview de Bartók). Cette étude, qui devait constituer la participation de l'auteur au colloque "Regards sur Kosztolányi" (Paris, décembre 1985), a l'intérêt d'être le plus souvent issu de témoignages personnels et éclaire la personnalité complexe d'un homme qui n'a pas été que le collaborateur fidèle du *Nyugat*. Dans sa lettre à l'auteur, Aurélien Sauvageot apporte des souvenirs d'une très grande précision qui affinent encore la silhouette morale de D. Kosztolányi.

Jean Gergely ("Quelques aspects de la tziganologie hongroise", 177-191), après avoir rappelé l'inégalité de la présence des tziganes en Finlande (6 000) et en Hongrie (500 000), insiste sur la place de la tziganologie comme discipline complémentaire de la finno-ougrienne. A partir des ouvrages de József Vekerdi, il évoque d'abord les phénomènes de déstructuration/désorganisation qui caractérisent le conte tzigane par rapport au conte hongrois. Une allusion, qui mériterait plus ample explication, est faite aux raisons qui ont poussé József Vekerdi à se détourner du domaine tzigane. L'auteur aborde ensuite le domaine de la musique populaire tzigane, exploré depuis un siècle, et illustré par les ouvrages des frères Csenki (avec la collaboration de J. Vekerdi), remarquant en particulier que la majorité des textes sont en langue tzigane alors que 79 % des tziganes hongrois ne parlent que le hongrois. Il évoque la parenté des mélodies tziganes avec les différents styles de la musique populaire hongroise et examine notamment la question de la "mélodie lente" (*loki djili*) et de ses modifications sous l'influence du folklore hongrois, en soulignant que les modifications affectent les structures strophiques et mélodiques, mais non les mélodies elles-mêmes.

Lajos Nyéki ("Définitude, totalisateurs et conjugaison objective en hongrois", 193-214) entend préciser la valeur d'un ensemble de phénomènes étroitement liés. L'auteur commence par préciser la différence entre *définitude* et *détermination* en soulignant "le danger du raisonnement référentiel (qui) menace en permanence la linguistique" ainsi que la part qui doit être accordée à

l'"utilisation rhétorique du langage". L'examen de la *constitution du SN en français et en hongrois* lui permet de mettre en lumière les phénomènes d'acception totale/partielle des substantifs possessivés (ainsi : *a három fiát Párizsba küldte tanulni* "il a envoyé ses trois fils à Paris pour qu'ils fassent des études " en face de *három fiát...* " il a envoyé trois de ses fils...") Il examine ensuite "les critères formels, catégoriels de la définitude" : L'ensemble des règles d'emploi de la conjugaison objective est présenté, avec une insistance particulière sur les conflits entre règles d'emploi des morphèmes, modèles syntaxiques et structuration informative (relatives, anaphorique *azt*) ainsi que sur les nuances sémantiques qui peuvent apparaître (verbes de citation). Dans la partie intitulée "totalisateurs et conjugaison objective" l'auteur réexamine cette notion introduite par R. Hetzron (il propose par exemple de considérer *minden* comme un *généralisateur* plutôt que comme un *totalisateur*) et décrit en particulier les valeurs différentes de l'élément *valamennyi* (*totalisateur*, il a une fonction rhématique et entraîne la conjugaison objective, *indéfini*, il a une fonction thématique et entraîne la conjugaison subjective, sans qu'il y ait - l'auteur insiste bien - lien entre la catégorie des totalisateurs et la conjugaison objective, comme le montre l'emploi de la conjugaison subjective avec *minden*). L'auteur conclut en soulignant la vitalité de la double conjugaison en hongrois. Le souci d'expliquer linguistiquement les apparentes incohérences du système rend cette étude précieuse et illustre la préoccupation énoncée au début de l'article : fonder la pédagogie sur des bases théoriques solides.

Georges Kassai ("Double conjugaison et perspective fonctionnelle de la phrase en hongrois", p 215-234) répond explicitement aux considérations développées par le regretté Aurélien Sauvageot dans le n° 16 d'*Etudes Finno-Ougriennes* ("Rendement de la conjugaison objective en hongrois", 135-150), faisant intervenir la notion d'"intéressement " du sujet de l'énoncé au procès exprimé par le verbe et concurremment les manifestations de la tactique du locuteur, sujet de l'énonciation. L'emploi de la conjugaison subjective est ainsi interprété comme pouvant correspondre, dans certaines conditions, à une dislocation de l'unité syntagmatique objet-verbe, alors que l'emploi de la conjugaison objective correspondrait à un renforcement de cette unité. L'auteur pense qu'au delà des oppositions traditionnelles "connu/inconnu", "total/partiel", il faut faire intervenir la notion de "prise en charge", d'"appropriation" du contenu de l'énoncé par le locuteur ; réflexions qui s'inscrivent dans l'opposition "transitivité forte/transitivité faible " illustrée par Paul J. Hopper et Sandra A. Thompson, la transitivité forte étant corrélée à un avant-plan dans le récit, la transitivité faible à un arrière-plan. L'article s'inscrit dans une perspective d'analyse des constantes communicationnelles que les langues expriment par des moyens divers, et a donc le mérite de faire sortir des sentiers battus l'étude des valeurs de la double conjugaison hongroise.

Ehrhard F. Schiefer ("Quid ergo erga linguae hungaricae passivum ? ", 235-241) réexamine la question de la catégorie du *passif* des grammairiens grecs aux linguistes modernes. Prenant définitivement parti pour une définition du passif morphologique comme impliquant le lien entre action verbale et personne

verbale, il s'interroge sur la possibilité d'expression de certaines valeurs d'emploi du passif dans les langues, comme le hongrois contemporain, qui ne possèdent pas de passif morphologique.

Madeleine Csécsy ("Problèmes méthodologiques dans l'enseignement des langues agglutinantes", 243-252) part du constat de la difficulté relative de l'apprentissage d'une langue finno-ougrienne, agglutinante, dans un milieu de langue indo-européenne : parmi ces difficultés, elle compte le nombre et la spécificité des éléments fonctionnels (désinences casuelles et postpositions, ainsi que l'ordre d'agencement des monèmes (qui touche au principe même de l'agglutination), l'harmonie vocalique et la question des voyelles de liaison. L'auteur se montre partisan, dans l'enseignement d'une langue agglutinante, de partir résolument d'une méthode basée sur la syntagmatique à l'opposé d'une méthode centrée sur l'apprentissage systématique des paradigmes. On reconnaît là les mérites de la méthode dite "structuro-globale".

Marianne Mikó ("Le premier professeur de hongrois à l'Université de Vienne : Joseph Márton", 253-266) évoque la vie et l'oeuvre de Joseph Márton (1771-1840) qui fut le premier titulaire de la chaire de langue et littérature hongroise créée en 1806 à l'Université de Vienne. L'auteur inscrit cette création à l'intérieur du mouvement donné à l'enseignement par Van Swieten, dès le règne de Marie-Thérèse, malgré les vicissitudes liées aux règnes de ses successeurs. L'article désire faire comprendre l'atmosphère sociale et intellectuelle de la capitale de l'Empire, qui explique les particularités de la vie et de l'oeuvre de Joseph Márton ; il s'agit en fait de la réhabilitation d'une personnalité souvent calomniée : l'auteur insiste sur son dévouement à la cause de la culture hongroise et sur son rôle d'animateur.

Dans la partie *Documents* : quelques pages destinées à paraître dans les *Mémoires de ma vie hongroise d'Aurélien Sauvageot* ("Une heure douloureuse", p. 289-292). L'auteur évoque dans ces pages sa participation à la déclaration (en français) du ministre des affaires étrangères hongrois Gyöngyösi à la conférence de paix de Paris de juillet 1946. A. Sauvageot y évoque la dette d'honneur qui le liait à la Hongrie pour l'avoir efficacement protégé pendant les heures difficiles de la guerre.

Dans la partie *Chronique* :

Un interview de Dezső Baróti par Jean Gergely ("A propos des ouvrages récents de Dezső Baróti", p. 276-288). D. Baróti évoque notamment la personnalité du poète Miklós Radnóti, leurs études à Szeged, leurs rencontres à Paris en 1937 et 1939, les deux "manières" de Radnóti (avant et après 1935), l'existence d'un "3^e Radnóti", les controverses touchant sa conversion au catholicisme. J. Gergely, pour sa part, évoque le personnage d'Alfred Reinhold, ami de Radnóti. Spécialiste des Lumières, D. Baróti s'interroge sur l'existence d'un "style des Lumières", antérieur à l'essor du mouvement de rénovation de la langue (Bessenyei, Csokonai, Kazinczy avant sa captivité).

Une évocation de "Ladislav Pődör (1911-1984)", p. 267-271) par Aurélien Sauvageot, suivie de poèmes de A.M. de Backer et de Roger Richard. Hommage

émouvant rendu à celui qui, dans les pires conditions, a lutté pour maintenir les liens entre la Hongrie et la civilisation occidentale.

Sous le titre "Etudes finno-ougriennes et langue française", p.271-275, se répondent les propos d'Osmo Ikola et de Jean Perrot. Le premier, réagissant aux propos critiques de Jean Gergely dans EFO XVII à propos de la place de la langue française au V^e Congrès international des finno-ougriistes de Turku (1980), justifie la position de départ des organisateurs et rappelle l'assouplissement qui est finalement intervenu. Jean Perrot souligne pour sa part que la situation du français était identique au VI^e Congrès de Syktyvkar et présente des arguments convaincants pour que soit accordée au français une place comparable à celle des autres grandes langues du finno-ougrisme en insistant particulièrement sur le rôle que joue *Etudes Finno-ougriennes*. Il souhaite que le problème soit enfin réglé au VII^e Congrès qui doit se tenir à Debrecen en 1990.

Bertrand Boiron

Bibliographie en langue française de la Hongrie. Ouvrage à paraître, présenté par l'auteur.

Six années de recherche dans les bibliothèques françaises et hongroises nous ont permis d'élaborer une bibliographie d'ouvrages ou d'articles sur la Hongrie, parus en langue française. Elle concerne des thèmes (voir liste des thèmes à la fin de l'article) aussi variés que la littérature, l'histoire, la géographie, l'art, les traditions, le sport, la vie scientifique... Ce travail, qui se veut aussi complet que possible, aidera, nous l'espérons, étudiants et chercheurs, voire simples curieux éclairés, qui ne parlent pas hongrois mais pour qui la Hongrie constitue un élément d'études, majeur ou non.

Ainsi avons-nous constaté l'intérêt réel de la France pour la Hongrie. Du XVI^e siècle au XIX^e siècle, les pays germaniques, et en particulier l'Autriche, s'intéressent de très près à la Hongrie, comme en témoignent leurs nombreuses publications. Parmi les autres Etats européens, seule la France recèle une abondance d'études comparable sur ce thème.

En revanche, malgré les moyens de communication de notre siècle, la Hongrie est aujourd'hui très peu connue dans notre pays, qu'il s'agisse de la vie quotidienne, de la littérature, de la recherche scientifique...

Pourtant, Bartók, Kodály et Liszt plus encore, apparaissent à l'affiche des concerts donnés en France. Les mélomanes connaissent les noms de nombreux chefs d'orchestres ou pianistes hongrois. Les oeuvres de Vasarely, Munkácsy, Czóbel... ornent les cimaises de musées à travers le pays. Jancsó, Mészáros ou Szabó, ont acquis une audience certaine parmi les cinéphiles français.

Mais les écrits hongrois et particulièrement la littérature demeurent méconnus. Bien qu'elle réagisse toujours aux événements mondiaux, aux nouveaux courants littéraires, malgré sa richesse et l'avant-gardisme de certains de ses écrivains, décrits par les spécialistes hongrois et français, son écho reste faible et toujours sporadique à l'extérieur des frontières.

Certes, on étudie le hongrois dans notre pays depuis près de soixante ans, cinq villes universitaires y consacrent une chaire ou un lectorat. Cependant, la langue demeure le premier obstacle à la diffusion des oeuvres littéraires.

Avant les années cinquante, les traductions sont souvent médiocres : elles ignorent facilement la versification, tronquent parfois les nouvelles ou les romans. De trop rares traducteurs se distinguent, tel Ladislav Gara.

Aujourd'hui, le choix des oeuvres traduites, la qualité des traductions, ont sensiblement progressé. Plus d'une trentaine de recueils ont été traduits durant les cinq dernières années. Mais leur diffusion reste malheureusement confidentielle.

L'étude bibliographique, qui sera bientôt à votre disposition, révèle en partie cette richesse et cette diversité.

L'histoire des relations entre la France et la Hongrie a presque un millénaire.

En effet, c'est un pape d'origine française, Sylvestre, qui envoie la première couronne au roi Saint-Etienne. Dès lors, les relations entre les deux pays ne

cessent plus. Les événements religieux ou culturels, les idées révolutionnaires, les différentes réformes, les mariages royaux ou princiers les font fructifier.

Au Moyen-âge, grâce aux croisades, aux mariages princiers, aux combats contre les Turcs, la France connaît ce grand royaume indépendant. Les chroniqueurs de Villehardouin à Commines le décrivent souvent. Ils apparaissent d'ailleurs au début de la bibliographie avant le premier opusculé français imprimé traitant de la Hongrie, daté de 1521.

Après la défaite de Mohács en 1526, à maintes reprises, la France se retrouve aux côtés des Hongrois contre la domination des Habsbourg, mais les bibliothèques restent encore assez pauvres au long de ce siècle.

L'année 1595 constitue un tournant. Martin Fumée, sieur de Génillé, publie son ouvrage remarquable : *Histoire des troubles de Hongrie...* Il raconte les deux premiers tiers de XVI^e siècle en utilisant un ensemble important de sources latines voire de relations inédites. Il sert de référence obligée pendant tout le XVII^e siècle.

Avec la fondation en 1611 du *Mercure français* par Richer, la Hongrie est présente dans de nombreux articles.

Bethlen, Thököly, les Rákóczi deviennent des héros de toute une série d'ouvrages, de brochures, d'opuscules, voire de romans. Le rôle de Bethlen pendant la guerre de Trente-Ans, les guerres contre les Turcs, la reprise de Bude, les conjurations, le soulèvement de Thököly, la Guerre d'Indépendance de Rákóczi sont connus dans les moindres détails. Dès 1619, d'Avity décrit avec précision la géographie de la Hongrie en employant les terminologies *magyares*. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la germanisation produit tous ses effets. Aussi le XVII^e siècle apparaît-il comme le siècle d'or des relations entre les deux pays.

Au XVIII^e siècle, l'intérêt pour la Hongrie diminue considérablement. La période est moins riche en événements en Hongrie. Les études hongroises se retrouvent cantonnées dans les revues savantes. Les curieux, comme Montesquieu, ont recours aux publications du siècle précédent ou à celles qui sortent des bureaux viennois. Ils consultent aussi les historiens des Habsbourg ou de la Turquie. Les mémoires du comte Bethlen et surtout celles de François II Rákóczi marquent le début de ce siècle. En 1778 paraît, de la plume de Sacy, en deux volumes et près de 1000 pages, l'*Histoire générale de la Hongrie*. Cet ouvrage embrasse la période qui va d'Attila à Marie-Thérèse. Il sera sans rivaux durant des décennies.

Pendant la Révolution Française, la Convention nationale accorde protection aux peuples opprimés. Et pourtant les historiens sont à peu près sûrs qu'elle n'a pas de contact direct avec la conjuration de Martinovics. Après la répression sanglante du mouvement jacobin hongrois, la traduction du célèbre *Voyage en Hongrie* de Townson marque la fin de ce siècle.

Sous l'Empire, les envoyés de Napoléon donnent une juste appréciation de l'état du pays. Les récits de voyage de quelques-uns de ces officiers, qui découvrent la Hongrie au cours des campagnes, permettent une longue série de publications.

Dès le début du XIX^e siècle, les sciences prêtent leur concours à la connaissance de la Hongrie. Des comptes rendus sur la géographie, la minéralogie, l'économie politique sont publiés. La presse retrace parfois l'activité de Széchenyi, de Kossuth, des libéraux hongrois, la vie des diètes. Le public français commence à découvrir le mouvement littéraire hongrois dans la *Revue britannique* et le *Magasin encyclopédique*. Ceux-ci traduisent le plus souvent des périodiques allemands.

Dans les années 40, Auguste de Gérando, ami des libéraux hongrois, décrit la Transylvanie et publie un livre sur l'histoire parlementaire de la Hongrie : *De l'Esprit public en Hongrie depuis la révolution française*. La révolution hongroise de 1848-1849 éveille l'intérêt de démocrates français. Après la défaite de Világos, Paris et Bruxelles deviennent des plaques tournantes de l'information sur la Hongrie. Böldényi, Irányi, Horn et d'autres écrivent sans relâche, relayés par des Français, adeptes de Michelet, comme Chassin, Saint-René Taillandier ou Thalès Bernard. Le nom de Pétöfi est souvent à l'honneur.

Le Compromis de 1867 redonne un rôle à la Hongrie dans la vie politique européenne. D'importants ouvrages paraissent alors. Pourtant, ni Sayous (en histoire), ni Ujfalvy (en linguistique), malgré la richesse de leurs travaux, ne parviennent à introduire les études hongroises dans le cadre universitaire : il faut pour cela attendre la fin du siècle avec l'enseignement d'Ignace Kont. En cette fin de siècle, une multitude de livres, de brochures, d'articles de revues font une bonne place à la Hongrie. C'est à cette époque aussi que la Hongrie savante fait son entrée dans les publications érudites. Les traductions des oeuvres classiques, peu nombreuses jusque-là, se multiplient mais sont d'un niveau inégal.

La presse de langue française apparaît en Hongrie, il y a un peu plus de cent ans. La *Gazette de Hongrie*, créée par Amédée Saissy en 1882, constitue le premier d'une longue série d'organes de presse tout au long de ce siècle d'existence. 1908 marque une date importante avec la création de la *Revue de Hongrie* par la Société littéraire française de Budapest. Rédigée dans un esprit libéral, elle publie Ady en français dès 1909. La première guerre mondiale interrompt la presse francophone.

L'entre-deux-guerres est une période faste, marquée par Trianon et son hypothétique révision. La langue française est toujours très prisée en Hongrie. La presse francophone renaît très vite. La *nouvelle Revue de Hongrie* remplace en 1932 la *Revue franco-hongroise*, créée en 1928. Dirigée pourtant par des conservateurs, elle s'oriente vers les Alliés pendant la guerre. La *gazette de Hongrie* créée en 1929 connaît l'existence la plus longue. Cet hebdomadaire ne disparaît qu'en mai 1944 après l'occupation de la Hongrie par les nazis. De même apparaît, dans l'entre-deux-guerres, l'Institut culturel hongrois de Paris ainsi que la chaire de hongrois aux "langues O" dirigée par Aurélien Sauvageot.

Dans les dernières décennies, les moyens modernes de communication favorisent la connaissance de la Hongrie à l'étranger. La France n'est malheureusement pas à la pointe de cette connaissance. Les conséquences ne peuvent en être que néfastes pour les relations entre les deux pays.

La disparité entre le poids des deux nations, de leurs deux langues, dans le monde, rendent illusoire l'idée d'une quelconque réciprocité mécanique. Mais rien n'empêche d'imaginer un meilleur équilibre.

Les progrès réalisés dans la décennie 80 inaugurent une période plus riche dans les relations entre les deux pays. Peut-être cette bibliographie en témoigne-t-elle. Les spécialistes des bibliographies, des archives, savent combien prétendre à l'exhaustivité en la matière relève du vœu pieux.

Nous sommes naturellement partis d'un ouvrage très précieux, la *Bibliographie française de la Hongrie* d'Ignace Kont paru en 1913. Dans l'entre-deux-guerres, plusieurs érudits y apportent des compléments. La *revue des études hongroises* publie pendant quelques années une suite à l'ouvrage de Kont. L'obligeance de nombreux bibliothécaires, tant en France qu'en Hongrie, nous a permis d'ajouter de nombreuses références. Le dépouillement d'un grand nombre de revues donne l'essentiel de notre matière au XX^e siècle. Il est évident que ce travail n'est qu'une approche de la réalité, compte tenu de la multiplicité des revues. Nous avons exclu de notre recherche les imprimés et les manuscrits de toutes sortes et de toutes origines, les articles de journaux (à quelques exceptions près), les articles de revues par trop confidentielles. Nous avons travaillé sur les ouvrages écrits directement en français ou traduits du hongrois et les articles en langue française de revues.

Ignace Kont avait adopté une classification strictement chronologique. La seule, selon lui, susceptible de rendre compte du développement historique des connaissances sur la Hongrie. Nous avons conservé cette présentation pour la période qui va jusqu'au XVIII^e siècle. En effet, la date d'édition est souvent aussi précieuse que le contenu. Mais à partir de 1800, date à laquelle les références deviennent massives, nous avons adopté un classement thématique qui met mieux en relief les différents secteurs d'études et nous semble d'une utilisation plus aisée.

Tous ceux qui voudraient contribuer à ce travail peuvent m'écrire au Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises.

Classement thématique.

A - Bibliographie.

B - Histoire.

B1 Généralités

B2 Des origines à 896

B3 De 896 à 1526

B4 De 1526 à 1847

B5 De 1847 à 1945

C - Politique

C1 Généralités

C2 De 1945 à 1956

C3 De 1957 à nos jours

D - Relations internationales

D1 France

D2 Autres pays

E - Le pays

E1 Géographie

E2 Présentation générale et régionale

F - Economie

F1 Economie intérieure

F2 Relations économiques internationales

G - Société

G1 Généralités

G2 Education

G3 Religions

G4 Problèmes sanitaires et sociaux

H - Statistiques

I - Langues et linguistique

I1 Linguistique hongroise

I2 Le hongrois et le français

I3 Le hongrois et les autres langues

I4 Dictionnaires et lexiques

J - Littérature

J1 Anthologie

J2 Oeuvres

J3 Etudes littéraires générales

J4 Relations littéraires avec la France

J5 Relations littéraires avec les autres pays

K - Culture

K1 Généralités

K2 Vie scientifique

L - Sciences juridiques

M - Philosophie

M1 Etudes générales

M2 Oeuvres de Lukács

M3 Etudes sur Lukács

N - Beaux-Arts

N1 Généralités

N2 Etudes

N3 Architecture et urbanisme

O - Musique

O1 Etudes générales

O2 Oeuvres de Liszt

O3 Etudes lisztienues

O4 Oeuvres de Bartók

O5 Oeuvres bartokiennes

O6 Autres musiciens

P - Cinéma

P1 Etudes générales

P2 Films, auteurs, acteurs

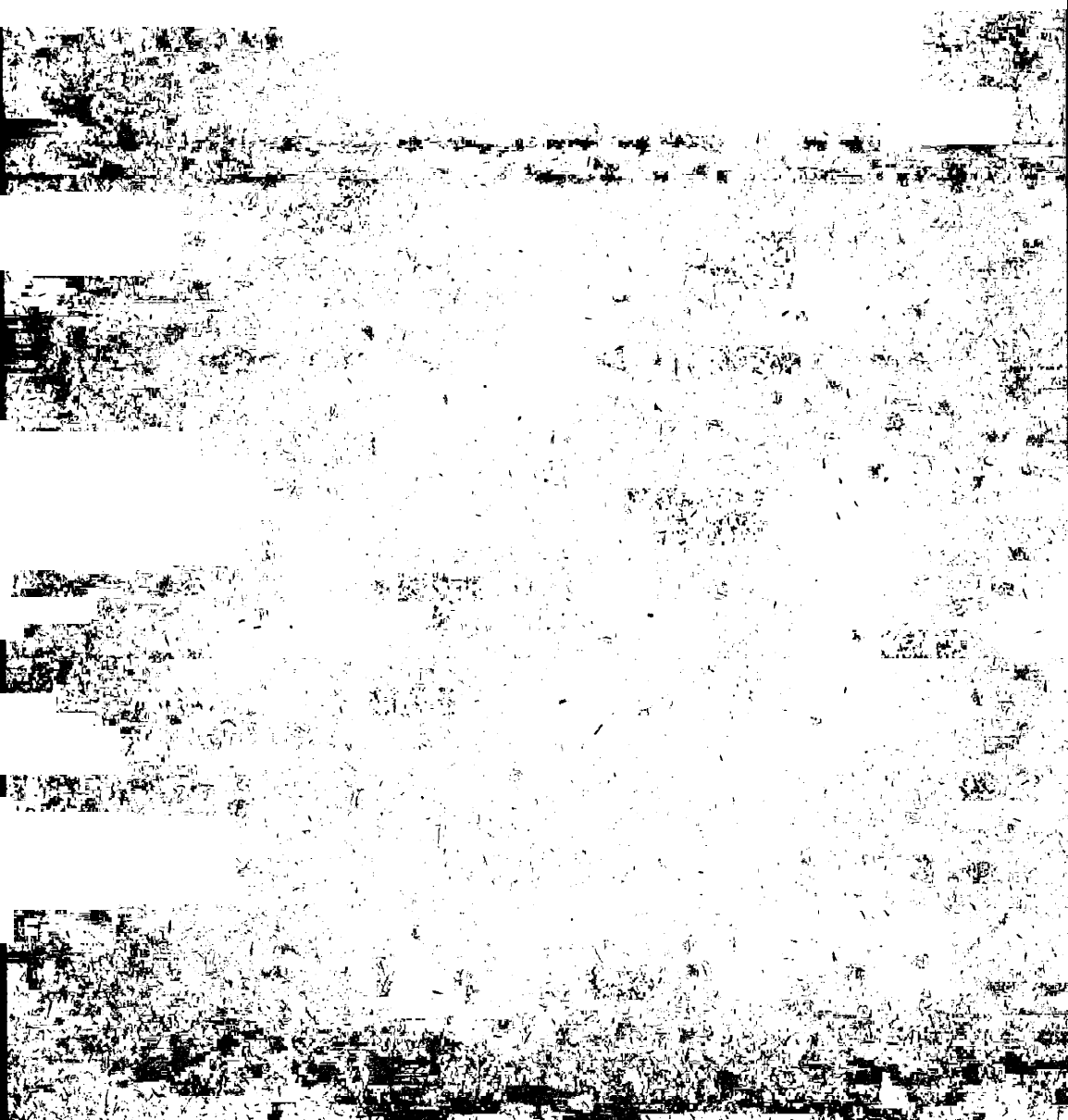
R - Loisirs, sports, cuisine.

Henri Toulouze

TARTALOM

Beköszöntő /Berényi Pál és Jean Perrot/ Aurélien Sauvageot emlékére /Jean Perrot/	1
Köpeczi Béla: Széptevő és lázadó : Thököly a francia irodalomban	4
Jean Nouzille : Magyarország visszafoglalása és a császári csapatok	16
Georges Diener : Francia menekült hadifoglyok a magyar társadalomban	36
Georges Kassai : Párhuzamosságok, gyakoriság, konnotáció József Attila két versszakasza kapcsán	45
Antoinette Ehrard : Théophile Gautier és a magyar festők	54
Nicolas Cazelles : Arany, "a ballada Shakespeare-je"	67
Karafiáth Judit : Céline és Magyarország	73
Füzesséry Éva : Magyarország korai találkozása a pszichoanalízissel	81
Bartók Béla : Cantata profana /fordította Sophie Kepes és Lajos Nyéki/	88
Magyar nyelvű összefoglalók	96
Krónika	
A Párizsi Magyar Intézet rendezvényei 1988-ban	99
A Párizsi Magyar Hungarológiai Központ tevékenysége	102
Recenziók	
François Fejtő : <i>Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie</i> / Lajos Nyéki /	106
François Fejtő : <i>Mémoires de Budapest à Paris</i> /Bertrand Boiron/	112
Denis Sinor : <i>The Uralic languages. Description, history and foreign influences</i> / Jean Perrot /	116

Jolán Kelemen : <i>De la langue au style. Eléments de linguistique contrastive français-hongrois</i> / Pál Pataki /	118
Lajos Nyéki : <i>Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui</i> / Tamás Szende /	120
<i>Regards sur Kosztolányi : Actes du Colloque organisé par le C.I.E.H. en 1985</i> / Géza Nagy /	123
<i>Etudes finno-ougriennes, tome XX</i> / Bertrand Boiron /	126
<i>Bibliographie en langue française de la Hongrie.</i> Présentée par l'auteur / Henri Toulouze /	134



**Association pour le développement des études Finno-Ougriennes .
2 rue de Lille - 75007 Paris**

Publications de L'A.D.E.F.O.

1. Revue études Finno-ougriennes

Revue fondée en 1964 et placée sous le patronnage d'éminents spécialistes de divers pays dans le domaine des études consacrées aux langues d'origine finno-ougrienne et aux peuples qui les parlent, les *Etudes Finno-Ougriennes* publient, avec la collaboration de nombreux savants étrangers, des travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie, etc. On y trouve également une chronique où il est fait état des événements intéressant le monde finno-ougrien, ainsi que des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.

Tome I à IX : 82 F le volume

Tome X et XI : 94 F

Tome XII, XIII, XIV, XV : 108 F

Tome XVI, XVII, XVIII, XIX : 98 F

Tome XX : 158 F

Tome XXI : sous presse

Il ne reste qu'un très petit nombre d'exemplaire des volumes I à VII. Le volume VIII, numéro spéciale de *Mélanges offerts à Aurélien Sauvageot pour son 75ème anniversaire*, n'est disponible qu'en édition reliée, au prix normel de 120 F.

2. Collection bibliothèque Finno-Ougrienne

1. Fanny de Sivers, *Les emprunts suédois en estonien littéraire* : 15 F.

2. Béla Bartók vivant. Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely : 80 F.

3. *Autour du Kalévaléen en France et en Finlande, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonne.* Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot : 120 F.

5. *Regards sur Kosztoldnyi* (Acte de colloque réunis par Bertrand Boiron) : 78 F.

6. *Un chant épique de la Prairie.* A paraître en 1989. Autobiographie versifiée d'un poète populaire hongrois du Canada : (Prix de souscription : 120 F).

7. Nonanteries. *A Aurélien Sauvageot pour son 90ème anniversaire.* (Bibliographie de l'oeuvre d'A.S. : ouvrages, traductions, articles, avec textes d'hommages) : 50 F.

GRAMMAIRE PRATIQUE DU HONGROIS D'AUJOURD'HUI

LAJOS NYÉKI : Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui

« Le livre de L. Nyéki répond à une exigence qui, bien que liée au type le plus classique d'étude de la langue, n'a pourtant jamais été satisfaite. Il s'agit de fournir aux étudiants de hongrois qui ont besoin de parvenir à une très bonne maîtrise de la langue un ouvrage qui s'accorde à la fois avec les critères d'une approche scientifique des structures linguistiques et avec les visées d'un manuel dont on attend qu'il fournisse facilement une réponse à des questions de tous ordres sur la constitution et le fonctionnement des formes dans les phrases de la langue. Il n'existe actuellement aucun livre qui associe ces deux exigences ».

« Cet ouvrage doit être un instrument de travail précieux. Il est l'œuvre d'un enseignant qui a tiré beaucoup d'indications utiles de sa pratique, et d'un linguiste qui a raison de croire qu'on peut donner une formation de portée générale en décrivant les mécanismes d'une langue particulière ».

(Extraits de la préface du Professeur Jean PERROT)

LAJOS NYÉKI

OPHRYS-POF

NOUVEAUTE !

LE HONGROIS SANS PEINE

1 volume - 1 coffret de 4 cassettes

Deux excellents auteurs, MM. Georges KASSAI et Tamás SZENDE, et la célèbre maison d'édition ASSIMIL ont réussi, grâce à des textes vivants et actuels, à mettre à la portée de tous une langue réputée difficile.

Monsieur Jean PERROT, Directeur du centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises, a préfacé l'ouvrage.

Les enregistrements offrent un complément indispensable pour la compréhension orale et l'aisance du langage parlé.

LE HONGROIS SANS PEINE occupe dorénavant une place de choix parmi les 25 langues (*) déjà éditées par ASSIMIL.

(*) français - anglais - allemand - espagnol - italien - portugais - grec - néerlandais - serbo-croate - polonais - russe - hongrois - roumain - suédois - brésilien - hébreu - arabe - chinois - japonais - espéranto - latin - corse - breton - occitan - catalan.

ASSIMIL - B.P. 25 - 13 rue Gay-Lussac
94431 Chennevières-sur-arne cedex
Tel. (1) 45 76 87 37 - Télex 264 337
Télécopie : (1) 45 94 06 55

